



YNYS PRYDEIN
Le cycle arthurien contemporain
De l'Histoire à l'Invention

Mémoire

Geneviève Bellemare

Maîtrise en Études littéraires
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Geneviève Bellemare, 2013

RESUME

Le projet de création *Ynys Prydein* est constitué de plusieurs scènes narrées tantôt par Muir Dunn (Merlin, Myrddin), tantôt par Artan (Arthur), offrant une réécriture du cycle arthurien et des œuvres médiévales d'origines galloises selon une perspective historique. La lutte contre l'envahisseur anglo-saxon, de même que les conflits fratricides qui ont déchiré l'île de Bretagne, sont au cœur de ce récit. Dans la partie réflexive, nous aborderons la question de la construction de l'Histoire, des lacunes archivistiques et de ce que signifie « écrire un roman historique » sur un personnage tel qu'Arthur. Comme le titre l'indique, notre sujet sera l'étude de la construction de l'Histoire. C'est par l'expérimentation que nous parviendrons à saisir les subtilités de cette écriture de la transformation.

ABSTRACT

The *Ynys Prydein* project consists of several scenes told sometimes by Muir Dunn (Merlin, Myrddin), sometimes by Artan (Arthur), offering a rewriting of the Arthurian cycle and the Welsh medieval works according to a historical perspective. The fight against the Anglo-Saxon invader, as well as the fratricide conflicts which tore the Island of Brittany, are at the heart of this narrative. In the essay, we shall approach the question of the construction of the History, the archival gaps and what implies "writing a historical novel" on a character such as Arthur. As the title indicates it, our subject will be the study of the construction of the History. It is by the experiment that we shall succeed in seizing the subtleties of this writing of transformation.

AVANT-PROPOS

Tout d'abord, je ne peux passer sous silence le travail de tous les bardes et copistes du Moyen Âge qui, par leurs efforts acharnés, sont arrivés à préserver les quelques morceaux de littérature et de généalogies qui nous permettent de mieux connaître cette Histoire riche et torturée. Je salue également mes prédécesseurs qui, par leur imagination débordante et leur amour de la figure arthurienne, ont contribué à enrichir cette collection d'oeuvres chaque fois uniques.

Je tiens tout particulièrement à remercier Francine Tremblay du Collège de Rédaction du Québec qui m'a offert son aide précieuse lorsque tous m'abandonnaient. Je salue sa patience et sa minutie qui me furent d'un grand secours. Par son expertise hors du commun, elle sut me corriger et me conseiller... mais surtout me rassurer.

Je suis reconnaissante aux professeurs Anne Salamon et Patrick Moran, spécialistes de la littérature arthurienne médiévale, pour leurs précieux conseils et leur analyse pointue. Il est bon d'avoir enfin des lecteurs à l'esprit critique et de pouvoir bénéficier de leurs observations.

Je remercie monsieur Neil Bissoondath, directeur de maîtrise, qui a été le premier à reconnaître mon talent. Ses cours inspirants alimentèrent ma réflexion sur le processus de création, la nature des personnages et les enjeux du roman historique. Je chérirai toujours le souvenir du moment où il me donna la permission de porter le titre d' « écrivaine ». Depuis, je le porte sur mon cœur en dépit du mépris et de l'ignorance des autres.

Toute ma gratitude à monsieur Richard St-Gelais qui sut démêler quelques nœuds administratifs qui m'empêchaient d'atteindre mes objectifs et de réaliser mes rêves.

Je tiens à remercier mes parents pour l'excellente éducation qu'ils m'ont prodiguée, me permettant de développer un esprit critique, une conscience sociale, la compassion et la passion d'apprendre. Toute mon affection à mes frères et mes amis, qui m'ont accompagnés dans les moments de tourmente et qui ont été des alliés fidèles en dépit du malheur qui nous a frappé. Vos sages conseils, votre écoute active et votre fidélité infailible furent une source de réconfort en dépit de tout. On a toujours besoin d'un peu de fantaisie et d'une bonne dose de folie.

Enfin, je dédie ce travail à mes enfants, Emma et Thomas, qui seront toujours le soleil de ma vie, de même qu'à Celui qui m'a sortie de la fosse du désespoir, m'a éprouvée par le feu, m'a façonnée, aiguisée et trempée pour me rendre plus forte et plus audacieuse. Je lui rends grâce car Il a fait de chaque nouveau jour un plus grand délice.

TABLE DES MATIERES

RESUME	III
ABSTRACT	V
AVANT-PROPOS	VII
CREATION :	11
<i>YNYS PRYDEIN</i>	11
<i>Première partie</i>	11
<i>Deuxième partie</i>	37
REFLEXION :	91
<i>LE CYCLE ARTHURIEN CONTEMPORAIN.</i>	91
1. <i>Introduction</i>	93
2. <i>De l'Histoire à l'Invention</i>	96
I. La malléabilité de la vérité historique	101
II. La fragilité des sources et la volonté de préservation	110
III. La superstition transformant les faits.	113
IV. L'Historien pris d'assaut par la fiction	115
3. <i>L'humilité de l'écrivain</i>	119
I. Valider ses choix par la présentation de ses recherches	121
II. Saluer ses prédécesseurs et ses successeurs	124
4. <i>Conclusion</i>	125
BIBLIOGRAPHIE	127

CREATION :

YNYS PRYDEIN

PREMIERE PARTIE

MUIR DUNN

Un coup de bâton dans le dos fait rouler l'enfant dans une mare. Couché de tout son long dans la boue, il peine à redresser les épaules. Les rires de ses adversaires, pareils à des couinements sordides, emplissent mes oreilles de leur discordance. Je serre les dents, résistant à l'envie toute légitime d'intervenir dans cette querelle. La chaleur du soleil pèse sur ma nuque, rendant l'attente insupportable. Sur le chemin humide, traîne une odeur âcre de terre et de crottin qui se mêle et se heurte, tout à la fois, au parfum invitant d'humus et d'écorce de la forêt derrière moi. Harassé, humilié et furieux, l'enfant puise l'énergie nécessaire à se hisser sur ses coudes, puis sur ses genoux et, finalement, il délie les jambes pour tenter une ascension. Épuisé et courbaturé de douleur, il parvient à tenir sur ses pieds. Ses genoux semblent sur le point de céder sous son poids, mais il demeure assez ferme pour se donner une contenance. Du revers de sa manche poisseuse, il essuie la boue qui coule dans ses yeux. Il crache du sang, redresse ses frêles épaules et soutient le regard méprisant de son adversaire. Les rires s'estompent peu à peu, remplacés par des rictus malicieux. L'enfant n'impressionne personne et il le sait très bien, mais il s'obstine à exiger leur respect. Devant tous ces gringalets arrogants, il paraît minuscule, plus encore maintenant qu'il s'est ridiculisé.

— Murtagh! hurle l'enfant. Rends-le-moi!

Un jeune homme se distingue du groupe, avançant plus près de l'enfant poisseux. Je reconnais l'un des fils adoptifs de Wthyr, chef du dernier clan trinovante de Caer Camulos¹. Murtagh fait jouer ses doigts autour d'un long bâton. Je note l'aisance dont il fait preuve et l'attribue à son entraînement au combat. Wthyr est un guerrier d'une grande adresse, mais son fils n'a pas hérité de sa sagesse.

— Tu veux ta poupée, petit chéri? s'enquiert Murtagh, adoptant un ton et une attitude qui invitent sa victime à le frapper.

L'enfant pince les lèvres et force sa nature en demeurant placide. Ses mains entaillées et son visage marqué d'ecchymoses suggèrent qu'il a déjà expérimenté la manière forte... à plusieurs reprises. Cette fois, il tente une nouvelle approche.

¹Caer Camulos : Camulodunum, l'actuelle Colchester

— Si tu la veux, il faudra venir la chercher! fanfaronne Murtagh.

L'enfant choisit d'ignorer le défi. Murtagh montre des signes d'impatience, cherche assistance auprès de ses compagnons, puis, ose titiller l'enfant du bout de son bâton. Il veut provoquer sa colère. Si l'enfant riposte, il fournira à son adversaire le prétexte à une leçon d'humilité. Il est évident que Murtagh aimerait faire encore l'étalage de sa force... mais il ne peut prendre le risque de perdre le respect de ses admirateurs en donnant le premier coup.

L'enfant ne bronche pas, mais répète son ordre d'une voix plus assurée :

—Murtagh, rends-le-moi!

Murtagh hausse le menton d'un air altier. Du coin des yeux, il consulte les crétiens qui l'encadrent pour jeter ensuite un regard dédaigneux sur sa victime. Le jeu est terminé. Il se trouve dans une impasse, mais il ne veut pas perdre la face. Sans un mot ni un regard, il tend son bâton à l'un de ses goretts serviles. Portant la main à sa bourse, il en sort l'objet à l'origine de la bagarre et marque un temps d'arrêt.

— Très bien, alors va le chercher!

Il lance la chose dans la plus grande mare. Son visage se tord en un sourire grimaçant, tandis que celui de l'enfant exprime un profond désarroi. L'objet s'enfonce dans la boue et disparaît. Suivi de ses ombres, Murtagh laisse l'enfant sur le chemin, lui donnant un coup d'épaule au passage. Les rires grinçants s'estompent. L'enfant tombe sur ses genoux et fouille la vase. Ses petites mains avides fourragent, retournant la terre et découvrant les pierres. Lorsqu'enfin il retrouve son trésor, il le nettoie avec l'intérieur de son manteau et se relève. Rayonnant, il admire l'objet et referme ses doigts sur lui, le gardant au creux de la paume.

— Tu as bien agi.

L'enfant sursaute, tourne la tête vers moi et se hâte de cacher l'objet derrière son dos. Il doit avoir l'impression que je viens d'apparaître devant lui. Pourtant, il me semble que je suis là depuis toujours. Assis sur une immense souche d'arbre au croisement des chemins, j'ai assisté à toute la scène dans un mélange confus de colère, d'indignation et de fierté.

— Tu as bien agi : tu as gardé ton calme.

Rassuré par mon sourire bienveillant, l'enfant reprend quelques couleurs.

Je sors un pain de mon sac, une besace de cuir noir cousue grossièrement et décorée d'une grande triskèle de bronze. D'un signe, je lui propose de partager mon repas. L'enfant hésite, tend le regard vers Caer Camulos. Au loin, on aperçoit le groupe de petits tyrans rôder près de l'entrée de la cité. Il ne pourra pas retourner chez lui sans avoir à les affronter encore. Tandis qu'il réfléchit, il retourne un peu la terre du pied. Ses yeux bleus se posent finalement sur moi. Il m'inspecte, me mesure du regard. Me jugeant digne de sa confiance, il s'avance et s'assoit à mes côtés sur la souche. Je romps le pain et tends une part à mon voisin.

— Maintenant que nous partageons ce repas, nous pouvons également partager nos prénoms.

— Artan ap Wthyr, marmonne l'enfant en mastiquant une énorme bouchée du pain tendre et sucré.

Wthyr? Un bref instant, je fouille ma mémoire et les liens familiaux qui lient les maisons de l'Est à celles de l'Ouest, retrace le parcours généalogique millénaire et retrouve le fils de la princesse Eigr² et du noble Cynwyd Wledig³, surnommé Wthyr⁴. Je ne leur connais qu'un seul enfant de cet âge et ce n'est pas son prénom. Artan... à bien y penser, ce surnom est bien plus agréable à prononcer que son véritable nom de baptême romanisé : Ambrosius Aurelianus.

— D'où je viens, on me surnomme Muir Dunn⁵ ap⁶ Nuada.

—Le dieu *Nuada*?! s'étonne-t-il.

Nuada était le chef d'une tribu légendaire en Éire⁷. Il a raison de s'étonner, on ne donne pas le nom des anciens dieux aux enfants des hommes, surtout en territoire chrétien.

— En Éire, c'est ainsi qu'on me surnomme. Ailleurs, j'ai d'autres noms.

Ses yeux me scrutent, détaillent mes vêtements, mon sac, mes gestes. Ils ont la forme d'une amande et la couleur de la pluie. Je me demande ce qu'il voit en moi. Chacun

² Eigr ferch Amlawdd Wledig : il s'agit d'Ygerna, fille d'Amlawdd Wledig. Muir Dunn lui donne son nom brittonique, alors qu'à l'Est, on lui donne son nom romanisé.

³ Cynwyd porte le même titre que son père, Ambrosius Aurelianus (Emrys Wledig), de la famille des Aurelianii (Aurelianus). Son nom latin est donc Conuivitus Aurelianus. Il règne sur la Maxima Caesariensis, mais détient le titre de Grand Roi et de Chef des armées bretonnes (Wledig et Penndrogn).

⁴ Wthyr : signifie « le Terrible », à l'origine du nom du célèbre Uther Pendragon.

⁵ Muir Dunn signifie "fort maritime".

⁶ "ap" signifie "fils de".

⁷ Éire : Irlande.

voit ce qu'il veut voir. Qu'a-t-il entendu à mon sujet? Peut-être s'intéresse-t-il aux mystères qui s'attachent à mes pas ou aux ombres de mon passé. Sait-il seulement qui je suis?

— Et toi, *Artan*⁸, t'a-t-on déjà dit que tu avais un cœur d'ours?

Les joues de l'enfant s'empourprent. Je lui adresse un sourire railleur.

— Je ne peux m'empêcher de me demander quel est le trésor qui vaille qu'on tienne tête à une armée de tyrans.

Artan marque une pause, repose son morceau de pain pour sortir l'objet qu'il avait caché sous sa cuisse. Il me le tend sans même me regarder, craignant sans doute de nouvelles moqueries. Je prends l'objet, un petit ours taillé dans une pièce d'ébène. Sa tête légèrement inclinée lui donne un air paisible sur ses quatre pattes puissantes. Une force dormante. Je caresse des yeux l'animal. Fasciné par les entailles laissées par le couteau qui l'a sculpté, je laisse mes doigts parcourir ces empreintes familières.

— C'est un très bel objet.

Artan lève la tête, l'air surpris, puis l'abaisse à nouveau.

— C'est un jouet de bébé.

— Pas du tout! dis-je en fourrageant dans ma besace.

J'en sors une figurine de loup, tout en adressant un clin d'œil complice à Artan. Son visage tuméfié s'illumine d'un sourire.

— Artan, ton frère est un imbécile.

L'enfant hoche la tête. D'un commun accord, nous poursuivons notre repas de bon appétit, y ajoutant une part de fromage et une autre de poisson fumé. Assis au croisement des chemins, nous partageons le silence complice d'une amitié naissante.

Entre deux bouchées, Artan glisse vers moi un regard inquisiteur.

— Parle, Petit Ours. Pour obtenir des réponses, il faut poser des questions.

— Je vous ai déjà vu ici.

— C'est bien possible. Je m'assois ici tous les ans. Après tout, quel meilleur endroit au monde qu'un croisement de chemins?

Surpris par ma réponse, Artan cherche autour de lui ce que cet endroit a de si exceptionnel. Son regard se pose sur les arbres crochus, les profondeurs d'une forêt dense,

⁸ Artan signifie « petit ours ».

les talus, les buissons, les ronces, la souche pourrie, les pierres les plus banales du monde, les quelques tas de crottin et la boue laissée par la dernière pluie. J'ai envie de rire, mais je préfère ne pas attendre la prochaine question. Pour faire honneur à ma réputation, je réponds à sa curiosité par une énigme.

— Quels chemins devras-tu prendre pour devenir un homme?

Il écarquille ses yeux. Je dois me retenir pour ne pas pouffer de rire. J'ajoute, toujours sur un ton sentencieux :

— Les chemins que tu choisiras feront l'homme que tu deviendras. La vie d'un homme est semblable à un chemin sillonné et parcouru de croisements. À chaque décision, l'homme prend une direction qui l'amène à d'autres choix... à d'autres voies, à d'autres possibilités. Le destin d'un homme est déterminé par ses choix et par l'attitude qu'il adopte devant les difficultés qu'il trouve sur son chemin. Il peut choisir d'avancer ou de s'arrêter.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté à ce croisement?

Surpris et légèrement décontenancé, je le considère un instant avant de lui répondre. Sa perspicacité me surprend.

— Je me suis arrêté ici parce que j'attends quelqu'un.

— Qui?

— Mon chef.

— Mon père est le chef de notre clan, le Grand Roi d'Ynys Prydein⁹ et le Penndrogn¹⁰. Est-ce lui que vous attendez?

— Ton père est un homme sage, un excellent chef et sa renommée est grande dans toute l'Île, mais ce n'est pas lui que j'attends.

— Qui est-ce alors?

L'enfant a pris de l'assurance depuis sa première bouchée de pain. Qui dois-je attendre? J'aimerais bien le savoir.

— Mon chef sera celui qui me donnera une réponse satisfaisante.

— Une réponse à quoi?

— À ma question.

⁹ Ynys Prydein : Île de Bretagne.

¹⁰ Penndrogn : « Tête de dragon » en référence à l'enseigne romaine d'inspiration sarmate qui annonçait l'armée romaine, constituée d'une tête de dragon en bronze orné d'une bande de tissu écarlate suggérant le corps du dragon. Il s'agit du titre du chef des armées d'Ynys Prydein.

— Quelle question?

Décidément, ce petit coquin ne me laisse pas un instant de répit. Je pose les yeux sur la pièce de poisson fumé, rosée et parfumée, qui dévoile au soleil flatteur ses rondeurs alléchantes.

— La question, tu l'entendras dès que nous rencontrerons un passant.

J'apprête amoureusement mon pain d'une part de poisson, ne pouvant plus résister à son appel.

— Mon père a-t-il répondu à votre question? demande encore l'enfant, de sa petite voix à la curiosité insistante.

— Oui, dis-je, mordant dans ce festin, à la fois sucré, salé et faisandé.

— Sa réponse était-elle satisfaisante?

Je prends le temps de mastiquer, de savourer et d'avaler avant de lui répondre. Artan est patient.

— Non.

— Quelle est la réponse que vous attendez?

— Je le saurai quand on me l'aura donnée.

Artan fronce les sourcils. Il me trouve étrange et cette idée m'amuse.

— Et toi, qu'as-tu prévu de faire aujourd'hui? Vas-tu braver les tyrans pour retourner chez toi?

Il plisse ses petits yeux brillants d'intelligence et ose un sourire astucieux.

— Je crois que je vais rester avec vous. Je me demande si vous obtiendrez ce que vous cherchez.

Il croise les jambes sous lui et reprend une part de poisson. Ses cheveux blonds tombent en grappes boueuses autour de son visage abîmé. Sa lèvre fendue l'empêche d'apprécier pleinement son repas. Il mâche toujours du même côté, grimaçant de temps à autre. Jamais il ne se plaint, ni de son œil enflé, ni de ses jointures écorchées. Quelques instants plus tôt, il tenait tête à son frère, montrant l'ardeur d'une bête prise au piège. Il s'est battu jusqu'à l'épuisement, jusqu'à être à bout de souffle, mordant, crachant, griffant... grognant comme un ours blessé qu'une meute de chiens aurait encerclé. Il y a longtemps que je n'ai rencontré une force de la nature. Je me félicite de ne pas être intervenu. Que cela lui aurait-il apporté? Un prétexte à de nouvelles moqueries et à des

insultes plus créatives encore? Non... la situation aurait été bien pire si j'avais eu l'idiotie de prendre sa défense. N'est-ce pas là le fils aîné de Wthyr Penndrogn? Tôt ou tard, ces gorets devront plier l'échine devant lui. En ce jour-là, ils trembleront de peur et de honte. Aujourd'hui, il n'est qu'un enfant. Un enfant avec un cœur d'ours.

Pour l'occasion, je lui offre mon dernier rayon de miel.

ARTAN

Dans les brumes de mon rêve, j'entends un son larmoyant.

Des mains me secouent. Maman. Elle est affolée, elle passe d'un lit à l'autre, bousculant tous les endormis. Quelqu'un ouvre brusquement la porte. Un vent glacé s'engouffre dans la chaumière. Le feu tremble dans l'âtre. Mon père sort, un drap enroulé autour de la taille.

Une longue plainte se fait entendre. Le cri d'une bête monstrueuse.

Le chant du cor!

Maman ouvre le grand coffre et s'y affine. Elle pose bruyamment les armes de mon père sur la table. Wthyr crie. Il distribue ses ordres aux guerriers qui se sont attroupés devant la porte, puis il entre en tempête dans la pièce. Sa voix tonne.

—Les Saesen¹¹ attaquent!

Les plus jeunes glapissent d'effroi. Wthyr lève les bras, laissant Maman le revêtir de sa lorica hamata¹². Les cercles de bronze qui ornent sa cotte de mailles tintent, leurs triskèles sacrées scintillent dans la lueur du feu mourant. Engourdi par le sommeil, j'enfile mes braccæ¹³ et mes sandales. J'ai l'impression d'être encore en train de rêver. Tout n'est qu'une illusion. Maman tourne autour de mon père, ses doigts circulent avec rapidité et adresse. Tandis qu'elle noue les lacets de cuir et ferme l'agrafe pectorale, il enfile son torque et ses lourds bracelets d'or tout en ordonnant aux endormis :

— Hâtez-vous, ne perdez pas de temps à vous habiller. Apportez une arme, c'est tout ce dont vous aurez besoin. Suivez votre mère. Obéissez à tout ce qu'elle vous dira! Ne pleurez pas! Faites tout dans le silence, vous êtes forts, vous êtes braves. Ne tardez pas ou je vous rougirai les fesses à mon retour!

Je sais qu'il ne le pense pas. Il a peur. Maman et lui se fixent du regard tandis qu'elle attache les dernières sangles, on dirait qu'ils arrivent à se parler sans dire un mot. Il place son épée sur sa hanche : la glorieuse Caledfwlch¹⁴ qui a mis en déroute tous ses ennemis, celle-là même qui a apporté la mort à Horsa et dont les bardes chantent les

¹¹ Saesen : Saxons. Saes au singulier.

¹² Lorica hamata : nom latin donné par les Romains à une cotte de mailles annulaire d'origine celte.

¹³ Braccæ : pantalons de laine.

¹⁴ Caledfwlch : « dure entaille »

louanges à chaque festin. Maman le drape ensuite de sa cape écarlate et épingle le tout de la lourde broche portant l’emblème de ma famille : le dragon. Il l’embrasse, tenant son visage entre ses deux énormes mains. Il chuchote. Elle hoche la tête. Il l’embrasse encore. Une larme coule sur sa joue. C’est la première fois que je vois mon père pleurer.

— ALLEZ! hurle-t-il, à notre intention.

Il pose son casque sur sa tête. Mon cœur bondit de fierté, mon père a l’air d’un héros surnaturel sortant tout droit de l’Anwyn¹⁵. Ses yeux sont rouges, mais il m’adresse un sourire fabuleux et un audacieux clin d’œil.

— Il faut bien donner aux bardes une raison de chanter! me dit-il avant de franchir la porte.

J’ai l’impression qu’il se réjouit d’avoir une nouvelle occasion d’affronter les ennemis de sa jeunesse. Autrefois, il avait reconquis Camulodunum. Encore une fois, Bretons et Saesen se disputent la Colonia Victricensis¹⁶. Maman se redresse, nouant une ceinture à sa robe de nuit, sous son ventre arrondi. Elle me regarde. Je n’ai pas bougé. Couché à côté de Murtagh, je n’arrive pas à sortir de ma stupeur.

— Artan! Vite! Habille tes frères. Nous devons partir avant que les... avant qu’ils n’arrivent.

Les mots l’étranglent. Elle se laisse absorber par ses tâches pour éviter nos regards affolés. Je saute hors du lit, pieds nus sur le sol froid. Je me hâte d’enfiler mes braccæ et d’y glisser ma chemise de nuit. Je me lance sur le coffre d’armes, bousculant Murtagh au passage. Dans le fouillis de cuir et de métal, je repère ma fronde et mon glaive. Je ceins ma petite épée à mon côté et enroule ma fronde à ma ceinture. Je glisse mon ours et mon rayon de miel dans une bourse de cuir avant de rejoindre les autres. Puis, je me hâte d’habiller les petits. Les plus jeunes bâillent encore, frottant leurs yeux endormis. Ils semblent étourdis, leur conscience tremblant entre rêve et réalité. Cadwy¹⁷ et Murtagh¹⁸ courent derrière mon père et disparaissent à l’extérieur, Maman a tout juste le temps de leur voler un baiser au passage.

¹⁵ Anwyn : l’Autre monde des Celtes

¹⁶ Colonia Victricensis : La Cité de Victoire

¹⁷ Cadwy ap Ricca, fils d’Ygerna de son premier mariage avec Ricca.

¹⁸ Murtagh ap Ricca.

Ceiridwen¹⁹ noue une longue pièce de tissu autour de son buste et y glisse le petit Conall. Je la vois remplir une outre de lait et d'alcool. Morgana enfle ses chaussettes et celles de nos petites sœurs. Maman soulève Madoc²⁰ avant que j'aie terminé de mettre ses braccas et distribue ses ordres. Nous devons tous veiller sur un plus jeune : Ceiridwen veille sur bébé Conall, Morgana²¹ sur Bredon²², Artan sur Caya²³, Maman sur Madoc et Melwyn²⁴. Melwyn prétexte qu'elle veillera sur elle-même. D'un regard, Maman la fait taire. Pour la plupart, nous sommes encore en chemise de nuit, mais elle nous pousse à l'extérieur. Ceiridwen prend les devants, elle longe les chaumières, s'arrêtant à chaque coin avant de traverser les chemins à la course. Derrière elle, Melwyn, Maman et Madoc.

Dehors, les feux d'alarme ont été allumés. J'ose à peine franchir la porte. Plusieurs familles courent en direction des remparts romains, la meilleure protection que peut leur offrir la cité. Je connais la procédure, on nous l'a enseignée souvent. Nous devons tous quitter l'enceinte de bois pour trouver refuge dans les maisons à l'intérieur des murs romains. Les hommes du clan courent vers l'entrée du village, certains enfilent leurs vêtements en sautillant, d'autres ceignent leurs armes en titubant. Plusieurs portent les couleurs de l'armée d'élite du Dux Bellorum, le Chef des Batailles, le Seigneur de Guerre... mon père : Wthyr Penndrogn. Je connais leurs noms et leurs visages. J'ai entendu des chants en leur honneur, le jour où l'on m'a autorisé à servir les hommes de mon père au dernier festin. Les femmes embrassent une dernière fois leurs fils, dont la présence est requise parmi des troupes, et retournent faire leurs bagages. Bientôt, les rues sont désertes, on claque les portes et ferme les volets.

Le ciel est couvert. Il n'y a ni lune ni étoiles, seulement des torches et de la fumée. Des cris rauques, en provenance de la côte. Les hommes de Camulodunum sonnent du carnyx pour effrayer leurs ennemis. Mon sang se glace et ma nuque se raidit. Le son bourdonne à mes oreilles, on dirait le grondement d'une bête gigantesque qui s'avance depuis la mer jusqu'à nous. Nous pénétrons dans la forteresse bâtie par les Romains, les

¹⁹ Ceiridwen, épouse de Conall ap Ricca, fils aîné d'Ygern. Conall ap Ricca est le père du petit Conall (Conall ap Conall).

²⁰ Madoc ap Cynwyd (Wthyr).

²¹ Morgana ferch Ricca.

²² Bredon ap Cynwyd.

²³ Caya ferch Cynwyd.

²⁴ Melwyn ferch Cynwyd.

murs font trois fois ma grandeur. Les Saesen ne passeront pas. Il est impossible de franchir ces murs.

J’imagine mon frère Conall étendu au sommet de l’un d’eux et se régaland de raisins, tandis que mon père m’expliquait comment fabriquer une muraille. J’étais suspendu à ses lèvres, adorant chaque instant.

Camulodunum est fortifiée par des murs faits de pierres liées par du mortier et renforcés par des nodules d’argile appelés septaria. Ils sont si larges que j’ai l’impression d’entrer dans une grotte. Les Saesen ne passeront pas.

La muraille est constituée de six portes et une tourelle interne est située à la jonction de chaque rue. D’ici, je peux voir les morceaux calcinés de notre ancienne villa ravagée par l’incendie de la maison voisine. Je me souviens des larmes de mes sœurs, des étincelles volant dans la nuit et de la chaleur des flammes brûlant mon visage. Sur les ruines, une charpente a été érigée en prévision d’une reconstruction. Selon les projets de mon père, notre nouvelle maison prendra tout l’espace laissé par celles qui ont été détruites par le feu. Maman plantera des vignes dans le jardin.

Nous longeons le mur de pierre, suivant la rue qui borde le théâtre. Des torches ont été allumées, repoussant les ombres par endroits. Nous nous enfonçons au plus profond de la forteresse, loin du combat et de la porte donnant sur la côte. Les soldats se rassemblent derrière nous. Ils me font penser à une créature aux écailles scintillantes, un dragon d’argent irisé, se lovant devant l’entrée de son nid.

Morgana me bouscule, traînant Bredon derrière elle. Le dos plaqué contre le mur, elle siffle pour m’ordonner de la suivre. Je ne peux pas bouger, j’ai trop peur. Et j’ai si honte d’avoir peur!

Caya tire sur ma main, ses yeux immenses sont chargés de terreur. Je suis son regard. Elle a vu quelque chose au bout du chemin. Il faut bouger. Maman et Ceiridwen sont déjà loin. Morgana a trop attendu, elle entraîne Bredon pour le mettre à l’abri.

Je dois les suivre. Je suis responsable de ma petite sœur.

— Il faut courir, Caya. Pourras-tu me suivre?

Elle hoche la tête, les lèvres pincées. Ensemble, nous courons à travers le chemin pour atteindre le mur de la maison devant nous. Nous nous glissons, main dans la main, d’une chaumière à l’autre. Je me hâte de rejoindre les autres, nous avons pris du retard. À

l'intérieur des villas que nous longeons, je peux entendre des murmures effrayés, des meubles déplacés devant les portes. Nos voisins se barricadent à l'intérieur de leurs logis, attendant avec angoisse l'assaut qui ne saurait tarder. Je me demande si nous n'aurions pas mieux fait de les imiter. Caya se blottit contre moi, tandis que je jette un œil entre deux chaumières. Elle tremble de froid dans cette tunique trop grande pour elle. Au moment de traverser, je vois surgir une ombre. Au bout du chemin, quelque chose a bougé. Je me plaque contre le mur et indique à Caya de demeurer silencieuse. Ses yeux s'agrandissent. Elle se hâte de mettre une main sur sa bouche. Mon cœur bat si fort que je peux presque l'entendre.

Je jette un œil, derrière les maisons. Le long du rempart romain, je peux distinguer l'extrémité de plusieurs échelles. Des silhouettes sombres escaladent le mur et descendent le long d'une corde.

De nouveaux chuchotements.

Des voix d'hommes, graves. Les sons me paraissent inhabituels, les mots entrecoupés de consonnes étrangères. Des ombres se glissent entre les demeures. Comme nous, ils se faufilent dans l'ombre en évitant les ruelles. À pas feutrés, ils cheminent dans la direction inverse. Je les vois traverser le chemin qui nous sépare. Ils sont énormes, cornus, couverts de fourrure. Ils soufflent comme des bêtes.

Les Saesen.

Caya contre moi, j'appuie tout mon corps contre le mur. Je le traverserais si je le pouvais. Ma gorge se serre, je comprends leur ruse : ils détournent l'attention des troupes en assaillant la porte Est, pendant que d'autres s'introduisent à l'extrémité de la ville. Ils vont pénétrer l'enceinte et nous massacrer.

Ma main glisse sur ma poitrine et dans mon cou, cherchant le cor que m'a offert mon frère. Je l'ai oublié. Il doit être dans le coffre. La maison est loin derrière nous et, me rappelant la présence de ma petite sœur, je réalise que je ne pourrais pas prendre le risque de sonner l'alarme. Je dois mettre Caya à l'abri.

Le dernier Saes disparaît. Les bruits de pas s'estompent.

Prenant Caya avec moi, je bondis à la poursuite de Morgana. Je la vois qui garde l'entrée de l'écurie. Caya trébuche, je la relève. Nous courons encore. Une fois à l'intérieur, nous nous précipitons au fond. Sous un tas de foin, Maman a ouvert une trappe secrète.

Nous nous y sommes déjà réfugiés, il y a longtemps... Maman nous y attend et nous presse de la rejoindre. Morgana soulève Caya et la tend à Maman, qui la donne à Ceiridwen. Les enfants glapissent de terreur dans les ténèbres de leur refuge.

Un hurlement. Un bruit sourd.

Un corps est tombé devant la porte de l'écurie.

Nous sommes saisis d'horreur. Morgana oblige Maman à fermer la trappe et me pousse derrière les outils de récolte. Accroupie derrière une stalle, elle se hâte de recouvrir la cachette de foin.

J'ai tellement peur. J'ai du mal à respirer.

À travers les outils, je vois quelqu'un dans l'embrasure de la porte. Les feux d'alarme jettent sur lui une faible lueur. Je distingue un casque cornu et un épais manteau de fourrure hirsute. Un Saes. S'enfonçant dans les ténèbres, il s'avance vers nous. Il n'y a rien ici! VA-T'EN! Je hurle dans ma tête.

Les chevaux. Il veut les chevaux. Que fait-il là? Espère-t-il les faire passer par une brèche ou veut-il se réserver une part du butin?

Les sanglots étouffés de mes frères et sœurs me parviennent de sous la trappe. Ces bruits sont presque imperceptibles, les animaux affolés couvrent les sons provenant du sol. Je suis à découvert, je dois me déplacer. Je glisse légèrement sur le... côté... sans un bruit. Une chaîne tremble. Deux pièces de métal s'entrechoquent. Morgana me lance un regard horrifié. Je perds le souffle. Le Saes a tourné la tête. Il s'approche de ma cachette!

JE SUIS MORT!

Un vase se fracasse au sol. Morgana. Il y a quelque chose d'effrayant dans son regard... Elle se sacrifie. Le Saes s'approche d'elle lentement, jetant des regards autour de lui. Morgana recule, tente de fuir, mais il se jette sur elle avant qu'elle puisse franchir le seuil et l'attire à lui violemment. Il emprisonne son corps d'un seul bras, lui chuchote des obscénités à l'oreille en grognant de satisfaction. Morgana cherche à lui donner des coups de pied, la seule partie de son corps qu'elle peut encore agiter. Il la projette à terre devant les stalles, leurs deux corps tombent avec fracas. Les chevaux hennissent et piaffent, affolés par les cris venant de l'extérieur. L'homme la plaque au sol et s'étend sur elle. Morgana retient ses hurlements. Je comprends ce qui se passe. Je ferme les yeux, laissant couler mes

larmes. Je pose mes mains contre mes oreilles, mes ongles s'enfoncent lentement dans ma peau. Comment pourrai-je supporter qu'on déshonore ma sœur devant moi?

Je relève la tête. Ma volonté ne faiblit pas, elle s'affermit et m'inonde. Je ne veux pas devenir l'homme qui a regardé sa sœur se faire violer par un Saes sans rien faire. Ma main glisse sur ma ceinture. J'empoigne mon glaive, sors de ma cachette et me lance sur le monstre. Plongeant dans le défaut de sa cuirasse, ma lame s'enfonce dans son épaule et glisse sous ses côtes. Elle trouve son chemin jusqu'au poumon. Morgana fait rouler le corps sur le côté et se saisit de ses armes, un poignard et une épée courte. Sous son casque cornu, la bête a un visage humain. Ses yeux stupéfiés fixent le plafond, tandis qu'il se tortille en vomissant du sang. Il gargouille, le sang forme des bulles sur sa bouche. Il pousse un dernier couinement avant que Morgana ne lui tranche la gorge avec son propre couteau. Ses jambes s'agitent encore un peu, puis... plus rien. Elle tire sur mon bras. Elle est furieuse contre moi. Ses cheveux noirs sont hérissés autour de son visage aux traits durs. Il faut nous hâter de rejoindre les autres dans la cachette.

Des pas. Deux autres Saesen surgissent devant nous, le visage balafré et les vêtements couverts de sang. Trop tard. Je reprends mon glaive ; Morgana l'épée et le poignard. Nous souviendrons-nous des enseignements de notre père?

Nous nous tenons côte à côte.

L'un d'eux manie une hache. D'un mouvement rapide et puissant, il me désarme. Alors que je cherche à retrouver mon glaive, le Saes m'empoigne à la gorge et me soulève de terre. Mes pieds battent l'air, cherchant une cible. Il me serre tant que je n'arrive plus à respirer. Au bord de l'évanouissement, je sens qu'il me projette en l'air. Je tombe au sol. L'esprit embrumé, je roule sur moi-même dans le foin et titube en tentant de me relever.

Je fais face à mon assaillant. Il fixe mes pieds d'un air étonné.

La trappe. Elle est découverte.

Je tente désespérément de la recouvrir, mais c'est peine perdue. Les yeux de Morgana trahissent son épouvante, un couinement d'horreur s'échappe de ses lèvres. D'autres Saesen entrent dans la pièce. Ils sont six maintenant. Je cours rejoindre Morgana. On ne s'intéresse plus à nous. La cache est tout ce qui les attire. Ils doivent soupçonner qu'un trésor y est enfoui. Impuissants, tapis au fond d'une stalle vide, Morgana et moi observons les Saesen alors qu'ils entreprennent de soulever la trappe.

Lorsqu'elle s'ouvre, les enfants poussent des cris d'effroi. Une lame traverse le corps du premier homme. Maman. Profitant de leur stupeur, elle se jette sur nos ennemis. Elle égorge le second homme, entaille mortellement le troisième et repousse le quatrième. Maman a appris du meilleur maître d'armes de l'Est, son père. Mon cœur se gonfle de fierté. J'en profite pour retrouver mon glaive et me lancer sur le cinquième homme. Tandis que Morgana pare un coup avec l'épée du mort et, de sa main gauche, lui plante son poignard dans les côtes, je lui tranche les tendons. Il tombe à genoux devant nous. Morgana l'égorge d'un mouvement assuré. Je n'ai jamais vu autant de sang. J'ai les mains qui tremblent, des picotements dans les bras.

Alors que Maman affronte toujours le quatrième homme, trois nouveaux Saesen apparaissent devant nous. Morgana les tient à distance du mieux qu'elle peut. Les Saesen jappent dans leur langue. Ils se déplacent de manière à nous encercler. Nous nous regroupons sous leurs regards moqueurs. Ils rient à gorge déployée, tendant les mains, le cou... ils croient sans doute avoir affaire à une gamine inexpérimentée. Ils font de nous l'objet d'un jeu sadique. La colère prend le dessus sur ma peur. Morgana crache des injures entre ses dents. Elle profite d'une imprudence pour entailler le visage de son adversaire. Le Saes est blessé, mais parvient à la saisir par le bras et à se glisser derrière elle. Il est beaucoup plus grand qu'elle et la maîtrise aisément. Le sang coule abondamment de sa joue balafrée. Il glisse ses mains poisseuses sur son cou, exerçant une pression continue sur sa gorge, tandis qu'il hume ses cheveux. Morgana suffoque.

Ils me tournent le dos, ils ne semblent pas me remarquer. Sans quitter les Saesen du regard, glaive pointé devant moi, je me baisse suffisamment pour cueillir trois pierres. J'en glisse deux dans ma bourse et une dans ma fronde. À la main droite, j'échange le glaive pour la fronde. L'air siffle, tandis que je fais tourner mon arme. Ils se retournent.

Le cuir claque. La pierre fait éclater l'œil de mon adversaire.

Il s'écroule en hurlant devant ses confrères étonnés. Ceux-ci reculent d'un pas. Profitant de l'effet de surprise, Morgana enfonce son poignard dans la joue de son assaillant. Cédant à la douleur, il la libère pour porter la main à son visage. Elle le frappe de son glaive et le poignarde de l'autre main, puis se jette sur le suivant. Maman tue le Saes qui se dresse contre elle. Son corps bascule et tombe en travers de la trappe. Les enfants poussent des cris stridents. Ceiridwen exige le silence. Elle aide Maman à retirer le cadavre

pour leur permettre de sortir. Maintenant que leur cachette est dévoilée, ils doivent trouver refuge ailleurs... on risquerait de les enfumer pour les obliger à la quitter.

Morgana, les cheveux en bataille, se bat comme une furie. Un autre homme lui tient le poignet. Maman s'avance vers lui, les mains derrière le dos, elle se met à sautiller sur place. Elle danse. Ses pieds s'agitent, découvrant ses mollets. Abasourdi, le Saes a les yeux fixés sur ses pieds. D'un mouvement sûr, elle l'égorge. Le corps tombe aux pieds de Ceiridwen et des enfants qui se regroupent en tentant d'étouffer leurs cris. Le glaive dans une main, Maman empoigne le petit Madoc et se dirige vers la porte de l'étable, dont le sol est maintenant jonché de cadavres. Je suis couvert du sang des autres, imprégné de cette odeur fade qui me soulève le coeur.

Maman s'immobilise. D'autres Saesen bloquent la sortie. Ils se jettent sur nous, poussant violemment ma mère contre une poutre. D'un mouvement du pied, elle arrive à faire culbuter son ennemi sous les sabots d'un cheval affolé. Morgana se jette sur moi avec un regard fou.

— Tout cela est de ta faute! Nous allons tous mourir!

Je reçois un coup à la tête. Ma mère crie. Étourdi, je promène des yeux embrumés autour de moi. Mes genoux cèdent, je tombe au sol. Ceiridwen s'écroule devant moi, son bébé sous elle. Je reconnais les cris stridents de Caya et de Melwyn. Des ombres les emportent. Je tends vainement la main devant moi, cherchant à retenir leur image. Quelqu'un prend ma main tendue et me relève brusquement. Mon père. Il crie. Je ne comprends rien. Tout ce que je vois ce sont ses yeux effrayés et le sang qui coule de son front. Morgana me bouscule, Conall dans les bras. Maman pousse les enfants devant elle. Mon père et ses guerriers couvrent notre fuite. Les Saes se massent devant eux. Je cours avec Morgana et Bredon, n'osant regarder derrière mon épaule.

Longeant les jardins, Maman nous entraîne dans les ruelles. Elle s'arrête. Des lames s'entrechoquent et émettent une plainte métallique. Les grognements côtoient les gémissements des blessés. Devant une porte enfoncée se tiennent plusieurs de nos guerriers. Ils affrontent des Saesen en surnombre. Ils ne tiendront pas longtemps. Nous rebroussons chemin, nous fauflant dans une ruelle très étroite. Maman fuit nos regards, mais je vois couler des larmes sur ses joues. Nous ne sommes plus que six. Qu'est-il arrivé aux autres? J'ai mal à la tête, une douleur persistante. Du sang coule le long de ma nuque.

Nous ne pourrons pas rester ici longtemps, nous sommes à découvert. Nous nous retrouvons pris au piège dans l'enceinte qui devait nous protéger. Des flèches sifflent. Les toits s'enflamment devant nous, des étincelles s'élèvent dans un magma de fumée. Les hurlements viennent de toutes parts. Hommes, femmes et enfants courent à la recherche d'un abri incertain. Je vois des Saesen emmener des enfants à travers les rues. Ils sont partout, pillant, tuant, saccageant tout. Nous passons derrière un jardin. À travers la palissade, nous entendons les mots échangés dans cette langue brutale, des mots incompréhensibles. Une idée me terrifie. Maman sait que nous ne serons à l'abri nulle part, c'est ce qui la fait pleurer.

Elle sèche ses larmes. Je suis son regard. Le puits.

— Restez ici. Lorsque je vous ferai signe, vous me rejoindrez le plus discrètement possible.

Elle rampe au sol jusqu'à l'abreuvoir et se glisse derrière le muret. Elle n'est pas bien loin de nous, mais il me semble que plus elle s'éloigne, plus nous nous sentons vulnérables. Madoc enfouit son visage dans ma tunique poisseuse de sang, je l'entoure de mes bras. Bredon se rapproche de Morgana. J'ai la tête qui tourne et du sang qui coule dans mon oeil. Au milieu de la place centrale, Maman retire délicatement la bâche et les planches qui couvrent l'ouverture du puits. Avec la plus grande discrétion, elle sépare les morceaux de bois en trois panneaux. À l'aide d'une pierre, elle courbe les clous. Elle tire ensuite sur la corde, sort le seau et le renverse pour l'assécher. Elle lance les planches une à une au fond du puits. Le bruit des éclaboussures est avalé par le ronronnement des incendies et l'agitation des affrontements. Ses mains tremblent, elle les secoue pour se ressaisir. Elle jette des regards devant elle. Les Saesen n'ont pas encore atteint cette partie de l'enceinte, mais ils ne sauront tarder. Les hurlements font place aux gémissements. Nous tremblons de terreur à l'idée d'être découverts, désarmés et impuissants devant ces géants. Maman déchire les pans de sa robe. Que fait-elle? Tout ce que je veux c'est qu'elle revienne auprès de nous pour nous protéger. Morgana évite de croiser mon regard, ses traits sont durs. Est-ce de la colère? Se pourrait-il que ce soit elle qui m'ait frappé dans l'écurie?

Maman fait de longues bandes de tissu qu'elle noue bout à bout, enroule le tout autour de ses mains, puis nous fait signe de la rejoindre. Appuyés contre un mur, nous n'osons lui obéir. Morgana prend les devants, Conall dans ses bras. Entraînant Bredon et

Madoc, je m'avance à sa suite. Nous nous glissons derrière l'abreuvoir. Maman chuchote quelque chose à l'oreille de ma sœur, qui secoue vivement la tête. Maman insiste. Morgana remet le bébé à Bredon et s'agenouille près du puits. Elle empoigne la corde, glisse son pied dans le seau, s'assoit sur le muret et bascule dans le vide. Retenant la corde de ses mains enrubannées, Maman la fait descendre discrètement. Des frôlements, des coups et des gravats tombant dans l'eau, puis des éclaboussures. Maman se hâte de remonter le seau et de l'assécher. Elle attend. Des grincements. Deux petits coups nous parviennent depuis les profondeurs. C'est un signal. Maman me fait signe d'approcher. Elle chuchote dans mon oreille. Sa voix est pleine d'assurance.

— Morgana a mis les planches au travers du puits, elles vous permettront un appui. Tenez-vous hors de l'eau, le plus longtemps possible. Si les planches ne suffisent pas à vous garder tous hors de l'eau, laissez les plus petits monter dessus. Je t'enverrai Bredon et Madoc, ils vous rejoindront au fond. Conall descendra dans le seau. Ne l'en sortez pas, il y sera plus en sécurité. Vous devez être forts, immobiles et silencieux. Ne vous endormez pas. Quelqu'un viendra vous chercher.

Elle me serre contre elle et m'embrasse. La peur au ventre, j'imitte Morgana. Je me balance, n'ayant d'autre appui que mon pied dans le seau. La corde craque, frottant contre les pierres. Je tourne sur moi-même, me heurtant aux parois irrégulières. Morgana m'empoigne fermement et me plaque contre le mur. Mes ongles s'enfoncent entre les pierres, je m'agrippe fermement, les imperfections me permettent un bon appui. Je sens les planches sous mon pied. Je m'accroupis et me laisse tomber sur ce fragile esquif. J'entoure les planches de mes bras et me hâte d'y enrouler mes jambes, tandis que je m'enfonce pour ensuite remonter à la surface comme un morceau de liège. J'essuie mes yeux et mon nez, puis appuie mon visage sur la surface rugueuse du bois grossièrement équarri. Le seau redescend, Bredon nous rejoint dans les ténèbres. Morgana l'empoigne avant qu'il n'atteigne l'eau. Il tombe sur moi, je reçois son genou dans le dos. Elle l'assoit à ses côtés sur les planches. Il panique dans le noir, Morgana s'efforce de le calmer. Heureusement pour nous, il a plus peur des Saesen que des ténèbres. Les vagues m'envoient de l'eau au visage. Nous nous enfonçons de plus en plus et chaque mouvement menace de nous faire plonger dans ces eaux noires. J'essaie de ne pas penser à ce qui pourrait se cacher dans les profondeurs.

Le seau claque contre les entrailles du puits, il remonte lentement tout en haut. Le ciel enfumé renvoie des lueurs incendiaires. C'est le tour du petit Madoc. Morgana lui prend le bras et l'attire vers nous. Je me redresse en douceur, m'adossant au mur. Nous le glissons entre nous. Les planches sont appuyées sur les parois de terre et de pierres brutes, offrant une stabilité précaire. Ma jambe gauche est coincée entre deux planches qui s'entrecroisent, tandis que la droite se heurte aux parois à chaque vague. Nos genoux se rejoignent au milieu, dans un amas de jambes mouillées et froides. Le seau descend une dernière fois. À l'intérieur, Conall est endormi. Au milieu des langes, Maman a ajouté la petite outre de lait bouilli et d'alcool. Tout en haut, je vois Maman attacher la corde à une poutre à l'aide de ses bandelettes. Guettant tout mouvement, elle murmure une prière pour nous, puis recouvre le ciel d'une bâche.

Nous sommes avalés par la nuit.

Bredon et Madoc glapissent de terreur au milieu des ténèbres. Nous sommes pressés tous les quatre sur ce croisement de panneaux de bois, Conall au dessus. Je me demande combien de temps nous tiendrons. Où sont Melwyn et Caya?... Que font mon père et mes frères aînés? Ces questions me hantent. Que leur est-il arrivé? Je songe aux Saesen emportant des enfants. J'ai envie de pleurer, mais je dois être fort.

Au fond du puits, nous entendons des gémissements, des coups étouffés. Nous écoutons en silence, jusqu'à ce que nous n'entendions plus que le ronronnement des flammes et le clapotis régulier des gouttes d'eau suintant des parois du puits. La tête tournée vers le ciel, je ne peux détacher mes yeux de l'endroit où Maman a disparu. Je veux revoir son visage. J'imagine sa main tendue vers nous. J'espère encore, le cœur brisé et le ventre noué.

Je me souviens de mon rayon de miel. Je porte la main à ma bourse, j'en sors le ballot humide et le déballe soigneusement. Je sépare mon trésor en quatre parts que je partage avec les autres. Morgana repousse violemment ma main tendue. Je profite de la noirceur pour donner une deuxième part au petit Madoc, à l'insu de Bredon. La douceur du miel les calme un peu, des reniflements peïnés remplacent les sanglots d'effroi. Je plonge les dents dans ce qui me reste du cadeau de Muir Dunn. Le miel dilué a un goût de cuir mouillé. Je ferme les yeux dans la nuit, mâchant longuement la cire. Je m'imprègne de cette

saveur affadie, au parfum de rêves brisés. Des larmes coulent sur mes joues. Je peux pleurer maintenant, personne ne peut voir ma faiblesse.

Mes paupières sont lourdes. Le silence, la noirceur. Je deviens moins vigilant.

Je laisse mes yeux se fermer... juste un instant.

Les planches craquent, tremblent. Horrifiés, nous nous pressons de nous accrocher aux parois du puits. Madoc pleurniche, il se plaint du froid et la noirceur le terrifie. Il tend les mains vers moi, je tente de le convaincre qu'il est plus sûr de demeurer immobile. Il insiste pour que je le prenne. Il commence à s'agiter et ses paroles deviennent de plus en plus audibles. Craignant qu'il ne nous fasse repérer, je prends son bras et l'attire vers moi. Les planches craquent, glissent et se disloquent. Effrayé, Madoc se jette à mon cou. La violence du mouvement provoque la dislocation de notre abri, les planches cèdent, nous basculons. Déstabilisés, nous sommes attirés au centre du puits. Dans un fracas effrayant, nous sommes tous avalés par les profondeurs.

Je sombre.

Une planche me frappe dans les côtes. Mes poumons se vident. Affolé, je tente de refaire surface. Une autre me frappe au visage. Je prends une inspiration. De l'eau s'infiltré dans mon nez et mes poumons, les brûlant comme du feu. Des mains me tirent vers le fond. Madoc. Je le repousse, le temps de prendre appui sur une planche et de reprendre mon souffle. L'empoignant par sa tunique, je le hisse à mes côtés. Il tousse et pleure bruyamment. Je mets ma main sur sa bouche, murmurant à son oreille les paroles de Maman. Je lui rappelle qu'il doit chercher à lui plaire, qu'il doit être un grand garçon courageux. Il se calme. Je balaie l'eau à la recherche d'une autre planche. Je prends appui contre la paroi, le visage contre la pierre. J'enfonce mes ongles entre les pierres brutes. Je ne tiendrai pas longtemps, mes bras sont à bout de forces. Des éclaboussures. Morgana murmure le nom de Bredon. Il ne répond pas. Une gifle. Des remous. Une seconde gifle. Morgana chuchote encore. Cette fois, sa voix se brise, laissant échapper un gémissement. Que se passe-t-il avec Bredon? Les pierres sont recouvertes de mousse gluante.

Mon pied glisse.

Mon front heurte une pierre. Je plonge dans l'eau glacée. Je refais surface, me hâtant de chercher un appui. Dans la nuit, je m'accroche à une manche. Bredon. Il coule.

Ma main droite trouve un morceau de bois. Je hisse son corps sur ce fragile esquif. Il ne bouge plus. Ma voix chevrote.

— Morgana... Bredon... que se passe-t-il?

Une main empoigne mon bras, remontant jusqu'à mon épaule... me prend à la gorge. Les doigts glacés se referment. L'étreinte... je n'arrive plus à respirer. Je sens un souffle contre ma joue. Morgana. Elle m'étrangle. Sa voix est profonde, étrangère.

— Il est mort. Ils sont tous morts à cause de toi.

Mes bras balaient l'eau, j'ai la tête qui tourne. Madoc couine de terreur. L'étreinte se desserre. Les doigts assassins se détachent lentement de mon cou. Je sombre dans l'eau glacée. Lorsque je refais surface, je me hâte d'enrouler mes bras autour des planches brisées. Ma tête bourdonne et mes joues sont enflammées. Je respire avidement. J'ai mal. Je sens encore les mains de ma sœur sur mon cou et sa voix effrayante à mon oreille...

Madoc pleure, il est seul sur sa planche, pressé contre le mur. L'attente est insupportable. L'eau tremble encore, laissant entendre des clapotis réguliers. Des éclats de bois frottent contre la pierre au rythme de l'onde. Bredon sombre lentement dans les profondeurs du puits. Son corps glisse contre mes jambes, ses doigts touchent mes chevilles, tandis qu'il s'enfonce dans les eaux noires.

L'eau glacée m'enveloppe. Je n'arrive pas à empêcher mon corps de trembler. La chaleur des larmes brûle mes yeux. J'aimerais disparaître de la surface de la Terre. *Ils sont tous morts à cause de toi.* Les paroles de Morgana m'étranglent plus encore que sa main sur mon cou. Les sanglots de Madoc m'étourdissent. Mes paupières s'alourdissent. Le sommeil me gagne. Je veux disparaître. J'aimerais sombrer comme mon frère, me laisser avaler dans la nuit. J'appuie la tête contre mon esquif, un filet d'eau lèche ma joue. Mes larmes s'y mêlent, elles coulent librement. Je veux cesser de lutter, me laisser engourdir. Je ferme les yeux.

La nuit m'enveloppe, m'absorbe.

Un cri.

Le bébé hurle. Des grincements. Le seau ricoche contre les pierres. Une lumière intense inonde le puits et me brûle les yeux. Autour de moi, l'eau scintille, projetant des éclats irréels. Morgana et Madoc se couvrent le visage. Luttant contre la morsure du soleil, je lève la tête vers l'ouverture. Une ombre tremble.

Muir Dunn.

YNYS PRYDEIN

DEUXIEME PARTIE

ARTAN

Sur les routes romaines

Des ombres se massent autour de nous, les ténèbres s'épaississent. Une créature de cauchemar surgit du brouillard. Un masque de craie, usé par la sueur et le sang, couvre son visage. Dans la nuit, ses lèvres et ses yeux ressemblent aux cavités d'un crâne. Elle est semblable à un esprit de la mort venu pour nous arracher l'âme et se repaître de notre chair. Son corps féminin aux formes voluptueuses est tatoué de spirales, d'animaux et de motifs complexes. Autour des entrelacs, d'autres traits ont été peints à la craie et donnent l'impression qu'elle luit dans la nuit. Ses cheveux ont été blanchis avec une pâte qui permet de les hérissier sur son crâne et de les coiffer en une crinière furieuse. Ils oscillent à peine alors qu'elle s'avance vers nous. Seuls deux morceaux de tissus blancs couvrent sa nudité. Une jupe cache son sexe et un bandeau enveloppe sa poitrine.

Une guerrière picte.

J'en ai vu plusieurs dans mon enfance, mais aucune n'était peinte en blanc et aucune ne commandait une troupe d'élite aussi imposante. Qui est-elle?

— Ils sont cymry, mais ils transportent un coffre et...

Elle le fait taire d'un simple geste de la main. Elle s'approche à cinq pas, nous scrute d'un air désintéressé. Son corps est maculé de taches sombres. Du sang. Il se dégage d'elle une odeur de sueur et d'herbes sauvages.

— Ils ne m'intéressent pas.

Sa voix est grave, son ton impératif. Elle s'exprime dans la langue du Nord, son accent me rappelle les Îles Sauvages. Les corps nus des guerriers qui l'accompagnent portent les marques de leurs clans et de leurs rangs. Ils sont issus des six familles, tous clans confondus : Fib, Fidach, Fortrenn, Cait, Ce et Circinn. Il m'est impossible d'identifier leur allégeance. Quant à leur chef, elle porte un bracelet de cuir à l'endroit où figure le nom de ses parents tatoués en caractères ogham, rendant impossible son identification. Elle s'apprête à faire demi-tour lorsque l'un d'eux ose insister.

— Nous n'avons pas mis la main sur de l'or depuis plus d'une semaine, laissez-nous au moins jeter un œil à leur cargaison.

Elle tourne la tête brusquement. Ses cheveux fous se hérissent. La remarque pourrait être considérée innocente pour tout autre chef, mais celle-ci réagit si violemment que j'oublie un instant que ma vie dépend de sa décision. Elle s'approche à quelques pouces du visage de l'impertinent. Les Pictes sont soudain très nerveux. Un frisson parcourt ma nuque. Qui est donc cette femme pour inspirer la peur à ses propres hommes? Elle le fixe jusqu'à ce qu'il bafouille ce qui constitue des excuses pitoyables. Elle renifle de mépris et se redresse. Sa crinière auréole son masque d'une aura de sauvagerie, le rendant plus effrayant. Elle est horrible et majestueuse, inspirant à la fois terreur et admiration. Mon estomac est noué. Des perles de sueur glissent sur ma peau.

— Nous ne sommes pas des charognards, tranche-t-elle.

Son visage blanc leur fait face, plongeant ses yeux noirs dans leur regard, comme pour leur rappeler qu'elle a droit de vie et de mort sur chacun d'eux.

Elle tourne le talon et s'enfonce dans la brume.

— Laissez les voyageurs en paix. Nous avons un traité avec les Celtes fédérés. Si c'est de l'or que vous voulez, allons en chercher chez les Saesen, dit-elle avant de disparaître dans l'enveloppe vaporeuse.

Les Pictes s'entrecroisent, l'air hébété et humilié. Ils nous relâchent avec brusquerie et s'éloignent, comme des ombres dans la nuit, avalés par le brouillard de plus en plus dense. Nous restons immobiles et silencieux jusqu'à ce que les bruits de sabots s'estompent.

C'était elle.

Gwenhwyfar, le Fantôme, l'Ombre Blanche, la Reine des Brumes...

ARTAN

Retour à Celliweg

Trevena paraît sur la côte de Cerniw²⁵. L'agitation de son marché nous parvient déjà à cette distance, un bourdonnement d'humanité se mêlant au chuchotement des vagues et aux grincements familiers du Prydwen²⁶. Derrière mon navire, la petite flotte du Dál Riata²⁷ nous accompagne. Les voiles déployées sont gonflées par un vent favorable. J'ai les cheveux qui dansent et le cœur content. Je rentre chez moi après un long séjour en Éire, satisfait du temps passé en la compagnie de mes amis du Dál Riata. Je suis encore étonné des efforts déployés par Fergus pour m'aider à rassembler les effectifs dont j'ai tant besoin. Il semblait si heureux de pouvoir m'être utile, si empressé à convaincre les meilleurs fianna²⁸ d'Éire de se joindre à ma compagnie de cavaliers, que cela nourrit mes espoirs en l'avenir. Si ces mercenaires ne se sont laissés tenter que par la perspective réjouissante de se couvrir d'or et de gloire en pillant les ennemis d'Ynys Prydein, Cai et moi réalisons plutôt notre rêve de jeunesse : redonner vie aux Fianna des légendes. J'espère arriver à les inspirer. Nous parviendrons à garder la Frontière. Ce qui reste de ma famille sera sauf. Mon père n'aura pas versé son sang en vain.

Cai s'approche de moi, il pose la main au-dessus de ses yeux pour les protéger de l'ardeur du soleil. Soucieux, il étire le cou.

— Que se passe-t-il? me demande-t-il. Pourquoi agite-t-on un étendard?

Je me redresse, pose la main sur mon front et plisse les yeux, cherchant ce qui a accroché son regard. Aucun signe de feu, ni de ruines. La cité semble intacte. Un groupe se tient à l'extrémité du port. L'étendard de la maison d'Amlawdd Wledig est agité avec vigueur, comme si on cherchait à signaler quelque chose... attirer notre attention ou nous prévenir d'un évènement malheureux. Plus notre navire s'approche de la côte, plus nous parvenons à discerner les détails. Derrière nous, mes hommes commencent à se rassembler. Plusieurs murmurent en gaélique. Ils se demandent s'ils n'arrivent pas trop tard pour sauver

²⁵ Cerniw : petit royaume de Kernow (Cornouailles)

²⁶ Prydwen : navire du roi Arthur dans la littérature galloise

²⁷ Dál Riata : petit royaume d'Irlande du Nord qui donna son nom aux territoires d'Écosse colonisés par les Irlandais de Fergus Mor.

²⁸ Fianna : pluriel de « fian » désigne de jeunes nobles n'ayant pas hérité encore des terres de leur clan et vivant en dehors de la société en tant que mercenaire, bandit ou chasseur.

Ynys Prydein. Je crains le pire. Que s'est-il passé durant mon absence? Cai s'adresse à moi, parlant à mi-voix.

— Personne ne pouvait savoir que nous arrivions aujourd'hui.

— Je sais.

— Les étendards de Trevena n'ont pas été remplacés, Arth, Celliweg²⁹ ne craint rien. Je suis sûr que ce n'est qu'un émissaire zélé empressé de te faire part d'une autre proposition de mariage.

Le simple fait qu'il évoque la sécurité de Celliweg trahit sa crainte qu'elle soit menacée ou qu'elle ait été conquise en notre absence. Il serait des plus saugrenus que Nathanlaod³⁰, ou l'un de ses frères, envoie un émissaire m'attendre au port de Trevena pendant plusieurs semaines, peut-être même plusieurs mois, simplement pour me faire part d'une urgente proposition de mariage. Cai n'est pas sérieux, il cherche seulement à me rassurer par une plaisanterie que lui-même ne semble pas apprécier. Sur le navire derrière nous, je discerne la silhouette de Bedwyr à la proue. Son visage grave est tourné vers moi. Plusieurs hommes se pressent sur le pont.

Mon capitaine crie ses ordres aux marins du Prydwen. Alors que nous nous rapprochons, il me rejoint à la proue. Des mèches frisées s'échappent de ses épaisses tresses. Son visage, à la peau tannée par l'air marin et la brûlure du soleil, se creuse de rides qui trahissent son anxiété.

Lorsque le Prydwen arrive à portée de voix, on crie vers nous et agite la main. La foule est une mer humaine dont les bras forment les vagues d'un jour de tempête. On se presse sur le quai et en bordure du port, les voix poussent des exclamations qui rendent impossible toute communication avec ce qui semble être un émissaire de Nathanlaod. J'entends ce que je devine être mon nom et mon titre. Le reste est indistinct. Une personne vêtue d'un long manteau blanc se tient sur le quai, derrière le porteur de l'étendard. Sa tête est recouverte d'un capuchon et son visage est à demi dissimulé.

Je saute sur le quai dès que le Prydwen s'approche assez près, quelques fianna m'imitent. Plus nerveux, Cai préfère attendre que le navire se soit immobilisé. Je reconnais Bytwini, mon régent, entouré des magistrats des municipalités environnant Celliweg. On

²⁹ Celliweg : petite forteresse aux extrémités de Cerniw, dont les terres ont été octroyées à Artan par son grand-père Amlawdd Wledig.

³⁰ Nathanlaod ap Amlawdd Wledig, roi d'Atrebatia et oncle d'Artan.

s'agenouille devant moi. L'émissaire de Nathanlaod bredouille ses hommages. Je ne le laisse pas terminer et le force à se relever.

— Que se passe-t-il? Pourquoi toute cette agitation?

L'émissaire bafouille. Il ne doit pas avoir plus de quinze ans. S'il a appris son message par cœur, il est maintenant incapable de le répéter. Il commence une phrase, s'interrompt et en débute une autre qu'il ne termine pas. Je commence à m'irriter.

— Qui t'envoie?

— Nathanlaod Wledig, mon roi.

— Que veut-il? Quand es-tu arrivé à Trevena?

— Les Saesen marchent sur nous. Ils ont conquis Caleva Atrebatum et assiégeaient Cunctia il y a deux semaines. Mon maître croit qu'ils ont pris tout le sud-est et se sont peut-être alliés aux Jutes de Regia. Personne n'est sûr de rien et nos informateurs ignorent même qui est le commandant de l'armée qui avance vers nous. Ils n'ont envoyé aucun émissaire, mon seigneur, ils marchent vers nous pour nous exterminer.

Il bafouille et regarde au sol. Ces paroles ne viennent pas de Nathanlaod, il manque à son devoir en me parlant aussi ouvertement. Il poursuit avec plus de rigueur.

— On raconte que les Regnenses d'Anderida ont été massacrés jusqu'au dernier par le nouveau Bretwalda.

Bretwalda, roi de Bretagne. Ce mot me fait horreur, il est d'une telle arrogance!

— *Anderida*, dis-tu?

— Oui, mon seigneur. Les Cantiaci et les Regnenses ont été massacrés. Hommes, femmes et enfants. Tout ce qui restait de la noblesse bretonne de l'Est est mort, disparu. Nos informateurs racontent que les villes ont été saccagées et les routes barrées par les milices saesen. Ils ont pris la cité fortifiée de la même manière qu'ils ont pris Caer Camulos. Comme vous le saviez, les Cantiaci et les Regnenses ont été conquis après la défaite de votre père, il y a seize ans³¹. À cette époque, ils avaient échappé à la mort grâce à leur soumission. Les seigneurs du Sud avaient été forcés de donner leurs enfants en otage à Aelle. Il semblerait qu'ils aient vécu en paix sous le nouveau régime. Enfin, c'est du moins

³¹ Dans ce récit, la reconquête anglo-saxonne de Camulodunum se situe en 477 et la Bataille de Mynydd Baddon, en 493.

ce que l'on croyait. Le Bretwalda aurait décidé qu'ils étaient devenus indésirables depuis la mort du dernier Grand Roi de Bretagne³².

— Quand cela s'est-il produit?

— Il y a un an ou deux, mon seigneur³³.

Je le saisis par les épaules. Une colère dévorante s'empare de moi. Je tente de me maîtriser, mais mon ardeur me trahit.

— Pourquoi n'en ai-je pas été informé avant? Comment se fait-il qu'une chose pareille se reproduise sans qu'on...

— Mon seigneur, mon roi l'ignorait aussi. Il nous est impossible d'accéder au territoire saesen, nos émissaires et nos espions sont tués avant d'atteindre le cœur de leur royaume.

Royaume. C'est le nom qu'on donne maintenant aux terres qu'ils nous ont volées. Le royaume de Llogyr. L'idée qu'ils forment un gouvernement structuré, solide et durable m'inspire un violent dégoût. Depuis les seize dernières années, les batailles se multiplient. S'il nous arrive de gagner parfois, il nous est impossible de ralentir la progression de l'invasion saesen. J'ai l'impression que tout ce que nous obtenons depuis n'est que le récit d'une longue série d'échecs qui ont affaibli notre peuple. Nous ne perdons pas que du terrain, nous perdons des hommes. Les richesses de milliers de vies.

— Toutes nos sources sont contradictoires, il n'est pas évident de savoir qui a raison. Nous savons pourtant qu'Aelle s'est associé à Hengist par mariage. Il a en effet épousé la fille de Gwrtheyrn et de Rowen ferch Hengist. Les victoires successives sur la côte Est les ont enrichis et de nouveaux arrivants ne cessent de coloniser les territoires conquis. Il est impossible de savoir combien de mercenaires se sont ajoutés à ses troupes, mais des témoins ont juré avoir aperçu près des Falaises Blanches, une flotte immense, pareille à nulle autre. La mer est devenue noire de navires. J'ai quitté Caer Baddan dès qu'ils ont atteint Cunetia et je vous ai attendu ici, puisque mon maître a exigé que je vous parle en personne.

J'acquiesce et traverse le quai en direction de la côte pour laisser l'équipage décharger les navires. La foule me cède passage. Le jeune messager de mon oncle marche à

³² Gwelleder du Gwent en 485.

³³ Conquête anglo-saxonne et massacre de toute la population brittonique d'Anderida (Anderitum) en 491.

mes côtés, le comité d'accueil à notre suite. Les habitants de Trevena sont exaltés de me voir de si près. Les enfants me pointent du doigt, certains tendent leurs petites mains potelées pour toucher mon manteau, d'autres sont si intimidés qu'ils se cachent derrière les jupes de leur mère. Je n'arrive pas à réfléchir, je me sens observé, touché, oppressé par la curiosité de la foule. J'ai hâte de me retrouver sur la route. Chevaucher jusqu'à Celliweg devrait me donner l'occasion de préparer ma prochaine action. Par-delà la population de Trevena, je peux voir les mats des navires irlandais amarrer. Mes hommes sont sur le quai déjà et aident à décharger les vivres et les chevaux.

Mon attention revient au jeune messenger.

— Nathanlaod peut compter sur mon soutien, je me joindrai à l'armée de Cerniw.

Je marche le long de la côte, cherchant un lieu où je pourrai parler sans être pressé par les curieux. Je m'adresse à mon régent.

— Depuis combien de temps Marc³⁴ a-t-il envoyé ses troupes? Nous les rejoindrons à la ...

— Marc n'a pas envoyé de troupes, annonce Bytwini.

Je m'arrête et me retourne pour lui faire face.

— Comment? Il n'a pas terminé de les rassembler?

— Il ne lèvera pas d'armée. J'ai envoyé un messenger qui n'est jamais revenu, pas plus que celui de Nathanlaod. Il est impossible qu'il n'ait pas appris la nouvelle.

— Le crois-tu capable de tuer le messenger du Wledig?

Bytwini n'ose pas répondre. Le roi Marc de Cerniw se rendrait coupable de trahison en ignorant la convocation de Nathanlaod Wledig.

— Non seulement en est-il capable, mais il espère également la mort du roi de Dumnonia.

Cette voix, je la reconnaîtrais entre mille. Je me tourne vers la silhouette blanche encapuchonnée. Muir Dunn. Il pose son regard incisif sur moi. Comme toujours, il est d'une élégance impeccable. Je montrerai ma joie de le revoir lorsque nous serons à Celliweg, ce n'est pas le bon moment.

— Que suggérez-vous?

— De faire ce que tu as déjà résolu de faire.

³⁴ Le roi Marc de Cerniw, duquel le royaume d'Artan est vassal.

Nous échangeons un sourire. Je prends une grande inspiration et m'adresse à mes troupes de manière à ce que la foule puisse m'entendre. Je prends soin de marquer quelques pauses afin de permettre à Cai de traduire en gaélique.

— Fianna! Ynys Prydein a besoin de nous. Préparez-vous à marcher sur Caer Baddan. Les champs rougiront bientôt du sang saesen.

La foule pousse des cris de joie, mes Fianna se laissent emporter par l'exaltation générale et accompagnent les vivats de leurs propres cris de guerre farfelus, si bien que l'on peut entendre le chant du coq, un hymne au dieu de la mer et d'autres chants modulés aux consonances extravagantes. Nous éclatons de rire et notre hilarité se propage parmi la foule. Bedwyr conduit Llamrei³⁵ vers moi. Je monte en selle, imité par mes hommes.

J'invite Bytwini et Custennin, le seigneur de Trevena, à s'approcher.

— Nous ne perdrons pas un instant, le Wledig requiert notre soutien. Envoyez immédiatement des émissaires dans chaque village et cités de Cerniw afin de rassembler les volontaires. Celliweg sera notre point de ralliement. Nous partirons dès que nous aurons rassemblé tous mes soldats. Tout homme désirant se battre à nos côtés est mon frère, il sera accueilli comme tel. Nous fournirons des armes et une armure à quiconque n'en aura pas. Informez le roi Marc que je considérerai toute hostilité de sa part comme une offense personnelle. Si ses hommes s'interposent et nuisent, de quelque façon que ce soit, à l'enrôlement d'une force défensive pour répondre à l'appel du Wledig, je me ferai un plaisir de couronner un nouveau roi. Dites-lui aussi que si nos messagers ne reviennent pas d'ici la prochaine semaine, il devra me verser lui-même le sarhead³⁶ et s'il refuse, j'irai l'extirper moi-même de ses entrailles. Rassemblez les vivres nécessaires à notre campagne dès maintenant et envoyez un convoi en direction de Caer Baddan, nous le rattraperons en route. Du reste, vous savez ce que vous devez faire.

Bytwini et Custennin s'inclinent profondément, il est évident que mon hostilité envers le roi de Cerniw les trouble. J'ai parfaitement conscience que mes paroles pourraient être interprétées comme une déclaration de guerre et j'en assume le moindre mot.

Je suis de retour chez moi, mais je n'ai pas même passé le seuil de Celliweg que, déjà, je me prépare à reprendre la route et à verser le sang.

³⁵ Llamrei : jument d'Arthur

³⁶ Sarhead : prix du sang

Je lance Llamrei au galop, suivi par ma compagnie. Nous sommes en route pour Celliweg. Devant moi, un jeune homme porte l'enseigne de mon père : un manche au sommet duquel se trouve une tête de dragon en bronze et un manchon en tissu écarlate qui se gonfle dans le vent, laissant une longue traînée rouge derrière lui. Avec nous, les Fianna d'Éire se déploient comme le corps d'un long dragon ondulant sur la route. Les paysans s'attroupent en bordure des chemins et dans les champs pour assister à notre passage. Si ce n'était de mon enseigne, ils croiraient sûrement qu'il s'agit d'une invasion èireannaich³⁷. Cai et Bedwyr s'entregardent d'un air purement satisfait. J'ai hâte d'ajouter à cette cavalerie impressionnante mes compagnons cymry³⁸ et kernowyon³⁹. Un jour, peut-être arriverons-nous à attirer dans nos rangs quelques hommes du Nord. bercé par Llamrei et par mes rêves extravagants, mon cœur déborde de fierté. Aujourd'hui, tout est possible. Je me suis rarement senti aussi exalté. Celliweg paraît devant nous, glorieuse au milieu des champs qui tremblent à notre passage. Le cor annonce notre arrivée. Minuscules comme des insectes sur une fourmilière, des hommes se regroupent sur la passerelle et dans les tours. Nous faisons halte devant la porte close. Le soleil m'aveugle, je plisse les yeux. Il semble qu'on ait déserté la palissade. Je ne vois personne dans l'ouverture au-dessus de la porte.

— Qui est le gardien?

Un homme paraît au-dessus de nous. Sa longue chevelure grise descend sur sa poitrine. Sa barbe forme une longue pointe mêlant blanc et gris. Sa stature est imposante et son visage grave lui donne un air intraitable

— Glewlwyd Gafaelfawr, me répond mon vieil ami. Qui le demande?

Il prend un air détendu et s'accoude au rebord de la palissade qui domine l'immense porte de Celliweg. On pourrait presque croire qu'il s'appuie sur la clôture de son jardin pour s'adresser à son voisin. Je ne comprends pas ce qui se passe. Je secoue la tête, fasciné par son audace. Ahuri, Cai arrondit les yeux et jette des regards vers nos nouveaux compagnons. Il craint certainement d'être tourné en ridicule. Les Fianna murmurent en gaélique derrière nous. Ils se demandent ce qui se passe, ce qui peut encore nous retenir. Muir Dunn se cache dans son capuchon, mais je peux voir ses épaules sursauter alors qu'il

³⁷Èireannaich : Irlandais (masculin pluriel)

³⁸Cymry : peuple de Cymru (Pays de Galles)

³⁹Kernowyon : peuple de Kernow (Cornouailles)

tente de dissimuler son hilarité. À l'intérieur de l'enceinte, je peux entendre des bruits de pas et une certaine agitation. Je domine mon envie de rire et, choisissant de jouer le jeu, j'affronte le gardien de la porte.

— Arthwys et les Fianna d'Éire.

Ai-je répondu d'une voix claire et puissante, afin que tous puissent entendre. Reconnaissant leur nom, les Fianna poussent des exclamations de joie assourdissantes qui font vibrer l'air dans toute la campagne. Les chevaux hennissent et roulent des yeux effrayés. La meute de chiens hirsutes qui nous accompagne jappe et s'agite. Les sentinelles de l'oppidum gardent les rangs, mais trahissent un large sourire.

—Comment allez-vous? rétorque-t-il, pinçant les lèvres pour masquer son amusement.

— En vérité, de la meilleure manière qui soit!

— Vous m'en voyez heureux!

Un silence s'installe.

— Laisse-nous entrer, Gafaelfawr! gronde Cai.

— Rien ne me ferait plus plaisir, mon bel ami. Une seule chose me cause du souci. Voyez-vous, on m'a donné des ordres stricts. Celliweg n'accepte que les hommes de valeur. Chez moi, il vous est donc interdit d'entrer à moins que vous ne prévaliez...

Nous nous entrecardons, interdits. Nous pouvons entendre des rires étouffés derrière la porte de Celliweg. Qu'on-t-il encore préparé? Glewlwyd Gafaelfawr pousse un soupir et se redresse.

— ... Mais comme vous semblez affamés et que votre réputation vous précède, je veux bien vous laisser entrer. Une seule condition devra être respectée : en entrant, vous devrez vous présenter et annoncer votre plus grand exploit. De grâce, faites-le en une seule phrase, car vous êtes si nombreux que je ne voudrais pas y passer toute la semaine!

Glewlwyd ouvre les bras de manière théâtrale.

— Arthwys, mon chef et mon roi, entre chez toi!

Les portes de Celliweg grincent dans leurs gonds, produisant un son si puissant qu'on l'entend jusqu'à la côte. Devant moi, les habitants de Celliweg forment deux colonnes distinctes de chaque côté de la porte, bordant le chemin conduisant vers l'enceinte. Les cavaliers de Celliweg sont en armes et se tiennent en formation, brillant

dans leur cotte de mailles rutilantes. Je suis le premier à entrer, le seul qui n'ait pas besoin de présentation. Derrière moi, chacun se présente d'une voix forte, devant une foule attentive et solennelle. Je me tiens à la porte de l'enceinte intérieure. Deux soldats l'ouvrent devant moi, mais je préfère me tenir en selle sur Llamrei devant l'entrée, pour accueillir chacun d'eux chez moi. Les cavaliers défilent devant nous et pénètrent dans l'enceinte intérieure.

—Je suis Myrddin le barde, la voix des dieux et des hommes. Je suis Menw ap Teirgwaedd⁴⁰, je suis la lame qui s'enfonce dans le cœur de mes ennemis et la terreur des enchantements des temps anciens. Je prends toutes les formes et tous les noms, j'apparais et disparaïs au gré de ma volonté. Je suis le vent et la pluie, le murmure d'une rivière et le rugissement de la tempête. Je suis un rempart, je suis Muir Dunn⁴¹, dernier archidruide d'Ynys Prydein. On me craint et on m'espère.

Le portier s'incline et lui adresse la salutation qu'on réserve aux membres de son ordre. Les païens le vénèrent, les chrétiens l'honorent.

— Mabon ap Melt, j'ai rougi le sol de sang.

— Manawyd ap Llyr, poursuit le capitaine de mon infanterie, j'ai ramené des boucliers perforés de Trywruid.

— Bedwyr ap Bedrawc, à Mynydd Eiddyn j'affrontai Cynvyn et des centaines d'hommes tombèrent devant moi.

— Quoi? s'exclame Cai, feignant l'indignation. Je croyais que c'était moi !

Les rires fusent de toute part. Bedwyr paraît offensé, mais il connaît trop bien Cai pour lui en tenir rigueur.

— Cai ap Cynyr Gawch, annonce-t-il, fièrement. Pourfendeur de sorcières, grand buveur et fier tueur du terrible Chat de Palug!

Je me souviens du combat dément de Cai contre le chat d'un fermier saesen. Cette histoire est si bien connue ici que, chez les habitants de Celliweg, l'hilarité est généralisée, laissant les Fianna perplexes. Cai bombe le torse et se frappe la poitrine de manière virile.

— Mon bouclier était prêt contre le Chat de Palug, poursuit-il, affectant la solennité du barde. Le peuple en émoi m'accueillit en demandant « Qui a transpercé le Chat de

⁴⁰ Menw ap Teirgwaedd, signifie Rare fils des Trois Cris.

⁴¹ Muir Dunn, signifie forteresse maritime en gaélique.

Palug? Avant la nuit, de neuf hommes il aurait fait sa pâture, de neuf capitaines sa nourriture. »

Cai raconte pompeusement une histoire absurde, ajoutant des détails farfelus que les habitants de Celliweg savent être faux et prenant grand soin de tout traduire en gaélique afin que les Fianna n'en perdent pas un mot.

— Une seule phrase! lui rappelle Glewlwyd Gafaelfawr.

Je ris tant que les larmes me viennent aux yeux. Je me souviens des griffes de l'animal me lacérant le dos alors qu'il grimpait sur mes épaules et sautait sur Bedwyr. Les hurlements de l'animal déchiraient la nuit. Il crachait furieusement et montrait ses crocs sanguinaires en plantant ses griffes dans notre chair. Cai réussit à lui asséner un coup de bouclier alors qu'il lacérait le visage de Bedwyr, assommant l'homme et la bête tout à la fois. En hurlant d'effroi, Cai avait séparé la bête du visage de notre ami évanoui, l'avait jeté au loin et abattu à grands coups de bouclier. Il criait comme un fou, les yeux révulsés de terreur devant cet animal qui s'était jeté sur nous dans les ténèbres, comme une créature de l'Enfer. Nous étions revenus de cette aventure, profondément bouleversés.

— Il s'en fallut de peu pour que mes amis trépassent sous les crocs de cette bête sanguinaire, dit-il, étirant le bras pour atteindre l'épaule de son voisin. Bedwyr mon ami, nul besoin de me remercier. Je sauverais ta vie au prix de la mienne.

Bedwyr dévisage Cai comme s'il était atteint de démence. Ils passent ensemble la porte de mon oppidum. Les Fianna d'Éire se succèdent, partageant leurs hauts faits avec ceux qui seront leurs nouveaux compagnons d'armes. Cédant à l'émotion des retrouvailles et de la joie d'un jour chargé de promesses, nous descendons de nos montures pour nous étreindre. Je pleure de joie en serrant Gafaelfawr dans mes bras. J'ai l'impression que cela fait des années que j'ai quitté Celliweg pour parcourir le monde à la recherche de héros pour garnir les rangs des Gardiens de la Frontière.

Muir Dunn s'approche de moi, son manteau ondulant autour de lui. Il est majestueux, comme toujours. Je suis heureux de pouvoir le serrer dans mes bras.

— Tu es un homme et pourtant, j'ai l'impression que tu ne cesses de grandir!

Il prend mon visage à deux mains, me contemplant comme un père son fils bien-aimé, puis secoue mes vêtements pour en chasser la poussière.

— Que faites-vous vêtu de blanc? Ce n'est pas dans vos habitudes, il me semble.

Il m'adresse un sourire triomphant, révélant une dentition impeccable.

— Ce n'est pas une journée comme les autres, Arth Fael⁴².

En effet. Ma joie s'évanouit à la pensée d'Anderida et de son peuple. Bytwini s'approche de moi.

— Nous ferons comme j'en ai décidé à Trevena. Que les esclaves réunissent des vivres et l'équipement nécessaire à notre campagne. Nous mangerons, boirons et partirons ce soir même pour Caer Baddan où nous nous joindrons à l'armée de Nathanlaod. Nous irons là où il aura besoin de nous.

— Où monterez-vous le camp? me demande-t-il.

— Avez les volontaires de Cerniw qu'ils devront nous retrouver à Caer Baddan. Le temps est compté. Qui sait où se trouve l'armée saesen à l'heure qu'il est? Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous quitterons Celliweg à la fin du repas et chevaucherons toute la nuit.

Il s'incline et retourne à ses fonctions, me laissant avec un Gafaelfawr guilleret. Il nous conduit à l'immense et somptueux Grand Hall que j'ai fait bâtir selon le souvenir qu'il me reste des rêves de mon père. Le chaudron colossal de Muir Dunn triomphe au-dessus du feu. Des esclaves l'ont rempli de morceaux de viande en préparation du repas des guerriers de Celliweg. Je m'en approche pour admirer les motifs entrelacés qui illustrent le combat de Cúchulainn contre l'armée de la reine Medb. Les corps s'entremêlent dans cette lutte furieuse des volontés, cette guerre vaine qui n'apporte que la mort et la désolation. Comme à mon habitude, je touche la silhouette de la belle Finnabair pour lui rendre hommage. Mes doigts glissent sur le cuivre poli, suivant les lignes finement ciselées.

Combien de morts faudra-t-il pour que nous puissions connaître la paix?

⁴²Arth Fael : Ours Roi

ARTAN

La bataille de Mynydd Baddon

Nous traversons un village où des animaux errent dans les ruelles silencieuses. Une poupée de chiffon et des vêtements gisent au sol. Les portes et les volets sont entrouverts. Un chien sauvage dévore une pièce de viande oubliée sur une table. Les habitants ont probablement cherché refuge entre les murs de la cité. Sur la route, des objets gisent au sol, oubliés dans la hâte. Caer Baddan paraît dans la lueur naissante de l'aube. Elle semble noire et difforme dans les ténèbres. Au loin, les maisons de la cité crachent une fumée étrangement irrégulière et éparse. Mon cœur s'arrête. Je perds le souffle.

Il est trop tard.

Je pousse un cri et force Llamrei à galoper. Elle hennit son désaccord, mais obéit. Elle est épuisée d'avoir voyagé au trot toute la nuit. La cavalerie me suit, les chevaux sont couverts de sueur. Têtes basses, ils s'efforcent de garder le rythme. Des masses de chaires nues gisent dans les champs. Des ossements calcinés gisent sur les vestiges d'un bûcher funéraire. Les portes de Caer Baddan ont été enfoncées, les maisons se consomment lentement dans leurs cendres. Des lamentations. Mes hommes crient les noms de leurs bien-aimés, leur famille, leurs amis. Les rues sont muettes. Des corps flottent dans les bains romains, maintenant rouges de sang. Dans les ruines fumantes d'une église, je trouve les chairs brûlées de plusieurs moines. Leurs doigts dévorés par les flammes sont crispés sur le manche de leur épée. L'un d'eux a utilisé son corps comme un bouclier pour protéger des flammes plusieurs parchemins. La bibliothèque a été ravagée par l'incendie, quelques morceaux de manuscrits fument encore. J'ai une pensée pour la chapelle blanche de l'Île des Pommes. Le visage de la belle inconnue effleure mon esprit.

J'aimerais être ailleurs.

Des corps dénudés, des membres tranchés éparpillés, des visages mutilés, des murs peints de sang. Les corps de nos ennemis ont été incinérés à l'extérieur de la ville, amassés sur un grand bûcher. Ici, il n'y a que les corps de nos frères laissés à la merci des bêtes des champs. Plusieurs hommes de ma compagnie parcourent les rues à la recherche de leurs proches, je les entends pleurer. Les Fianna d'Éire sont anéantis par le désespoir de mes

hommes. Je cours dans les rues peuplées de cadavres, habitées par l'horreur. Je retourne les corps, découvre les visages.

Je ne trouve Nathanlaod nulle part. Aucune trace de Gereint et Cadwy.

La ville a été pillée soigneusement, nos ennemis ont eu le temps de disposer de leurs morts et les cendres sont encore chaudes. Nous ne sommes en retard que d'une demi-journée, au plus. De quelques heures... peut-être. Je songe à ces journées de banquet à la table de Fergus. Une journée de trop. Si seulement. Je suis envahi par un puissant sentiment d'échec. Je suis furieux contre moi-même, contre les Saesen, contre le monde entier. Je crie de rage. Frappe du pied les objets devant moi, prends tout ce qui me tombe sous la main et le lance sur un mur.

Je marche jusqu'aux extrémités de la cité, cherchant la maison de Nathanlaod. J'enjambe les corps de plusieurs esclaves et les vestiges de statues fracassées. Dans le jardin intérieur, un groupe de corbeaux s'acharnent sur le fils cadet de mon oncle. Je le revois dans les champs, attrapant les sauterelles. Aujourd'hui, il est étendu là. Froid. Mort. Profané par les oiseaux du ciel. Comme un fou enragé, je les chasse à coups de pierres et m'écroule au sol près du petit cadavre. Une longue lamentation s'échappe de mes lèvres. Je le prends dans mes bras et le presse sur mon cœur. Il est raide et poisseux de sang. J'aimerais lui donner un peu de ma vie, le ramener parmi nous. Je n'ai en tête que des idées de mort, de massacre et de vengeance. J'aimerais trancher mes ennemis en morceaux, en fines lanières et les laisser mourir au bout de leur sang. J'aimerais les poignarder des milliers de fois, les entendre supplier et leur refuser la mort. Je pleure, je prie, j'implore. Toujours la même prière.

Mon Dieu, qu'ils ne soient pas morts en vain! Donne-moi la victoire sur mes ennemis. Fais triompher mon droit. Mon Dieu! Mon Dieu! Je t'en supplie! Je t'en supplie...

Je me lamente sur ma propre souffrance, ma propre impuissance à ramener les morts à la vie, à racheter le temps perdu. Cai me retrouve parmi les fleurs et les légumes piétinés, berçant le corps désarticulé de mon neveu. Il pose une main sur mon épaule.

— Nous attendons tes ordres, Arth. Tu dois te ressaisir.

— Je ne me souviens pas de son nom.

— Viens.

— C'est le fils de Nathanlaod.

— Laisse-le. Tu ne peux rien faire pour lui.

— Nous sommes arrivés trop tard, Cai. De quelques heures seulement.

— Nous ne pouvions pas savoir.

Quelques heures... les Saesen sont encore tout près. Je laisse le corps glisser doucement au sol, j'essuie mes mains sur mes braccæ. Je me redresse. Une énergie nouvelle m'anime.

— Ils sont ici, Cai. Ils sont tout près.

Je marche d'un pas pressé, puis accélère la cadence en traversant la cour intérieure. Cai tente de me rejoindre, mais je suis loin devant. C'est à la course que je parcours la distance qui me sépare de ma jument. Mon bouclier gît dans l'épaisse mare de sang d'un moine. Je songe aux empreintes de mains et aux éclaboussures sur les murs. Je plonge mes doigts dans la mare et dessine une croix sur mon bouclier blanc. J'en dessine une autre sur le chanfrein de Llamrei et monte sur son dos. Mes hommes sont éparpillés. Je porte le cor à mes lèvres et souffle, ordonnant le rassemblement. Ils se hâtent de retourner à leurs chevaux fourbus.

— Mes frères! Les Saesen ont tué et pillé nos frères. Ils ont versé le sang innocent et se sont réjouis de notre malheur. Ils sont maintenant en route pour leur campement où ils compteront le salaire de leur injustice et se partageront les captifs.

Un mouvement de colère parcourt la foule. Je laisse mes paroles les atteindre. Je poursuis avec plus de force, enflammé par la puissance de ma volonté.

— Hier vous étiez encore de vulgaires voleurs de bétail. Aujourd'hui, vous serez des héros!

Les Fianna accueillent cette dernière phrase avec des exclamations de joie.

— Aujourd'hui, nous cueillerons la victoire!

Les guerriers en deuil délaissent les ruines et reprennent leurs armes. Nous sommes tous en selle, prêts à poursuivre les Saesen.

— Aujourd'hui, nous écrivons notre histoire dans le sang!

Sur ce, j'éperonne Llamrei et la guide sur la route emprunté par les pillards. Encouragés par l'ardeur de ma jument, plusieurs chevaux combattent leur épuisement pour tenter de la devancer. Ragaillardis par mon discours, mes hommes poussent des

exclamations. Nous sommes éreintés et ensommeillés, mais nous chevauchons sans interruption. Sur notre chemin, de nombreuses traces de pas et des objets perdus trahissent le passage d'un convoi.

Une colline se dresse en bordure de la route. Derrière elle, plusieurs colonnes de fumée nous informent de la présence d'un campement. Nous pouvons déjà entendre les voix d'hommes entonnant un chant grivois saes. Nous gardons le rythme du trot jusqu'à ce que nous soyons à une distance appréciable. Un homme urine au pied de la colline. En nous voyant approcher, il s'empresse de retourner au campement et hurle dans sa langue qu'une cavalerie arrive. Ils nous appellent les *Wealas*, les étrangers. J'ordonne le galop en brittonique et en gaélique. Le garçon qui porte notre enseigne gravit la colline, suivi de nos écuyers, de mon barde et de sa suite. Ils descendent de cheval, plantent l'enseigne du dragon rouge dans la terre de Mynydd Baddon⁴³ et sortent les carnyx. Les hures de sanglier en bronze émettent un son puissant qui semble traverser les âges, une vibration qui domine la plaine, glace le sang de nos ennemis et annonce leur destruction. Mes hommes poussent des cris d'excitation. Pour la plupart, il s'agit de leur premier assaut contre les Saesen. Mes archers passent devant. Ils connaissent mes ordres. Cette fois, je m'adresse aux captifs de Caer Baddan.

— Bretons aux abris!

Un groupe de captifs pousse des cris de joie, un vieil homme me pointe du doigt en criant le nom de mon grand-père : Ambrosius Aurelianus. Ils prennent la fuite en direction des bois et se faufilent au travers de la foule de soldats qui courent à leurs armes éparpillées. Je ne pouvais pas rêver d'un meilleur moment pour attaquer une si grande armée. Ils doivent être plus d'un millier. Ils se tortillent dans tous les sens comme une nuée de mouches sur une charogne. Je me plonge dans mes calculs, j'évalue leurs effectifs et les miens. J'ai peur qu'ils soient trop nombreux, mais il est trop tard pour rebrousser chemin.

— Archers!

Mes archers montés dessinent un cercle autour du groupe de Saesen engourdis par le vin de leur victoire et les essaiment de flèches qui, chaque fois, portent un coup fatal. Le reste de ma cavalerie forme un deuxième cercle autour des archers montés afin de ne pas perdre le rythme. Nos chevaux sont trop épuisés, si nous nous arrêtons nous ne pourrons

⁴³ Mynydd Baddon : Mont Badon

pas reprendre le galop. L'ennemi tente désespérément de reconstruire ses défenses et de se placer en formation, mais la panique s'empare d'eux et leur mur de bouclier est brisé. Les cris d'effroi se mêlent aux hurlements des blessés. Lorsque mes archers ont épuisé leurs flèches, le cercle s'ouvre et le rang extérieur prend la place du rang intérieur pour permettre aux archers de changer d'armes. Suivi de près par mes hommes, je lance Llamrei au grand galop et fonce sur l'infanterie saes. Ma jument fait des ravages dans leurs rangs et réduit à néant tout espoir de former une ligne défensive. Elle est furieuse, piétine nos adversaires, fracasse des crânes, fait jaillir les entrailles des corps mutilés et mord tous ceux qui s'en approchent. Mon épée fend l'air, repousse les lames et met à mort tous mes assaillants. Mes hommes poussent des cris de guerre, chacun selon son clan. Le sang gicle de tout côté. Je ne vois plus les visages, je ne vois que les cornes des casques des hommes que je fais tomber, des ombres dans une mêlée de membres et de hurlements. Guidée par mes genoux, Llamrei danse, se cabre et frappe avec la même furie que mon épée fauchant les vies et apportant le désespoir à l'envahisseur. Je crie les noms de nos morts, de tous ceux que j'ai perdus aux mains des Saesen, à leurs vies arrachées par l'envie de conquérir, la rage de posséder et de triompher sur l'autre. Je crie les noms que la vanité et l'orgueil des hommes ont arrachés à ma vie.

Les guerriers de Celliweg font de même.

Cai perd son épée dans le corps d'un Saes, empoigne le manche d'une hache ennemie et désarme son assaillant. Son cheval meurt sous lui, poignardé à la gorge. Il se vide de son sang. Cai se relève et frappe le meurtrier de son cheval comme un dément, lui assénant coup sur coup jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de son visage. Plus loin, Bedwyr chevauche parmi les morts, reprend son javelot au galop et le relance, le récupère en l'arrachant aux corps de ses adversaires et le lance encore. Ses lancés sont si sûrs qu'il embroche deux hommes à la fois. Un fian irlandais est jeté au sol par un groupe de Saesen et ne se relève pas. Un autre est écrasé sous son cheval qui meurt d'épuisement, se tordant au sol, hennissant et secoué de spasmes. Sa jambe est prise sous le poids de la bête, mais deux de mes hommes viennent à son secours. Llamrei cède sous moi, ses genoux ploient. Je me hâte de descendre. Elle se laisse tomber sur le côté et étend la tête entre les morts. Je m'agenouille près d'elle et caresse son encolure. Sa respiration est difficile, ses yeux mi-clos. Un Saes moustachu aux yeux exorbités court vers moi en brandissant son épée. Je me

relève, absorbe son coup avec mon bouclier et lui fracasse le crâne. Un géant arrive derrière moi, je me retourne et l'embroche. Mon bras suit son corps, je n'arrive plus à dégager ma lame. Je pose un pied sur sa poitrine épaisse pour y prendre appui et donne un coup brusque. Je me libère juste à temps pour faire face à un nouvel ennemi qui fauche l'air à hauteur de mes épaules. Je me baisse, pivote et le décapite d'un mouvement leste. Je reprends mon souffle. La sueur coule sur mon front et me brûle les yeux. Je l'essuie du revers de la manche. Le sang de mes ennemis colle à ma peau et son goût d'acier me retourne l'estomac. Je crache au sol et tente de faire disparaître ma nausée. Autour de moi, les cavaliers ravagent l'infanterie saes, semant la mort dans ce chaos étourdissant. Une voix m'invective en saesonaeg⁴⁴.

— Fils de pute! Vomissure de porc!... déjection... putrifié ...

Un chef cornu s'approche de moi, frappant tous ceux qui s'approchent de lui. Trois hommes tombent sous ses coups avant qu'il n'arrive à proximité de moi. Il continue de m'insulter, utilisant des mots qui me sont inconnus, des mots que mon esclave saes aurait peut-être été honteux de m'enseigner. Je comprends qu'il s'en prend à ma virilité, prétend avoir fait des choses sordides à mes sœurs qu'il ne connaît probablement pas et m'assure que ce qu'il a fait à ma mère a été apprécié, ce qui est certainement faux.

— Je t'ouvrirai du sexe jusqu'au menton et pissurai sur tes entrailles puantes!

Il marche au-devant de moi, ses hommes s'éloignent pour trouver d'autres adversaires. Leur chef m'a choisi pour lui seul, ils ne s'interposeront pas. Je ris et lui réponds dans un saesonaeg parfait.

— Voilà de bien vilaines choses à dire à quelqu'un! Nous venons à peine de nous rencontrer.

Il s'arrête, sidéré. Je marche vers lui en décrivant un cercle, il suit mon mouvement. Je poursuis la discussion comme s'il s'agissait d'une plaisante conversation.

— Peut-être pourrions-nous aller faire une petite partie de pêche, question d'apprendre à nous connaître. Mon nom est Arthwys ap Wthyr Penndrogn, seigneur de Celliweg. Qui es-tu, *Wealas*?

Il rit en m'entendant lui retourner cette insultante appellation saes, d'ordinaire destinée à mon peuple. Il est l'étranger, pas moi. Son crâne rasé et sa poitrine nue luisent

⁴⁴ Saesonaeg : langue saxonne. Apprendre les langues et dialectes parlés sur Ynys Prydein faisait partie de la formation d'Artan.

dans la lumière du soleil. Son visage est fendu d'une longue balafre qui sépare sa lèvre supérieure et découvre une dentition hideuse.

— *Arthuir ab Uter Pendragon?* répète-t-il, déformant éhontément mon nom. Mon nom est Cuthbeorht fils d'Hengist fils de Wictgils fils de Witta fils de Woden!

Cuthbeorht, le meurtrier de mon demi-frère Murtagh. Je remarque pour la première fois la tête de sanglier qui figure sur son bouclier. Il est exactement comme Cadwy l'avait décrit au Conseil des Chefs à Caer Gawch. Ce moment me semble irréel. J'ai vécu pour connaître ce jour. Je rends grâce à Dieu de m'avoir accordé la chance de venger le sang de Murtagh.

— Woden! Voilà qui est prétentieux! fais-je remarquer. Tu parcours le monde en te croyant demi-dieu, tu bois le vin de ta rapine misérable dans le crâne de nos enfants et tu te repais de leur chair! Tu n'es rien d'autre qu'un voleur et un assassin!

Il crache au sol et m'adresse un sourire carnassier.

— Un jour béni, celui qui a vu brûler la Grande Cité de l'Est! Dis-moi, *Athwus?* As-tu des nouvelles de ton père? J'ai vu la honte du *Pendragon* à *Camulo*, j'ai même eu la chance de pisser sur lui.

Jamais on n'avait parlé de mon père de cette façon. Personne n'avait osé s'en prendre à son souvenir. Je sens le sang affluer à mon visage, bouillir dans mes veines et palpiter dans mes oreilles.

— Présentement, il sert de marchepied au Bretwalda.

— Tu mens, mon père est mort.

— Hengist n'aurait pas pu se résoudre à le tuer. Le sort qui lui est réservé est bien pire que la mort. Lorsque je t'aurai taillé en pièces, je lui ramènerai ta tête. Tu n'aurais pas des frères ou des sœurs? Je pourrais lui faire un bouquet.

Je songe à Madoc et Conall sur la colline, je n'ose pas lever les yeux vers eux. Le sourire balafré de Cuthbeorht s'élargit, a-t-il deviné? Me suis-je trahi?... Je n'arrive pas à croire qu'il puisse dire vrai et pourtant... La peur, la haine et l'espoir luttent dans mon cœur. Cuthbeorht et moi nous mesurons du regard, marchons en cercle comme deux loups prêts à se jeter à la gorge l'un de l'autre. À droite, Cai pousse un cri et tombe.

Une hache vole vers moi.

Je lève mon bouclier. Le coup résonne dans mon bras. Cuthbeorht me charge, armé d'une seconde hache de jet. Je détourne son coup avec mon bouclier et enfonce ma lame dans ses côtes dès qu'il passe près de moi. La blessure est légère, mais elle provoque chez lui une violente colère. Il vocifère des insultes à nouveau et dégaine une épée. Son sourire carnassier réapparaît.

— Encore mieux, j'utiliserai l'épée de ton père pour te tuer.

Ma gorge se serre. Je vois briller la lame sans reconnaître l'épée. Je détourne le coup, reçois son bouclier en plein visage. Il me désarme d'un coup habile. Étourdi, je trébuche sur un corps et perds pied. Mon dos heurte violemment contre une paroi rocheuse. Cuthbeorht pousse un cri de triomphe et me charge. Je tourne sur moi-même, évitant le coup de justesse. J'ai l'impression qu'un éclair m'a frappé, une douleur martèle mes tempes. La lame de Cuthbeorht s'enfonce entre deux pierres. Je tombe à genou. Pierre. Buisson. Il hurle de rage. Un grincement métallique. J'ai l'esprit encore embrouillé, mais j'arrive à discerner l'entrelacs familier des dragons gravés dans la garde de Caledfwlch. Je roule sur moi-même, titubant pour retrouver mon arme tombée dans l'herbe haute. Cuthbeorht n'arrive pas à retirer l'épée, il choisit de l'abandonner. Ma vision s'obscurcit puis s'éclaircit. Il se dirige vers l'endroit où mon épée est tombée. Il fouille l'herbe. Je rebrousse chemin et titube vers les rochers où l'épée de mon père s'est enfoncée. Mon pied se prend dans la sangle du bouclier abandonné par Cuthbeorht. Je m'effondre sur la poitrine d'un mort qui, expirant une dernière fois, relâche un son lugubre. Je me redresse en m'aidant des rochers et de la poignée de Caledfwlch. Mon ennemi jure. J'ai les jambes molles et le monde semble tourner autour de moi, j'ai la nausée. Me servant de mon pied pour prendre appui sur la pierre, je délivre la lame de sa prison. L'acier pousse une plainte sinistre en se libérant. Je me retourne, Caledfwlch fend l'air en chantant. Le Saes lève son arme trop tard pour éviter la mienne.

Des yeux exorbités. Du sang éclabousse mon visage. Un râle gargouillant.

Une odeur d'urine flotte dans l'air lourd, humide, brûlant. J'ai la gorge en feu. Mon hurlement s'éteint en un feulement rauque. Une main tord mon poignet gauche puis relâche son emprise. Le corps de Cuthbeorht s'effondre à mes pieds. Mon épée le suit, mon bras fusionné à elle est tiré vers le sol. Je retire la lame du cou tranché de mon ennemi où elle s'est enfoncée jusqu'à l'omoplate. La chair béante m'offre la vue de ses muscles, colonne

et artères sectionnés. Un jet de sang est expulsé encore. Les pulsations ralentissent, s'affaiblissent jusqu'à ne plus être.

Il est mort.

Ses yeux éteints fixent le sol. Ses paroles évoquant la honte de mon père me ramènent à cette nuit de terreur. J'ai l'impression d'entendre encore le cor de Camulodunum. Je suis habité par l'âme effrayée du petit garçon qui a survécu malgré lui, a connu le sacrifice de ses parents et la disparition de ses sœurs. J'ai envie d'écraser le visage de Cuthbeorht sous mon pied, de cracher sur lui. J'aimerais m'acharner sur son corps, le démembrer, l'éviscérer, le trancher jusqu'à ce qu'il ne reste de lui qu'une masse de viande sanguinolente et difforme. Une bouillie impossible à identifier. Qu'on le jette avec les immondices. Ma rage de détruire est encore plus vive, inextinguible, elle me brûle de l'intérieur. Je veux qu'elle s'éteigne.

Je tombe à genou, écrasé par le poids de ma colère dévorante, incapable d'y échapper. L'épée de Wthyr repose entre lui et moi. Maintenant qu'elle a accompli sa mission, qu'elle s'est repue du sang de notre ennemi, elle n'est plus qu'un morceau de métal ensanglanté. J'ai le souffle coupé, je peine à respirer. L'espace d'un instant, il m'a semblé que c'était à mon tour de mourir... et ce don m'aurait soulagé.

Je serre les dents pour me retenir de hurler. Ma vie perd son sens. Je me relève et erre dans ce champ jonché de cadavres baignant dans le sang, l'urine et les excréments. Je suis accablé et las. Je me répète encore et encore les paroles de Cuthbeorht. S'il a dit vrai, mon père serait en vie et à la merci du Bretwalda. Est-ce possible? Pourrait-il être encore vivant après toutes ces années? J'ai les bras lourds, la tête embrouillée et la gorge sèche. Je marche dans cette forêt sinistre de flèches, de lances, de haches et d'épées plantées dans les corps inertes.

Un horrible banquet offert aux bêtes sauvages.

Parmi les corps sans visage, les morceaux de chairs dépossédés de leur humanité, je retrouve la silhouette blanche de Llamrei. Je m'agenouille près d'elle. Sa respiration est lente et régulière. Je passe en revue chaque coupure et m'assure que ses blessures sont mineures. Tout son corps est couvert de sueur et de sang. Elle est épuisée. Je lui murmure des paroles apaisantes, des remerciements sincères et des compliments. J'embrasse son museau et m'assieds près d'elle, le dos appuyé sur son ventre musclé. Je suis étourdi et

courbaturé. Mes bras s'engourdissent et sont parcourus d'une sensation de fourmillement aux extrémités. Je tente d'ouvrir la main, mais je n'y arrive pas. Elle est fusionnée au manche. Je la repose sur ma cuisse, l'épée enfonce sa pointe dans la terre piétinée et souillée. À gauche, un cadavre saes est étendu sur le dos. Ses traits sont figés dans une expression d'éternel étonnement. Son casque cornu repose un peu plus loin, un bouclier rond sur sa poitrine. Sa gorge est ouverte, son poignet droit aussi, dévoilant les tendons et l'os à moitié sectionné. Une araignée grimpe sur sa jambe, une fourmi se tortille dans la plaie noire de son cou.

Il n'avait pas plus de quinze ans.

Sur Mynydd Baddon, les porteurs de carnyx ont reposé leur instrument. La bannière de mon père se déploie dans le vent, le dragon plus victorieux que jamais. Tout est terminé. Il ne reste plus que les plaintes des blessés et ma mélancolie. Les oiseaux décrivent des cercles au-dessus de nous, quelques-uns se posent en un froissement de plumes. Au loin, dans la chaleur brûlante du midi, Muir Dunn achève les blessés saesen, leur offrant une mort plus miséricordieuse qu'une longue agonie. Je le vois s'accroupir devant une masse de chair et faire signe à un groupe d'écuyers. Ensemble, ils transportent le corps d'un *fian* irlandais. À l'autre bout du champ de bataille, Cai m'aperçoit. Il me salue par de grands gestes. Je n'ai pas la force de lui répondre. Je reste où je suis, assis près de Llamrei, ne désirant qu'une chose : m'étendre à ses côtés et dormir. Près de moi, un jeune *fian* s'accroupit pour vomir. Des cheveux tombent sur son visage, ils seront souillés, mais il est trop bouleversé pour s'en préoccuper. Les corps de plusieurs chevaux gisent au sol, yeux révulsés et écume aux lèvres. Bedwyr glisse sur des tripes et reprend pied avec une mine dégoûtée. Il rejoint Cai et s'approche de moi. Cai a les cheveux en bataille, raidis par le sang de ses ennemis. Une longue coupure parcourt sa cuisse, une autre son épaule gauche. Sa lorica hamata est assombri du sang de ses ennemis et il a un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Bedwyr est si épuisé qu'il m'imité et s'étend sur le ventre de Llamrei. Bwort vient nous rejoindre, il porte une longue tresse qui lui descend au milieu du dos, un lien de cuir orne son front. Il est parfaitement intact, mais son expression est soucieuse.

— Que se passe-t-il, Arth? Es-tu blessé?

Je secoue la tête. Ma main est toujours crispée sur mon épée.

— Mes doigts sont soudés. Je n'arrive pas à lâcher prise.

Cai tente de m'aider, mais n'y arrive pas. Il me retire mon bouclier pendant que Bwort masse mon avant-bras et le dessus de ma main. Il empoigne mes doigts pour les séparer. Ils sont raidis, comme solidifiés. La peau de ma paume est si abîmée qu'elle reste attachée à la poignée et la douleur m'arrache un cri. Cai tente de me distraire en me racontant tout ce qui lui passe par la tête, mais ça n'aide pas. Je ne peux penser à rien d'autre qu'à ma chair attachée à l'épée, lentement séparée de la peau. Bedwyr détourne les yeux, Cai est épouvanté. Un *fian* m'apporte à boire. Je m'empare de la gourde et bois longuement, malgré le goût infect de cette eau croupie au soleil. Le garçon s'excuse, il n'y avait plus d'alcool. Une soudaine nausée me le fait regretter aussitôt. Muir Dunn recouvre ma main d'un onguent et enroule un linge autour de mes plaies. Mes hommes se rassemblent autour de moi, plusieurs transportent nos blessés et alignent nos morts au pied de la colline. Je me redresse, prêt à reprendre mes fonctions.

— Combien d'hommes avons-nous perdu?

— Je ne sais pas. Cinquante peut-être, mais il y a beaucoup de blessés.

Cinquante? C'est mieux que je ne l'espérais.

— Combien d'hommes avons-nous tué?

Le visage de Cai exprime une fierté rayonnante.

— Neuf cent soixante-trois et demi, si on compte l'écuyer qui m'a lancé son bouclier à la figure! À moi seul, j'en ai tué une bonne centaine et Bedwyr... environ trois... et encore! Trois, c'est en comptant le chien qui l'a poursuivi sur toute la longueur du champ de bataille.

Il n'est pas sérieux, il ne peut pas le savoir. Bedwyr gronde, mais il est trop faible pour se venger. Madoc et Conall surgissent, traversent la foule qui m'entoure et se jettent dans mes bras. Mon neveu me serre si fort qu'il me rappelle la douleur dans mon épaule. Je grimace un sourire et lui ébouriffe les cheveux de ma main gauche.

— Arthwys, tu es vivant! s'exclame mon petit frère. Je t'ai vu avec le chef saes. J'étais sûr que tu étais mort lorsqu'il s'est jeté sur toi! C'était incroyable! Et lorsque tu as sorti cette épée de la pierre!

Je repense à la réponse de Cai.

— Plusieurs centaines de vaincus, nul doute. Je n'ai jamais vu un tel carnage... Y a-t-il des fuyards?

—Aucun n’a pris la fuite, précise Morfran Afagddu⁴⁵. Tous ici, tous morts.

Il a remis son masque de corbeau pour cacher son visage atrocement défiguré. Les Fianna s’écartent un peu, ils sont mal à l’aise près de lui. Sa laideur est son arme la plus puissante contre l’ennemi.

—Tu avais oublié ton épée. Où est l’autre? Laisse-moi la voir!

Il pose mon ancienne épée à mes pieds et cherche Caledfwlch.

—Quelle nouvelle épée? demande Bedwyr, tournant la tête sur le ventre de ma jument.

Llamrei mord sa tunique, il sursaute et se hâte de retirer son bras.

—Elle veut de l’attention, Bedwyr. Tu ne peux pas seulement te coucher sur elle et espérer qu’elle t’ignore.

—Elle essaie toujours de me mordre, bougonne-t-il.

—Quelle nouvelle épée? reprend Cai.

Muir Dunn empoigne Caledfwlch, il semble profondément bouleversé. Il la reconnaît, cela ne fait nul doute. Je devrai tout lui raconter, mais pas maintenant. Il n’insiste pas, je dois avoir une mine affreuse. Il entraîne plutôt mon petit frère avec lui, sachant qu’il l’inondera d’informations croustillantes. À l’autre extrémité du champ de bataille, les captifs de Caer Baddan sortent des bois. Plusieurs pleurent et tombent à genoux devant moi. Les fils de Iaen⁴⁶ les délivrent de leurs liens. Une jeune femme embrasse mes pieds, elle sanglote tant que je ne comprends rien de ce qu’elle dit. Un homme portant un bandage sur la tête se tient derrière elle, il pleure. Nathanlaod, mon oncle. Un autre me prend dans ses bras et me pressant si fort que j’en perds le souffle. Cadwy, mon demi-frère. Ils ne trouvent pas les mots pour me remercier. Ils ont connu l’horreur et croyaient connaître des moments pires encore aux mains des Saesen. Les femmes auraient été réduites à l’esclavage et les hommes torturés, déshonorés et peut-être relâchés pour une forte rançon. Ils n’auraient plus jamais été les mêmes. Qui peut rester indifférent devant le massacre et la destruction de tout ce qui lui est cher?

⁴⁵ Morfran Afagddu : Morfran Grand Corbeau

⁴⁶ Teregud, Sulien, Siawn et Cradawg ap Iaen de Caer Dathal.

Cadwy me serre encore dans ses bras, j'ai l'impression qu'il n'arrive pas à se résoudre à se détacher de moi. Il garde une main sur mon épaule. Je suis heureux de le voir, mais mes forces m'amenuisent.

— Où est Gereint?

— Gereint défend Caer Guinntguic. Il garde la frontière du territoire jute, nous ne pouvions pas savoir s'ils s'uniraient à Hengist et à ce nouveau chef, ce... Aelle. Nous avons une garnison de deux mille hommes, en plus des civils, mais cela n'a pas été suffisant. Ils ont capturé toutes les cités de l'Est. Ils dévorent nos terres, Petit Frère. Peut-être cette bataille nous permettra-t-elle de souffler un peu. J'ai l'impression que cela fait une éternité que nous n'avons pas connu une victoire aussi glorieuse.

Nathanlaod est complètement désœuvré. Je l'étreins, mais il n'arrive pas à me montrer le même enthousiasme. Sait-il que son fils cadet est mort? Qu'en est-il de son épouse et de ses fils aînés? Je n'ose pas lui poser la question. Cadwy jette un œil à l'enseigne du dragon planté sur Mynydd Baddon. La tête de bronze scintille dans la lumière ardente.

— Marc n'est pas venu? demande-t-il.

Je serre les dents. Nous n'avons pas besoin de parler pour nous comprendre. Ce vil opportuniste nous a fait défaut. Sa trahison aurait pu provoquer la perte de Caer Baddan et, ce faisant, aurait isolé Kernow de Cymru. J'aimerais planter sa tête sur un piquet, mais il est le roi de Cerniw et je ne suis qu'un subalterne. Nathanlaod et Cadwy s'entregardent, partageant ma haine et ma frustration. Des visages sales et rougis surgissent devant moi. Une jeune fille se jette à mon cou, plusieurs autres embrassent mes mains, les inondant de larmes de joie. Elles parlent en même temps, me remercient de tout leur cœur et promettent de prier pour moi tous les jours de leur vie. Je sais que plusieurs de mes hommes aimeraient bien me voir tirer profit de la situation, mais je ne suis pas de ceux-là. J'ignore volontairement leurs regards appuyés et leurs commentaires grivois. Cai me donne un coup de coude suggestif, qu'il accompagne d'un haussement de sourcil et d'un hochement de tête. Je sais très bien ce qu'il a en tête et je ne peux m'empêcher de rire. Pour la première fois depuis ma victoire sur le meurtrier de Murtagh, je me sens bien. Son amitié est un baume sur mon cœur tourmenté.

Notre travail n'est pas terminé. Nous déplaçons les blessés et les installons dans le campement ennemi. Muir Dunn fait de son mieux pour leur apporter des soins, mais son savoir-faire est souvent inefficace sur les blessures les plus sévères. Je rends hommage à mes hommes tombés au combat, remerciant leurs proches endeuillés pour leur soutien et honorant la mémoire de chaque disparu par des éloges qu'ils ont mille fois mérités. Nous sommes si épuisés que nous laissons le pillage à demain. Nous rassemblons seulement les corps de nos amis pour les incinérer et leur éviter ainsi d'être profanés par les bêtes sauvages. Les Saesen pourront attendre. Je me rends ensuite au chevet des blessés pour prier avec eux.

Avec Madoc, je vais à la source voisine pour me nettoyer. Deux jeunes filles s'éclaboussent en donnant des coups de pied dans l'eau et se poursuivent le long du ruisseau. Madoc les observe d'un air béat. De ma main gauche, je lui lance un caillou sur l'épaule. Il sort de sa rêverie et me décoche un regard furieux. Je ris de lui et me demande quelle sorte d'homme il deviendra. La source n'est pas assez profonde pour y plonger. À l'aide d'une seule main, je m'asperge d'eau et frotte vigoureusement les régions de mon corps que j'arrive à atteindre. Les marques de sang séché semblent incrustées dans ma peau. Notant ma maladresse, Madoc vient à mon secours. Pendant qu'il me rince avec un seau, je baigne maladroitement mes vêtements poisseux dans la source, espérant faire disparaître l'odeur de sueur et de mort qui s'y attache. Je manque de volonté et ma main droite me fait souffrir.

— Laisse, je m'en occupe, dit-il seulement.

Il sort de l'eau la masse de tissu sanguinolent et m'apporte une nouvelle tunique, qu'il m'aide à enfiler.

— Merci, Petit Frère.

Je l'observe longuement, pendant que nous marchons jusqu'au campement. Je me demande si je dois lui parler de notre père. Dois-je espérer qu'il soit encore en vie, malgré les sévices de ses ravisseurs, ou dois-je espérer qu'il ait connu une mort soudaine et bienfaitrice? S'il est vivant, à quoi pense-t-il? Puis-je supporter l'idée qu'il passe tous les jours de sa vie à croire que sa famille entière a été décimée? Cuthbeorht a raison, ce destin est pire que la mort. Madoc était trop jeune pour se souvenir de nos parents, il grandit sans savoir, sans comprendre ce qui m'anime. Il possède cette merveilleuse faculté de se

dissocier de ses origines, cette enviable indifférence. Je l'écoute me raconter les hauts faits de mes amis, comment Bran parvint à triompher d'un champion saes qui avait des bras comme des troncs d'arbres, comment Bwort évita tous les coups de ses assaillants et sortit de cette bataille sans que sa tresse ne soit défaite, comment chacun fut brillant dans la mêlée et triomphant malgré la mort.

Dans le campement saes, nous trouvons le bétail volé aux paysans de Caer Baddan et des tentes prêtes à être utilisées. Mes hommes fourmillent entre les charrettes remplies du butin des pillards. Deux fianna distribuent des caisses de pommes, un autre lance à un écuyer ce qui semble être un pot de miel. Le jeune Isberyr Ewingath⁴⁷, plus agile qu'un chat, fait un saut et l'attrape au vol avant qu'il n'atteigne son destinataire. Les fils de Seifed nous saluent bruyamment. On s'attroupe autour de nous et m'accueille en héros. Bran et Bwort courent vers moi et me soulèvent de terre. On me porte dans le campement surpeuplé et m'acclame. Certains scandent « Arthwys », mon surnom brittonique tel qu'on le prononce à l'Est, d'autres le nom de ma famille paternelle « Aurelianus ». Soudain, on crie mon nom de baptême : Ambrosius Aurelianus⁴⁸, l'Immortel au Front d'Or. Je ne sais pas comment accueillir ces acclamations et cette fierté. Je m'efforce de sourire et de serrer les bras tendus vers moi. Lorsque mes pieds touchent à nouveau le sol, je pose la main sur l'épaule de mes amis, mes frères d'armes. Chaque visage m'est infiniment précieux, ils défilent autour de moi. Les larmes me montent aux yeux à la simple idée de les perdre. Sulien ap Iaen, l'aîné des quatre frères, me tend une corne débordante de vin. On boit à ma santé. Au-dessus des feux, je découvre les carcasses à demi calcinées de porcs et de veaux que nos ennemis avaient laissés rôtir en prévision d'un festin. Nous nous servons une épaisse tranche, sans nous soucier d'offrir la meilleure part à qui que ce soit. Nous la méritons tous. Nous nous asseyons en cercles autour des feux, dévorons la viande brûlée et buvons le vin de la victoire. La joie nous pousse à des extravagances, nous plaisantons, parlons et rions bruyamment. Certains, plus ivres que d'autres, dansent maladroitement près des flammes, au risque de s'y précipiter. Taliesin chante pour nous, ses paroles ramènent à notre mémoire les amis et frères d'armes que nous avons perdus. Nous pleurons abondamment et réclamons les histoires d'autres rêves brisés. Nous goûtons le pouvoir de

⁴⁷ Isberyr Ewingath : Isberyr Griffes de Chat

⁴⁸ Ambrosius Aurelianus est également le nom de son grand-père paternel, un nom bien connu des historiens.

sa musique, laissant sa voix engourdir le souvenir de l'horreur, que l'alcool n'arrive pas à effacer. Je me couche sur un tas de rouleaux d'étoffes précieuses, Morfran s'étend à mes côtés et soulève son masque juste assez pour pouvoir manger confortablement. Je peux voir la longue balafre qui sépare son menton et ses lèvres par le milieu. La large cavité découvre ses dents et j'ai du mal à le regarder sans éprouver de la répulsion. Handicapé par une langue partiellement sectionnée, il éprouve de la difficulté à mâcher proprement sa nourriture. Du vin coule par les longues coupures qui séparent ses lèvres, j'utilise un bout de tissu pour éponger son menton. Il arrête ma main, prend le mouchoir et m'adresse un sourire monstrueux qui se veut certainement sympathique.

— J'imagine que nous devons rendre le butin aux habitants de Caer Baddan? me demande-t-il, connaissant déjà la réponse.

— Oui.

— Aucune négociation possible?

— Non.

— Tu es trop honnête, Arthwys.

— Trop? Non, mais c'est pour cela que tu m'aimes.

Morfran rit, cette contraction musculaire le rend plus hideux encore. Je songe aux sévices qu'il a subis. Je me demande si j'arriverais à supporter la souffrance constante d'être un sujet d'épouvante et de dégoût.

— Tu as probablement raison, avoue-t-il. J'imagine que si j'étais un habitant de Caer Baddan, j'aimerais retrouver mes richesses de manière à reconstruire ma vie.

J'acquiesce, mais ne dis rien. Je m'engourdis de vin et pose ma tête étourdie sur mon coussin improvisé. Comment reconstruit-on sa vie après avoir survécu à la destruction de tout ce qui définissait notre monde? Des jeunes filles avinées, que mes soldats poursuivent de leurs instances, gloussent et courent entre les tentes. J'ai envie de rire. Je bois encore. Je m'arrêterai lorsque je serai mort.

— Tu sais, poursuit Morfran, j'adore l'idée d'avoir survécu à notre première *vraie* bataille. Quel changement en comparaison de ces dernières années passées à piller les colonies saesen de la Frontière. C'est bon aussi de voir nos rangs se regarnir de nouvelles recrues qui ne soient pas de parfaits incompetents. Oh... pendant que j'y pense. J'ai parlé avec quelques fianna et il paraît qu'en Éire on te considère comme un vulgaire voleur.

— Oublie Éire. J’y ai beaucoup d’ennemis, mais ça ne m’a jamais empêché d’avoir des Èireannaich dans mes rangs. Avec cette victoire, nous nous sommes fait un nom. Notre réputation grandira. Nous n’avons pas fini de réunir les guerriers de valeur.

— Et tu seras Penndrogn.

Le ciel est bleu, parcouru de nuages blancs et mousseux qui semblent si doux que j’aimerais m’y blottir. J’ai l’impression que le monde tourne autour de moi. Je commence à être étourdi et me redresse.

— *Penndrogn?* C’est trop ambitieux pour moi. Je me contenterai de mon rôle de mercenaire et de petit seigneur de Cerniw.

Morfran rit, la tête dans les nuages.

— Trop ambitieux pour toi? Tu parcours le monde entier pour rassembler les héros de tous les clans et tu prétends que le titre de Penndrogn est trop ambitieux pour toi? Tu me fais rire!

Il rit encore plus fort. Je l’imite, ne sachant trop pourquoi. Le « monde entier » c’est un peu fort, le peuple celte me suffit.

— Je crois que tu ne sais pas ce que tu vaux, Arth. Tu es né pour accomplir de grandes choses, mais tu essaies de te convaincre que tu n’es qu’un petit seigneur, petit chef de clan, petit roi... pour éviter de déranger. Mais la vérité est que tu déranges quoi que tu fasses. Quoi que tu dises, tu dérangeras toujours les gens médiocres. Parce que les faibles méprisent et jalouent les forts. Ils feront tout pour tenter de te diminuer, de contenir ton influence et chercheront à te faire du mal. Au bout du compte, ce seront eux qui seront les plus méprisables. Le plus triste dans tout cela, est qu’ils seront sûrement assez bêtes pour croire que c’est toi qui es jaloux d’eux, que tu les envies... même s’ils n’ont absolument rien à envier. La vie est ainsi faite. Un monde peuplé de fous dont la folie finira par tous nous atteindre.

Je me souviens de notre première rencontre, du récit de son malheur. Pour l’amour d’une femme, il a été capturé par un rival, torturé, affreusement mutilé et laissé pour mort. Il retire son masque de plumes noires pour essuyer son front. Ce doit être insupportable de porter cette chose par une journée aussi humide. Autour du feu, un murmure parcourt le groupe voisin. Morfran tente de dissimuler sa laideur, mais il ne peut échapper aux regards

des curieux. Il remet son masque. Sous le bec de corbeau, ses lèvres sont fendues d'un double sourire.

— Il y a quelque chose en toi, Arth, que les gens médiocres sentent et qui les confronte à leur médiocrité. Tu es fort, tu étais un roi avant même que ton grand-père ne t'offre ce titre. Tu es déjà Penndrogn. Tu n'as qu'à garder la bannière de ton père et continuer ce que tu fais déjà. Tu devrais être Grand Roi d'Ynys Prydein et ils le savent. Qu'importe ce que ce vieux loup de Rhain en dira. Son père, le roi Brychan n'est devenu Penndrogn que parce que nous sommes en guerre, que tu étais absent au dernier conseil... d'ailleurs où étais-tu?

— En territoire picte.

— Ah c'est ça... j'en ai entendu parler, entre les branches. Toujours est-il que Brychan est devenu le nouveau Penndrogn simplement parce que personne d'autre n'a proposé sa candidature et tout cela parce qu'aucun d'eux ne voulait te faire compétition. D'ailleurs, tout le monde sait que ce titre te revient de droit... D'accord, peut-être pas Rhain et Lot. Mais, si tu veux mon avis, Brychan n'a eu la majorité des votes que parce que presque tous les seigneurs présents ce jour-là étaient mariés à ses filles. Il doit bien y avoir une trentaine de ses gendres dans le Conseil des Chefs. J'ai perdu le compte, c'est devenu trop absurde. Comment un homme peut-il arriver à se reproduire autant? Ça me dépasse complètement.

Je ris, tout en me régaland d'un plat de fruits séchés. Ses paroles frôlent la haute trahison, mais elles sont vraies et c'est certainement pour cela que je l'aime autant.

— Les Saesen t'ont peut-être volé le trône de Londinium, mais ils n'ont rien changé aux droits du sang.

Il fait signe à un jeune homme de lui apporter le plat de grains rôtis. Il ajoute :

— J'espère que tu n'épouserai pas une des filles de Brychan. De grâce prends une épouse n'importe où, tu dois recevoir des offes tous les jours... mais pas une des filles de Brychan. Il est en train de repeupler la monarchie avec le fruit de sa luxure.

— Ce doit être une façon tordue d'obtenir le pouvoir sur ses voisins, dis-je. Brychan redéfinit la notion de conquérant. Alexandre le Grand n'aurait jamais pu être aussi fin stratège.

Guillerets, nous buvons à la santé des princesses du Brycheiniog. Cai détourne son attention d'une demoiselle pour nous dévisager avec une légère pointe de jalousie. Il n'est pas fréquent de me voir aussi familier avec quelqu'un d'autre que lui ou Bedwyr.

— Je plains Farfog⁴⁹, dis-je à Morfran. Tu sais, cette Gwladys dont il s'est entiché et pour laquelle il était prêt à déclencher une guerre civile... elle est très jolie, mais elle est aussi insipide qu'écervelée. Brychan m'a déjà fait une proposition, mais je te promets que je tenterai de trouver une meilleure candidate pour régner avec moi sur Celliweg.

Derrière son masque sinistre, il me jette un regard soupçonneux.

— Une meilleure candidate pour... *régner*? répète-t-il d'un air dédaigneux. Tu as l'intention de te reproduire, j'espère!

Choqué, je lui assène une claque derrière la tête. Je suis un peu trop enivré pour lui faire des dommages irréparables, mais son masque tombe devant ses yeux. Il ricane malicieusement en remettant de l'ordre dans son allure de créature infernale. Piqué par l'audace de sa remarque, je lui réponds avec acidité.

— Oui, une « meilleure candidate ». Veux-tu que Taliesin chante mes exploits en y mêlant l'idiotie épique de ma femme? Qu'on se souvienne d'elle comme de l'une des trois femmes les plus stupides de Bretagne? Ou de l'une des trois femmes les plus infidèles!

Morfran rit à s'en prendre les côtes. Je souffle entre mes dents et secoue la tête.

— Malgré mon désir sincère de trouver une épouse à la hauteur de mes critères, mon cher Morfran, mon prochain défi sera de TE trouver une épouse!

Il s'étouffe et me dévisage comme si je délirais.

— Mynydd Baddon, une femme pour Morfran l'Affreux et puis quoi encore? se moque-t-il. Reconquérir Caer Camulos?

Nous éclatons de rire et plaisantons sur la façon dont nous pourrions lui capturer une épouse, les ruses qu'il nous faudrait employer pour la forcer au mariage. Puis, vaincus par l'épuisement de la chevauchée et du combat, nous allons tous nous coucher très tôt, laissant quelques volontaires monter la garde à tour de rôle. Un mal de tête martèle mon crâne, ma main brûle comme du feu et une douleur lancinante traverse mon bras jusque dans le milieu de mon dos.

⁴⁹Gwynllyw Farfog roi du Glywysing.

Mon sommeil est agité. Mes rêves sont hantés par les visages des hommes que j'ai tués, les coups qui les ont abattus et les hurlements sinistres qui ont accompagné leurs derniers instants. Je vois le chaudron de Bran le béni, des corps nus baignant dans un bouillon de sang.

Des grondements dans la nuit. Des bruits de déchirure et de grattement.

Je me redresse sur mon lit. Mon mal de dos me semble pire que jamais. L'air est froid et humide dans ma tente. Je m'approche de la tenture qui sert de porte et jette un œil dehors. Une meute de loups dévore les cadavres saesen, grognant en se partageant des morceaux et lapant le sang des plaies ouvertes. Mes hommes montent la garde sans s'en soucier, ils discutent autour du feu et parlent de leur retour à Celliweg, de leurs enfants... de tout ce qui fait une vie, de tout ce qui peut nous être arraché en un instant. Chaque homme tombé sur ce champ de bataille avait sa propre histoire, une famille, des possessions, des projets inachevés et des rêves qui ne se réaliseront jamais. Un jour, je serai étendu sur un champ comme celui-ci et j'espère que mes entrailles ne seront pas dévorées par les loups.

On entend encore les gémissements des blessés, je me demande combien d'entre eux survivront à la nuit. Je connais leurs noms et leurs visages. Je ne veux pas les oublier.

Je m'étends et refais la liste de ce qu'il me reste à défendre.

Le lendemain matin, mes hommes pillent les corps rigides. Ils récupèrent tout l'équipement nécessaire à armer de nouvelles recrues et tout ce qui nous permettra de remplir nos coffres, autant pour donner un juste salaire à nos soldats qu'une prime à leurs veuves. Les morts sont disposés sur un bûcher et incinérés pour éviter la prolifération de la vermine et des bêtes sauvages. L'épaisse fumée noire dégage une puissante odeur de chair brûlée. Au loin, Taliesin égraine les accords d'une nouvelle chanson. Encore une fois, Madoc m'aide à m'habiller. Son regard ne cesse de glisser vers mes épées, vers Caledfwlch en particulier. En lançant mes sandales, il me parle à demi-voix avec profonde déférence, comme si ce qu'il avait à me dire était sacré.

— Muir Dunn m’a dit que l’épée était celle des Penndrogn et qu’elle avait même appartenu à Padarn Beisrudd⁵⁰. Il s’agit de la fameuse Caledfwlch dont Taliesin a chanté la gloire. Tu sais, le jour où nous étions à Caer Fyrddin⁵¹...

— Je connais Caledfwlch, Petit Frère. Je l’ai vu plusieurs fois lorsque nous étions enfants.

Madoc sourcille et poursuit sa tâche. Il semble soucieux, son silence m’inquiète.

— Qu’y a-t-il?

Lorsqu’il relève la tête, son visage trahit son désarroi.

— J’aimerais me souvenir, Arthwys, mais je n’y arrive pas.

Je lui adresse un sourire compatissant.

— Madoc, j’ignore ce qui est le moins douloureux. Connaitre et perdre en gardant le souvenir tenace de cette perte, ou... comme toi, perdre et tout oublier. Tu ne sauras peut-être jamais ce que tu as perdu, mais tu as tout ce dont tu as besoin pour devenir un homme.

Il hoche la tête, ferme les yeux et inspire profondément pour chasser sa tristesse.

— Tu dois être le Penndrogn maintenant que tu as l’épée de notre père.

— Le Penndrogn est élu par les chefs lors d’un conseil, il ne prend pas le pouvoir. Tu sais bien que le pouvoir de défendre doit lui être octroyé par une assemblée ou encore par le Grand Roi lui-même. Le Penndrogn est soumis aux lois et à la volonté des rois d’Ynys Prydein. Je ne peux pas décider d’être le chef des armées brittoniques si je n’ai pas leur soutien et je n’ai nulle intention de réclamer ce privilège. Pour l’instant, Brychan est Penndrogn et son fils Rhain convoite déjà son titre.

Madoc prend un air malicieux.

— Caledfwlch est une relique, un talisman. Tu ne peux pas croire que la porter à ton côté laissera les chefs indifférents. Tu auras le soutien du peuple, Arth. Les rois n’auront d’autre choix que de te choisir et, avec la victoire d’hier, ce ne sera qu’une formalité.

Il acquiesce en m’adressant un large sourire. Muir Dunn nous rejoint, il a les traits tirés. Je le soupçonne d’avoir passé toute la nuit à veiller les mourants et à soigner les blessés.

⁵⁰ Padarn Beisrudd ap Tegid : Paternus au Manteau Rouge fils de Tegid

⁵¹ Caer Fyrddin : Carmarthen

— Je crois que tu passes trop de temps avec Muir Dunn, tu commences à parler comme lui.

Le sourire de mon vieil ami accentue ses cernes. Il prend ma main et inspecte ma blessure pour en changer le bandage. Madoc profite de ma distraction pour s'approcher de l'épée. La tentation de la dégainer doit être forte, mais sa main retombe aussitôt. Il ose à peine la toucher.

— Madoc m'a raconté ton combat contre le chef saes, me dit Muir Dunn. Taliesin s'en est emparé et prépare déjà un chant. Comme j'ai une fonction sacerdotale et que je suis celui qui consacre les rois, il veut me mêler à tout cela. Il a bien apprécié le jeu de mots que l'on peut faire avec ton nom et la pierre d'où tu as retiré l'épée⁵².

Si je dois revivre cette scène d'horreur à chaque banquet, je serai reconnaissant à Taliesin de vouloir la transformer au point de la rendre méconnaissable.

— Il s'agissait de Cuthbeorht, le fils d'Hengist. Je crois qu'il était à la tête de l'armée de son père depuis que celui-ci a été gravement blessé à la bataille qui l'opposa à Gwelleder du Gwent.

Muir Dunn grimace en entendant le nom de Gwelleder. Il le détestait, mais n'a jamais contesté sa prise de pouvoir. Avait-il deviné que son règne serait court? Je le regarde éponger ma main et l'enduire d'onguent. Il reprend la parole.

— Parmi les morts, tes hommes ont trouvé des boucliers portant les couleurs des hommes d'Aelle.

— Il s'agirait d'une coalition? Est-ce que les Jutes...

— Non, les Jutes respectent encore le traité de paix conclu avec ton père. Ils sont satisfaits des terres qu'il leur a concédées au Sud. Pour Aelle et Hengist, c'est une toute autre histoire.

Je songe à tout ce qu'a accompli mon père en ces temps de guerre et de paix. Malgré son surnom de « Terrible » Penndrogn, il ne s'est pas acharné sur les Jutes et n'a jamais cherché à les arracher aux terres qu'ils avaient conquises. Il ne s'est pas laissé dominer par son désir de vengeance. J'aimerais être la moitié de l'homme qu'il était.

— Mon père est peut-être encore en vie.

⁵² Arth signifie Ours, Art signifie Pierre.

Muir Dunn laisse tomber l'extrémité du bandage qu'il est en train d'enrouler autour de ma main. Il me fixe d'un air ahuri. Je tente de terminer son travail pour éviter son regard. Tout cela me dépasse complètement.

— Que vas-tu faire?

— Que puis-je faire?

Muir Dunn se redresse et fait quelques pas devant moi, se retourne et fixe Caledfwlch comme si l'épée lui parlait. Les dragons entrelacés m'interpellent aussi. Cette épée possède sa propre force, une histoire envoûtante, un charme qui nous pousse à désirer la posséder et à désirer écrire notre destin dans le sang.

Muir Dunn me dévisage maintenant comme s'il savait précisément ce que j'ai l'intention de lui dire.

— Je marcherai sur Camulodunum et j'enfoncerai Caledfwlch dans le cœur d'Hengist.

ARTAN

Un an plus tard

Le vent marin entraîne l'étendard de mon père dans une danse passionnée. L'emblème du dragon écarlate se plie et se déploie de manière frénétique. La mer gronde. Elle frappe les falaises et projette en l'air l'écume de sa colère. Comme une onde autour de moi, une vibration familière, je sens venir la tempête. Le chaos primitif qui engendra mon peuple.

Il faut agir maintenant, avant que les flots nous submergent.

Se mêlant à celle de la mer, la voix de Cai m'interpelle.

—Arthwys, les rois se rassemblent dans le Grand Hall. Il ne faut pas les faire attendre.

Un mouvement du menton pour seule réponse, je ferme les yeux.

—Quand te décideras-tu à me dire... Enfin, Artan, nous n'avons jamais eu de secret l'un pour l'autre. Donne-moi au moins un indice.

Il n'utilise le nom de mon enfance que pour me supplier. Cela fait un mois qu'il me harcèle. Je le torture sans le vouloir. Comment pourrais-je lui dire la raison pour laquelle j'ai convoqué le Grand Conseil? Il tenterait de m'en empêcher.

—As-tu confiance en moi, Cai?

Je plonge mon regard dans le sien. Son visage se contracte, exprimant à la fois tristesse et douleur.

—Je te suivrai où que tu ailles.

Je lui frappe l'épaule en signe de gratitude et me mets en route. Prenant les escaliers, je quitte la tour qui domine la côte de la Severn à l'embouchure de l'Afon Wysg⁵³ et monte à cheval. Ensemble, nous suivons la route qui nous ramène vers Isca Silurum, la cité qu'on appelle ici Caerleon. Suite au conflit opposant le Brycheiniog au Gwent, sa population nous a désigné pour la défendre et ses terres ont été rebaptisées Cernyw⁵⁴.

Les habitants nous saluent avec joie, les enfants courent derrière nous alors que nous franchissons les murs de l'enceinte. Nous traversons la cour, confions nos montures

⁵³Afon Wysg : Rivière Usk

⁵⁴Cernyw : territoire du royaume du Gwent. Ne pas confondre avec Cerniw, royaume de Cornouailles (Kernow) où se situe Celliweg.

aux esclaves et pénétrons dans la demeure du chef. Cai marche à ma suite. Il se tient très près de mon épaule, comme un gardien bienveillant. Ensemble, nous traversons les couloirs d'un pas fier. C'est avec révérence qu'on nous cède le passage. Il n'est personne qui ne fléchisse devant nous. Leamhcán jette des regards impatients autour de lui. Il piétine le sol tant il est inquiet. Dès qu'il nous voit arriver, il se redresse et revêt le masque de la dignité. Il m'adresse une profonde révérence, puis ouvre la porte de la salle devant nous. Les rires s'estompent dès qu'on me voit entrer. Je devine les moqueries de ces rois puissants en découvrant le Grand Hall romain partiellement restauré. Cela m'a demandé beaucoup d'audace pour convoquer un conseil ici, dans cette cité désuète qui nous sert temporairement de capitale entre deux royaumes, Cerniw et Gwent, fragmentés par les guerres fratricides et les rivalités territoriales. Nous voyageons entre Celliweg et Caerleon, gardant la frontière et servant de force dissuasive contre tous les envieux. Mon peuple me suit où que j'aïlle, tels des naufragés s'accrochant à un morceau de bois flottant à la mer. Quelle bande de pauvres hères sont devenus les Trinovantes! Elle est bien loin la gloire de mon peuple.

Je parcours les visages des rois assemblés, reconnaissant les alliés et devinant les ennemis. Plusieurs me sont familiers, d'autres tout à fait inconnus. Un étranger a pris place au fond de la salle. J'entrevois une courroie familière entre les pans d'un manteau poussiéreux. Sous le capuchon, le visage est masqué par les ombres. La lumière du matin entre par les fenêtres, dispersant des ondes qui n'arrivent pas à l'atteindre là où il s'est assis. Daghdha fait entendre un jappement puissant accompagné de gémissements enjoués. Le géant Fergus Mor caresse la tête hirsute de l'animal colossal qui, comme lorsqu'il était un chiot, me supplie de venir jouer avec lui. Son maître m'adresse un grand sourire, lui non plus ne cache pas sa joie de me revoir. Dix-sept ans sont passés depuis mon dernier Grand Conseil à Caer Gawch, depuis la destruction de ma famille et le massacre de Camulodunum. Au moment de m'adresser aux membres de l'assemblée, je perçois un mouvement. Dans un froissement de tissus, une forme sombre avance jusqu'à moi. Il s'agit d'une femme dotée d'une grâce mystique, ses longues boucles noires et soyeuses encadrent un visage d'albâtre et des yeux exhalant la violence.

Morgana.

Mon départ de Caer Gawch pour Trevena me revient à l'esprit. Je la revois à la fenêtre de sa chambre, une silhouette baignée d'ombres. Avant le massacre de Camulodunum, je n'avais jamais vu ses yeux exprimer la haine. Maintenant, elle ne peut plus me regarder autrement. Où est ma sœur? Cette personne est une étrangère. Quels sont les desseins de son cœur? Morgana me jauge. Elle passe à côté de moi, me contourne comme un loup prêt à se jeter sur sa proie. Avec la souplesse glaciale d'un vent hivernal, elle rejoint le prince Cynfarch Oer à l'autre extrémité de la salle, se glisse derrière lui et pose sa main blanche sur son épaule.

Je réalise que je suis debout au milieu des seigneurs d'Ynys Prydein et que je n'ai toujours rien dit. Conscient du poids de mes responsabilités, c'est avec déférence que j'ouvre le Grand Conseil par les remerciements d'usage.

—Moi, Ambrosius Aurelianus Artorius, je vous suis reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait en acceptant mon invitation à la tenue de ce premier Grand Conseil à Caerleon. Je vous demande pardon de vous soumettre ainsi à l'imperfection de mon humble demeure. J'espère que vous apprécierez les efforts des gens de ma maison, lesquels déploieront tout leur savoir-faire afin de rendre votre séjour le plus agréable possible. Je remercie chacun de vous du soutien que vous avez apporté à mon peuple, à ma famille et à moi-même, durant les heures les plus sombres de leur existence, de même que pour les sacrifices auxquels vous avez consenti afin de nous assurer un avenir meilleur.

Rhain, actuel Penndrogn autoproclamé et roi de Brycheiniog, me jette un regard hostile. Il porte encore le vieux manteau tissé avec la barbe de ses ennemis, il ne semble pas réaliser qu'il a perdu la face depuis notre dernière rencontre. Je me souviens de l'intérêt qu'il portait envers Caerleon et de sa lutte pour l'arracher à ses voisins. Ils étaient nombreux à envier sa position stratégique. Les princes Bran et Bwort me sourient avec fierté. Leur affection me touche et m'intimide tout à la fois. Je tente de donner à ma voix toute la maturité dont je suis capable. Ma jeunesse m'accable. Si ma position est assurée auprès de mon peuple, je dois encore gagner le respect de mes pairs.

—C'est en tant que roi de Celliweg et seigneur de Caerleon que je vous ai tous convoqués, afin de vous partager la nouvelle dont m'a fait part un chef saes.

Je marque une pause. Du regard, je me mesure à chacun d'eux.

— Une nouvelle concernant mon père. Cette rumeur vient de l’Est, elle raconte qu’Hengist a le Penndrogn pour marchepied.

On sursaute d’indignation. Les voix s’élèvent, les insultes fusent, les aboiements retentissent. Cai a la bouche entrouverte. Son visage exprime tour à tour surprise, indignation, surprise encore, inquiétude et désapprobation. Je peux presque l’entendre réfléchir. Je me détourne, sentant son regard ardent posé sur moi. Il a tout compris. Ma voix domine le tumulte.

—Je vous ai fait venir ici afin de vous informer de mon intention de marcher contre Hengist.

Les regards convergent à nouveau vers moi. L’étonnement est à son comble.

—Je frapperai aux portes de Camulodunum, avec ou sans votre soutien.

Plus de dix-sept ans de querelles fratricides, de guerres intestines. Dans leur désir de gloire insensé, ils se sont divisés pour mieux montrer leur supériorité au combat et la puissance de leur clan. Dix-sept ans d’attaques désordonnées contre un ennemi discipliné. Dix-sept années perdues. Pendant ce temps, l’ennemi saes dévore nos terres et ravage les cités glorieuses de notre peuple. Ils n’ont jamais été aussi puissants.

—Je ne soulèverai pas d’armée. Je n’accepterai avec moi que des hommes libres et volontaires.

Plus de dix-sept ans à combattre féroce­ment les Saesen, tête baissée, avec la fureur de la rancune et la soif insatiable de la vengeance. Dix-sept ans d’échec et d’humiliation. Ils se sont affaiblis et ont perdu tout espoir de vaincre. Maintenant, ils sont résignés à la défaite. Ma cause leur semble perdue d’avance.

Quand tous les seigneurs reprennent leurs places, Cynfarch Oer se lève. Il se tient au milieu d’eux. Élégant et digne, c’est avec dédain qu’il me toise.

—Nous avons tous entendu parler de ce grand malheur qui a frappé votre clan. Nous en connaissons les circonstances et nous partageons votre affliction.

Sa froideur indique précisément le contraire.

—Cependant, les années ont passé, il ne reste plus rien de votre *village* et vos terres ont été annexées aux royaumes de nos ennemis, ce nouveau territoire que nous appelons désormais le Lloegy. Vous avez échoué, il est temps de passer à autre chose.

Son intervention est accompagnée de grognements approbateurs. *Village!* Cynfarch Oer réduit la splendeur de Camulodunum à un misérable regroupement de chaumières! Je prends une grande inspiration pour garder mon calme.

—Frapper Hengist ne me rendra pas ma mère, mais cela me rendra peut-être mon père et mes sœurs. J'ai la conviction qu'ils ne sont pas morts.

—Vous sacrifieriez votre vie pour une rumeur, persifle le roi Lot. C'est de la folie!

—Ma vie ne vaut pas plus que la leur. Je refuse de les abandonner.

Voici ma réponse. Cai se redresse. En s'approchant de moi, il témoigne de son appui. Le roi Gereint de Dumnonia baisse les yeux, gagné par le doute. Je sens l'hésitation des princes Bran et Bwort. Chaque visage exprime son désaccord différemment, certains par le mépris, d'autres par l'anxiété. Qu'est devenu Wthyr? Sont-ils prêts à le laisser à la merci de ses ennemis? Il était la prunelle des Bretons, ses victoires faisaient jaillir la gloire sur la Bretagne. Il n'est plus qu'un souvenir éphémère. L'indignation monte en moi.

—L'ennemi est à nos portes, il faut s'unir pour le repousser. Vous croyez-vous hors d'atteinte? N'avez-vous donc pas conscience de ce qui se prépare? L'appétit des Saesen ne diminuera pas. Vous les avez combattus, mais vos attaques désordonnées ont eu autant d'effet sur eux que la morsure d'un insecte sur la main d'un géant. Notre ennemi est de plus en plus fort, de plus en plus nombreux et, chaque fois qu'il étend son territoire, il bénéficie des richesses de ces terres qu'il nous a...

Du coin de l'œil, je vois Morgana murmurer à l'oreille du Penndrogn. Celui-ci réagit avec force. Il devient rouge de colère et se redresse brusquement, provoquant la chute de son siège, lequel tombe avec fracas. Rhain me domine de toute sa hauteur. Ses yeux sont injectés de sang et semblent prêts à sortir de leurs orbites.

—Sale petit avorton arrogant! hurle-t-il.

L'injure me prend au dépourvu. Je recule d'un pas. Rhain poursuit, postillonnant de la manière la plus grossière qui soit. Son rictus de colère découvre une bouche édentée.

—Tu profites de notre générosité pour ensuite nous accabler d'injures. Qui es-tu pour nous faire des reproches? C'est par pitié que nous te laissons siéger à ce conseil, vassal! Roi de pacotille!

Cai tremble de rage. Leamhcán fait un pas en avant. Je lève la main pour empêcher l'irréparable. *Laisse japper les chiens*, disait ma mère et ce vieil adage m'apaise.

—Roi Rhain, je reconnais que c'est à la miséricorde de mon grand-père Amlawdd Wledig et à la bonté de ce Conseil que je dois l'honneur d'être chef et roi de Celliweg, tout comme celui d'occuper Caerleon. Je vous serai éternellement reconnaissant et je dédie ma vie à me montrer digne de...

Morgana se penche à l'oreille de son époux. C'est en me défiant du regard qu'elle lui murmure des paroles de mort. Cynfarch Oer fronce les sourcils, ses traits se contractent.

—T'en montrer digne? N'as-tu pas comparé nos campagnes contre les Saesen à une piqûre d'insecte? Crois-tu pouvoir les vaincre par la seule force de tes paroles?

Il me nargue, l'orgueil à vif. Je me suis mal exprimé. Il doit sûrement penser à Baddon et croire que je compare nos victoires, cherchant à l'humilier en prétendant être le seul responsable des seules victoires significatives. Rhain rugit. Ses yeux écarlates roulent dans ma direction. Je peux voir les veines de son cou jaillir au-dessus de son énorme torse d'or. J'ai l'impression qu'il va se jeter sur moi et m'éviscérer à mains nues.

—Bâtard! Fils de chienne! Combien de cités as-tu conquises? Quels sont les noms des champions que tu as terrassés? Tu n'es qu'un lâche qui se cache derrière le nom de son père! Arthwys ap Wthyr!

Mon nom est accompagné d'un crachat. Horrifié, je considère l'abomination qui éclabousse le sol de ma salle. Cette fois, Bran et Bwort s'avancent vers Rhain, prêts à me défendre. Fergus et Gereint se redressent, poings fermés. L'assemblée est en émoi. Fébrile, on se soulève et se querelle, prenant parti pour l'un ou l'autre. Les chiens aboient de plus belle. Il me faut éviter la guerre civile!

—NON!

Mon intervention interrompt tout mouvement hostile. Je suis secoué d'indignation. Comment peut-on me reprocher de ne pas être reconnaissant? Comment peut-on me prêter des intentions indignes et déformer mes paroles de la sorte? Quel homme croit-on que je sois? Que fait-on de la justice et de la vérité? Ma voix gronde, elle vient du plus profond de mon cœur. Elle s'élève avec assurance, réduisant au silence mes adversaires.

—Vous me couvrez d'accusations mensongères! Vos paroles injurieuses déshonorent mes parents et tous ceux qui ont mis leur confiance en moi! Comment osez-vous m'accuser d'ingratitude? Je dois ma vie à des étrangers et ma maison à leur miséricorde. Dois-je garder le silence lorsque l'injustice se dresse devant moi? Dois-je

baiser les pieds de l'insensé parce qu'il m'a ouvert sa porte? C'est votre orgueil qui vous mènera à votre perte! Ne comprenez-vous pas?

C'est à mon tour de trembler de rage. Pour reprendre mon calme, je dois me faire violence. Lorsque je reprends la parole, c'est d'une voix maîtrisée.

—Roi Rhain, vous avez outragé mon peuple, mes parents et moi-même. Je vous prie de retirer vos paroles injurieuses immédiatement ou je serai forcé de prendre les mesures nécessaires pour réparer cette offense.

Je toise le Penndrogn avec dignité. Une grimace dédaigneuse m'est offerte en guise de réponse. Résigné, j'acquiesce d'un signe de tête sans le quitter des yeux.

—Soit! Nous nous affronterons donc en combat singulier. Je vous invite à me rejoindre dans l'amphithéâtre. Vous avez une heure pour vous préparer.

Rhain éclate de rire.

—Toi et moi en combat singulier? crache-t-il. C'est au Penndrogn que tu t'adresses, sale morveux! Je te réduirai en hachis de viande en quelques mouvements. Tu ne verras pas même venir le coup qui t'arrachera la vie!

Je fais fi de ses moqueries et quitte la salle sans un dernier regard. Tandis que je m'éloigne, Cai et Leamhcán à ma suite, je l'entends encore vanter sa force et son adresse. Comment a-t-on pu en arriver là? Je songe aux murmures de Morgana, à la haine de ses regards. Les couloirs nous renvoient le bruit de nos pas et le martèlement de mon épée sur ma hanche. J'ai envie de hurler de rage. Tous mes efforts pour garder leur attention sur l'importance de ma cause... tout cela réduit à néant à cause du mensonge et de l'orgueil de mes ennemis. Je suis pris d'admiration pour l'œuvre de mon père. Comment est-il parvenu à les garder unis sous son autorité? Ces hommes ne respectent pas la raison! A-t-il fallu qu'il les fouette pour qu'ils le suivent? J'entre dans ma chambre avec l'envie de tout renverser. Sur une table, le collier de ma mère m'accuse. Ma colère s'évanouit.

—Camulodunum! Hengist! As-tu perdu la tête?

La voix de Cai devient plus aiguë à mesure que son anxiété grandit. Ses propres paroles semblent lui faire peur. Je lui souris.

—Je me présenterai aux portes de Camulodunum, seul s'il le faut! Je ne laisserai personne accabler de honte ceux que j'aime.

Cai se prend la tête en marchant bruyamment à travers la pièce.

—Je SAIS! Et je partage tes convictions, seulement... Nous n'avons rien! Cette bande d'orgueilleux... Ils ne t'aideront pas! Personne ne t'aidera! Ils ne lèveront jamais l'épée pour toi! Tu sais ce qu'ils disent des Fianna! Nous ne sommes pas prêts! Camulodunum est une place forte des...

Il s'interrompt et me jauge en silence pendant un bref instant.

—Ce n'est pas QUE pour ta famille, n'est-ce pas?

Je fais mine de m'affairer à délayer mes sandales. Je ne peux pas soutenir son regard.

—Caerleon n'est pas à nous, pas plus que Celliweg, Cai. Nous sommes des exilés. Nous sommes un chêne que le vent a arraché du sol qui l'a vu naître. Le bruit de notre chute s'est répandu dans toute la forêt. Nos racines ont été mises à nues, dévoilées aux regards et aux intempéries. Il est temps que nous nous relevions et que nous reprenions ce qui nous appartient. Nous enfoncerons nos racines dans la terre de nos ancêtres, nous reprendrons la place qui nous est due.

—Artan...

Il secoue la tête. Ce n'est pas la première fois que je l'entraîne dans une de mes folles aventures.

—Je ne veux pas entendre tes reproches, Cai. Dans quelques instants, j'affronterai l'homme le plus puissant de l'Ouest. Parle-moi de tout ce que tu veux, mais pas de cela.

Tandis que je me dévêts, Leamhcán dresse devant moi l'inventaire de mes armes. Quelques unes me viennent d'adversaires vaincus au cours de tournois, certaines de voleurs de bétail châtiés, d'autres m'ont été offertes en hommage à la mémoire de mes parents. Il n'en est qu'une que mon cœur désire en ce moment : l'épée de mon père. Un symbole de royauté et de pouvoir, qui n'est pour moi qu'un faible résidu de la présence de mon père. Cai est très inquiet, il marche de long en large dans la chambre et babille n'importe quoi pour me distraire. Je l'écoute d'une oreille distraite.

—... la fille de Iaen m'a donné son ruban avant le début du tournoi de Din Eidyn... mon père a eu trois fils qui ne lui ont donné aucun petit-fils encore... la vieille sorcière du village voisin lui a dit que sa chèvre était plus grosse que son porc...

—Quoi?

—Je ne sais plus ce que je raconte, avoue-t-il d'une voix gémissante. J'ai l'esprit embrouillé.

J'éclate de rire, surpris par la sérénité qui m'envahit. Leamhcán me revêt d'une cuirasse et papillonne autour de moi pour en resserrer les sangles. Je me ceins de l'épée de mon père et accepte le bouclier qu'on me tend. Leamhcán a peur pour moi, je le vois dans sa nervosité. Il tremble tant qu'il n'arrive pas à nouer les sangles. Je pose les mains sur les siennes pour arrêter son geste et l'étreins pour le remercier. Cai a les larmes aux yeux. Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et nous séparons tout aussi brusquement. Je me tourne vers la porte, prêt à la franchir. Un homme se dresse devant moi, le visage dissimulé sous un capuchon. Derrière une barbe finement taillée, un sourire audacieux se dessine. Lorsqu'il se découvre, mes jambes faiblissent.

—Muir Dunn.

Son nom s'échappe de mes lèvres. Mes bras semblent à bout de force. Je dois me ressaisir pour ne pas laisser tomber mon bouclier. Il n'a pas changé. A-t-il seulement vieilli? Je le regarde secouer son manteau. J'ai l'impression qu'il porte la poussière de toutes les routes du monde. Combien de royaumes a-t-il parcourus? Combien de mondes a-t-il explorés?

... sans moi...

Les larmes coulent. Laissant tomber mon bouclier, je me jette dans ses bras. Pendant ce bref instant, je redeviens le petit garçon accroché à son manteau. Celui qui le suppliait de le prendre avec lui, de ne pas l'abandonner. J'enfouis mon nez dans son épaule pour en humer l'odeur familière de résine, de feu et de terre. Gêné par cette exubérance inhabituelle, je me détache de lui et me hâte d'essuyer mes larmes.

—Un an... et vous choisissez le moment où je me prépare à mourir pour réapparaître.

J'essaie de plaisanter pour retrouver ma contenance. Muir Dunn paraît vivement ému.

—Je suis heureux de te revoir, Petit Ours.

Il me regarde de bas en haut avec un demi-sourire.

—Tu as encore des ennuis à ce que je vois.

—Le Penndrogn...

—Je sais. J’y étais.

Je suis étonné. Était-il dans la salle du Conseil? Pourquoi n’a-t-il pas pris la parole? Son intervention nous aurait certainement été favorable. Peut-être aurait-on pu éviter un incident diplomatique. J’ai l’impression d’avoir tout gâché.

—Je suis fier de toi. Tu es devenu un homme droit et honorable. Tu es venu pour unir ; ta sœur, pour diviser. Marche tête haute et voyons où te conduiront tes pas.

J’ai l’impression d’être à cette intersection dont il m’a si souvent parlé.

—Marcherez-vous avec moi?

Cette question, je l’ai posée avec l’humilité d’un enfant. Mon cœur se serre dans l’attente d’une réponse. Ses yeux sont rieurs.

—J’en ai fait la promesse.

Il me cède le passage et m’emboîte le pas dès que je franchis la porte. Nos manteaux se soulèvent derrière nous, tandis que nos sandales martèlent le sol. Les hommes de ma garde s’ajoutent à ma suite. Arrivés dans la cour, nous prenons les rênes des chevaux préparés à notre intention et chevauchons à travers la ville. La rumeur se propage. À chaque intersection, mes guerriers se joignent à nous. Femmes et enfants tendent les bras pour me toucher, m’accordant ainsi leur bénédiction. Notre confiance se renouvelle, ensemble, nous parcourons une Caerleon en liesse. Je profite de notre marche à travers l’ancienne garnison romaine pour montrer à Muir Dunn les ravages que la convoitise de mes voisins a entraînés. Nous avons quitté des ruines pour en trouver d’autres. Triste ironie. Après le retrait précipité des troupes romaines, la ville a subi les attaques incessantes des pillards irlandais et de leurs voisins. Les affrontements ont dégradé les bâtiments et le pillage a affamé les habitants. La ville a été progressivement désertée, on lui a préféré des villes moins convoitées. Désignant les cantonnements et la palissade bâtis à même les fondations romaines, je montre à Muir Dunn les preuves de nos efforts de reconstruction. Je lui parle de nos réalisations, des réussites comme des échecs. Tandis que je lui raconte l’édification du Grand Hall et discours sur l’excellence du travail de nos artisans, je ne peux détacher mon esprit de Camulodunum et de la maison dont mon père projetait la construction. Je le revois, débordant de joie, faire la description d’une porte et de son cadrage. Muir Dunn m’écoute en souriant. Sait-il déjà tout ce que je lui dis?

Arrivés à l'amphithéâtre, Cai et Muir Dunn marchent avec moi jusqu'au centre de l'arène. Des gradins de pierre s'élèvent de chaque côté de nous. Le sol est recouvert d'une terre gazonnée envahie d'herbes indésirables. Nous sommes minuscules au centre de ce monument érigé à la gloire d'une civilisation disparue. De quels événements a-t-il été témoin? Théâtre des réjouissances comme des massacres, il a traversé les siècles, a vu les rois tomber et succéder les uns aux autres.

C'est toute la population de Caerleon qui se masse sur les bancs endommagés. Ils sont près de cinq milles à habiter cette cité désuète, presque tous Cymry d'origine auxquels se sont ajoutés quelques groupes de Kernow. J'entends la rumeur de leurs réactions mitigées. Inquiétude et fierté. Je pense à mes frères trinovantes, j'ai peur de les décevoir. Ils ont tant vécu, peuvent-ils encore perdre leur chef?

Rhain, roi du Brycheiniog et Penndrogn d'Ynys Prydein, apparaît à l'autre extrémité de l'arène. Il m'insulte encore, beuglant de rire. Il est trop loin pour que je puisse saisir ses paroles, mais je les devine. Son attitude m'indiffère. Je regarde les rois prendre place au premier rang, leurs gardes et serviteurs derrière eux. Plusieurs préfèrent rester debout. Malgré la distance, je les reconnais à leur stature, à leur attitude altière et à l'empressement de la foule à fléchir à leur passage.

Je me tourne vers Muir Dunn, dont le visage est maintenant impassible. Je songe à nos adieux déchirants. La force de cette souffrance ravive des émotions que j'ai enfouies depuis longtemps. Une question brûle mes lèvres.

—Avez-vous trouvé votre Chef?

Muir Dunn hoche la tête, fixant mon adversaire qui s'avance bruyamment.

—Oui, Artan. Ma quête est achevée.

Je ne comprends pas ce que je ressens, ce mélange confus de déception et d'inquiétude. Cette fois, il se tourne vers moi. Ses yeux verts me sondent.

—C'est toi, Artan.

Ma gorge se serre.

—Que...

Je bafouille, oublie de respirer. Comment est-ce possible? Cette fois, je suis réellement effrayé. Muir Dunn m'adresse un sourire bienveillant. Je reprends mon souffle.

—Tu avais la bonne réponse, Petit Ours. Tu es celui que j'attendais.

Avant même que je ne me souvienne de cette ancienne conversation, je suis sa main du regard. Il pointe du bâton mon adversaire, un colosse barbu à l'armure hétéroclite. Son bras puissant fait tourner une épée beaucoup plus longue que la mienne.

—Maintenant, deviens Penndrogn.

REFLEXION :

LE CYCLE ARTHURIEN CONTEMPORAIN.

De l'Histoire à l'Invention

1. INTRODUCTION

Arthur. Roi Soleil, roi de lumière et d'espoir. Son seul nom rassemble les hommes, ranime l'âme du peuple celte bafoué et alimente le feu de son courage. Il est le roi de paix dont le règne sert encore aujourd'hui de modèle utopique réécrit à chaque époque et, chaque fois, mis en échec par la trahison, le fanatisme, le chaos des passions ou la bêtise humaine. On y retrouve les mêmes personnages et événements, mais les motifs sont différents et les caractères réinventés. La légende arthurienne est un récit réinterprété, apprêté à tous les arts et toutes les esthétiques, mais chaque fois porteur des valeurs et des idéaux des écrivains qui la réécrivent. Ceux-ci, par les choix politiques et idéologiques transparaissant dans leur représentation de la figure arthurienne, deviennent eux-mêmes les témoins de leur propre époque.

Cette partie visera à étudier les stratégies narratives et figuratives employées afin de *transformer* et de *renouveler* la matière de Bretagne, plus précisément : le cycle arthurien contemporain et la mise en abyme de la construction de l'Histoire. C'est dans ce but bien précis que nous explorerons les récentes réécritures de la légende inspirées des découvertes historiques et archéologiques ayant conduit à une meilleure compréhension de la culture celtique de Grande-Bretagne. Nous démontrerons que les écrivains sont conscients de la responsabilité de l'écrivain, mais surtout de l'historien, face aux emprunts et aux modifications d'éléments rattachés à une culture et un temps particulier. Nous poserons un regard nouveau sur le roman historique et l'esthétique de la *Fantasy médiévale* qui s'inspire de l'imaginaire celtique. Nous aborderons la question de la construction de l'Histoire, des lacunes archivistiques et de ce que signifie « écrire un roman historique » sur un personnage tel qu'Arthur. Comme le titre l'indique, notre sujet sera l'étude de la construction de l'Histoire. Cette réflexion sera donc le carrefour de plusieurs esthétiques et de plusieurs disciplines. C'est par l'expérimentation que nous parviendrons à saisir les subtilités de cette écriture de la transformation.

Depuis ces premières créations, un grand nombre d'écrivains ont repris le rôle du copiste médiéval en procédant à la réécriture de la légende arthurienne. Dans certains cas, le résultat donné est similaire aux textes littéraires fondateurs du bas Moyen Âge (Geoffroy de Monmouth, Malory et Chrétien de Troyes). Pourtant, nous assistons aujourd'hui à un nouveau courant fondé sur le respect de la culture d'origine du cycle arthurien, soit les

réécrits poétiques des bardes gallois. La soif de connaissance et le désir d'innover marquent maintenant les œuvres littéraires, tout comme la proximité de l'écrivain avec les sources historiques et les recherches archéologiques qui bouleversent notre conception du Moyen Âge fortement biaisée par la littérature. Nous démontrerons le rapport privilégié qu'entretient l'écrivain avec les sources, les archives et l'expérience créative de ceux qui l'ont précédée dans leur projet de transformer et de renouveler la matière de Bretagne.

Proposant une rétrospective des œuvres du cycle arthurien contemporain, le collectif *Arthur, au miroir du temps*⁵⁵, dirigé par Anne Besson, nous rappelle que celui-ci est marqué par la réécriture. Dans *Rewriting the Women of Camelot : Arthurian Popular Fiction and Feminism*⁵⁶, Ann F. Howey aborde également le sujet de la transformation lorsqu'elle entreprend l'analyse de l'écriture des femmes. Par une étude inspirée des rapports entre la littérature contemporaine et les mythes traditionnels gallois, Kath Filmer-Davies offre à la *Fantasy* ses lettres de noblesse⁵⁷ dans : *Fantasy Fiction and Welsh Myth : Tales of Belonging*⁵⁸. Si la *Fantasy*, héritière du roman médiéval, jouit toujours d'une grande popularité, le modèle « historique » prend de plus en plus d'importance lorsqu'il s'agit de représenter le monde arthurien. Bien que plusieurs auteurs se contentent d'insérer quelques données géographiques ou culturelles afin de bonifier leur récit grâce à un arrière-fond plus ou moins vraisemblable, d'autres façonnent un récit qui soit fidèle au contexte historique. Il est intéressant de constater qu'une des stratégies employées actuellement afin de renouveler l'intérêt du lectorat pour le cycle arthurien est de puiser dans les sources littéraires les plus anciennes, notamment les *Vies* des Saints, les chansons traditionnelles et les contes celtiques⁵⁹. Il s'agit donc de renouveler la matière de Bretagne grâce aux textes les plus anciens et aux archives oubliées, dans l'espoir d'être le plus fidèle possible à la vérité historique.

Lorsqu'il est sujet du personnage d'Arthur, peut-on vraiment parler de *vérité historique*? Plus il est étudié, plus il devient évident que le « roi Arthur » est un personnage

⁵⁵ Anne Besson [dir.], *Arthur, au miroir du temps*, Rennes, Terre de Brume, 2008, 240 p.

⁵⁶ Ann F. Howey, *Rewriting the Woman of Camelot : Arthurian Popular Fiction and Feminism*, Westport, Greenwood Press, 2001, 160 p.

⁵⁷ Kath Filmer-Davies ne fut pas la première à accorder une reconnaissance critique à la *fantasy*, citons par exemple Lin Carter, *Imaginary Worlds : the Art of Fantasy*, 1973.

⁵⁸ Kath Filmer-Davies, *Fantasy Fiction and Welsh Myth : Tales of Belonging*, New York, St. Martin's Press, 1996, 177 p.

⁵⁹ Parmi les œuvres littéraires suggérées dans la bibliographie ci-jointe, 26 sur 45 sont marquées par un intérêt pour la culture et la tradition littéraire celtique. Nous ferons la démonstration de ce fait.

presque essentiellement façonné par la création littéraire et les auteurs du bas Moyen Âge⁶⁰. L'*Arthur littéraire* a dépassé l'*Arthur historique*, si bien que dans la culture populaire l'un et l'autre en viennent à se confondre tout à fait. Aujourd'hui, malgré tous nos savoirs et les moyens dont nous disposons pour étudier l'Histoire, il n'existe aucune certitude sur l'existence d'un seul et unique *Arthur historique*⁶¹. Au contraire, plus d'une dizaine de figures historiques sont susceptibles d'avoir été combinées afin de produire le *Arthur littéraire*. Il existe plusieurs ouvrages portant sur ce sujet, parmi eux : *From Scythia to Camelot* par Scott C. Littleton et Linda A. Malcor⁶², *The figure of Arthur* par Richard Barber⁶³ et *Arturius A Quest For Camelot*, par David F. Carroll⁶⁴. La vérité historique est fragile, malléable et... parfois, inaccessible. Ce constat amène invariablement l'écrivain à construire sur l'inconnu, à façonner une nouvelle Histoire, à réinventer le monde et ses enjeux. La construction de la vérité historique est un sujet ardent que préfèrent éviter certains écrivains et historiens, qu'il s'agisse de l'Histoire de Bretagne ou de celle des Amériques. Pourtant, quelle est cette Histoire que nous enseignons? D'où vient-elle? Est-elle complète? A-t-elle été manipulée? Remettre en question le savoir enseigné par les institutions afin de percer les secrets du passé se révèle parfois perturbant. Cette nouvelle « vérité » se heurte alors à notre conception de la réalité, de même qu'à notre système de valeurs⁶⁵. D'autre part, pouvons-nous, en toute impunité, jouer avec ses acteurs et mettre sur leurs lèvres des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées? Si plusieurs écrivains jugent que l'on ne peut jouer avec les faits sans risquer d'égarer le savoir, d'autres comme Alexandre Dumas diront : « *La vérité historique est une fille que l'on peut violer à condition de lui faire de beaux enfants.* »

En premier lieu, nous aborderons la notion de *malléabilité* de la vérité historique et de l'Histoire comme construction en s'appuyant principalement sur les études d'Arlette Farge⁶⁶ et de Paul Veyne⁶⁷. La fragilité et le manque de fiabilité des sources historiques du Moyen Âge nous conduisent naturellement à la conscience que notre Histoire est le résultat

⁶⁰ Rodney Castelden, *King Arthur: the truth behind the legend*, New York, G. Routledge, 2000, 279 p.

⁶¹ Richard Barber, *The figure of Arthur*, Londres, Longman, 1972, 164 p.

⁶² Scott C. Littleton et Linda A. Malcor, *From Scythia to Camelot*, New York, Routledge, 2000, 388 p.

⁶³ Richard Barber, *The figure of Arthur*, Londres, Longman, 1972, 164 p.

⁶⁴ David F. Carroll, *Arturius A Quest For Camelot*, publié par D. F. Carroll, 1996, 122 p.

⁶⁵ Les exemples sont nombreux, citons seulement le récit de la colonisation des Amériques, qui est en fait le récit d'un génocide.

⁶⁶ Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil (coll. Points Histoire), 1997, 152 p.

⁶⁷ Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, 1983, 161 p.

de témoignages incomplets et subjectifs. La notion de *malléabilité* de la vérité historique nous servira aussi à questionner les devoirs et les responsabilités de l'écrivain. Nous nous interrogerons sur la liberté de création et, dans le cas bien précis de la figure arthurienne, sur les conséquences d'un manque de fidélité au contexte historique. Nous étudierons les stratégies narratives et figuratives employées par les écrivains du cycle arthurien contemporain afin d'illustrer la transformation et l'altération de la vérité historique, de même que sa fragilité. Nous démontrerons de quelle façon les écrivains illustrent la fragilité des sources et la volonté des personnages de préserver la culture et les documents historiques. Nous exposerons les différentes façons d'illustrer la superstition et son influence sur une juste représentation des faits. Nous nous pencherons également sur le personnage de l'historien, lequel fait souvent l'objet d'attaques de la part des narrateurs, lesquels leur reprochent tous les vices. Dans la deuxième partie, il sera question de l'humilité de l'écrivain du cycle arthurien, lequel reconnaît qu'il est redevable envers les écrivains qui l'ont précédé dans la réécriture. Il démontre son humilité en validant ses choix par la présentation de ses recherches et de sa démarche créative, de même qu'en signalant sa dette envers ses prédécesseurs et en saluant ses successeurs.

2. DE L'HISTOIRE A L'INVENTION

Le concept de la malléabilité de la vérité historique existait déjà à l'époque où Geoffroy de Monmouth écrit *Historia Regum Britanniae*, puisqu'un contemporain l'accusait de transformer les faits⁶⁸. Cette œuvre était alors présentée comme la traduction d'une source bretonne unique, le fameux « *britannici sermonis liber vetustissimus* ». Comme le soutient Laurence Mathey-Maille :

Au XII^e siècle, le travail de l'historien est rarement innocent et la prolifération d'histoires généalogiques correspond à un réel souci de glorification, voire de propagande. La réduction d'histoires nationales sert souvent le pouvoir des princes, ainsi la volonté de légitimer une dynastie, une politique peut aisément expliquer la revendication de vérité présente chez la plupart des historiens. Pour imposer sa vision du passé, l'écrivain doit faire croire à la réalité historique de la construction qu'il élabore⁶⁹.

De nombreuses irrégularités suggèrent la création littéraire teintée de patriotisme et d'une influence normande due à sa proximité avec le pouvoir. Le manque de rigueur historique de Geoffroy de Monmouth l'amène à créer des personnages pour combler les vides. On lui

⁶⁸ Rodney Castelden, *King Arthur the truth behind the legend*, London & New York, Routledge, 2001, p. 32.

⁶⁹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 15-16.

reproche notamment l'invention d'un empereur romain fictif. Cet ennemi prestigieux d'Arthur rend le récit plus palpitant et a pour effet de donner une plus grande notoriété à ce roi breton. Si la qualité historique du récit de Geoffroy de Monmouth est de piètre valeur, il a toutefois inspiré une multitude d'artistes, de Chrétien de Troyes à Mary Stewart. De nombreux historiens reprochent également à Geoffroy de Monmouth ses anachronismes, dont un mélange de personnages historiques empruntés à des époques différentes pour former la cour du roi Arthur, ses alliés comme ses ennemis. Certaines de ses interprétations étymologiques laissent à désirer, en particulier le rapprochement fait entre le nom tribal des « Trinovantes » et les anciens Troyens. Pourtant, la découverte d'un manuscrit rédigé par Jean de Cornouailles duquel aurait pu s'inspirer Geoffroy de Monmouth pour écrire *La Vita Merlini* prouve qu'il est possible qu'il ait eu accès à une source aujourd'hui disparue, une œuvre qui aurait certainement été modifiée selon son bon vouloir et sa perspective du bas Moyen Âge⁷⁰. L'historien avait alors un pouvoir absolu sur le fait historique et pouvait en disposer à sa guise. À ce propos, Laurence Mathey-Maille écrit ceci : « L'historien a le pouvoir de réinventer et de réinterpréter le passé, et il n'est pas rare que l'historiographie s'aventure dans les chemins merveilleux de la légende et du mythe⁷¹. »

De son côté, Castelden recense les faits rapportés par Geoffroy de Monmouth et attestés par d'autres sources historiques, laissant croire que son récit merveilleux pourrait être empreint de vérité historique⁷². Les nombreux anachronismes de Geoffroy de Monmouth prouvent surtout qu'il fut victime de sa conception des rapports sociopolitiques de son époque dans sa représentation d'Arthur. Il est probable que, malgré les accusations de mensonges et de propagande pesant sur lui, il fut également victime des transformations subies par les légendes du folklore et les superstitions populaires, lesquelles étaient peut-être déjà présentes dans l'œuvre originale dont il fit la traduction. Il est à noter que les sources galloises, de même que les « vies des saints » offrent une légende et une image de la figure arthurienne très différente du récit rapporté par Geoffroy de Monmouth. Cette assertion atteste, une fois de plus, que la vérité historique est relative et qu'elle est souvent soumise aux différents points de vue, de même qu'à une littérature orale en constante transformation. Elle est également assujettie aux luttes de pouvoir entre les classes

⁷⁰ Rodney Castelden, *King Arthur the truth behind the legend*, op. cit., p. 32.

⁷¹ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, op. cit., p. 17.

⁷² Ibid., p. 35.

religieuses et guerrières de la période arthurienne, de même que les rivalités régionales et tribales. Les historiens sont aisément influencés par leurs opinions politiques et par leur nationalité. De leur rapport au pouvoir et préférences personnelles dépend le choix de donner ou non de la crédibilité à une source plus qu'à une autre. Le roman historique moderne n'est pas exempt de la possibilité d'une lecture documentaristante, surtout si l'auteur présente son œuvre comme une reconstruction d'évènements réels ou, dans le cas de Geoffroy de Monmouth, d'une réécriture ou d'une version abrégée d'une œuvre déjà écrite. Il est possible qu'il ait tenté de profiter de l'ignorance de son public, lequel ne pouvait pas connaître toutes les œuvres et n'avait pas accès aux documents permettant de remettre en doute les informations données. Il lui aurait été facile de profiter de son statut d'autorité pour exercer une emprise sur son lecteur et ainsi permettre la transmission de ses idées politiques. Malgré les multiples reproches qui lui ont été faits, quant à l'historicité des faits rapportés, ses écrits ont contribué à raviver la fierté nationale du peuple gallois et à préserver ce qu'il restait de la culture celtique.

Selon Paul Veyne, le comportement des historiens de la Grèce antique envers la tradition portait souvent atteinte à la préservation des documents et à la qualité de l'information. On y trouvait régulièrement l'utilisation d'œuvres sans les citer, s'en inspirant sans déclarer sa dette envers l'auteur. Plusieurs récits ont été empruntés à des prédécesseurs sans que la véracité des faits rapportés soit questionnée⁷³. Ce reproche a souvent été fait à l'égard de Geoffroy de Monmouth qui utilise parfois l'œuvre de Gildas sans signaler son emprunt. Dans *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Veyne aborde la délicate question de la relativité de la vérité historique. Alors qu'il écrit sur la volonté de vérité qui traverse les siècles, il rapporte cette citation de Foucault : « [...] les cultures se succèdent et ne se ressemblent pas. Les hommes ne trouvent pas la vérité : ils la font, comme ils font leur histoire, et elles le leur rendent bien⁷⁴. » Cette volonté de préserver la culture et les savoirs du passé n'est pas nouvelle, si bien que Josèphe qui écrivit sur la Guerre des Juifs considérait qu'il est plus louable de faire le récit des évènements de son temps que ceux du passé. L'historien du passé copie et transforme selon sa perspective, influencé par les courants de pensée et les valeurs de son époque. Au dire de Josèphe, il

⁷³ Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, p. 18-19.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 12.

nous faut établir la tradition pour les générations futures. Un écrit de chroniqueur a souvent plus de valeur pour l'historien moderne que celui de l'historien médiéval rapportant les faits plus de cent ans après l'évènement; voilà pourquoi les œuvres de Bede et de Gildas sont respectées⁷⁵, contrairement à celle de Geoffroy de Monmouth qui est régulièrement mise au rebut. Les mythes et légendes, bien qu'étant la manifestation naturelle de la créativité humaine ont souvent été accusés d'être des « contes mensongers » pédagogiquement dangereux et les historiens médiévaux, comme les écrivains grecs, furent perçus comme les professionnels de l'invention mensongère, si bien que la valeur de leurs écrits et le sens allégorique élevé des mythes furent méprisés et condamnés⁷⁶. Pourtant, nous ne devrions jamais négliger le pouvoir du mythe et la puissance d'un évènement éveillant l'esprit patriotique d'un peuple, car : « [...] seul un évènement authentique, qui a ému l'âme nationale, donne naissance à l'épopée et à la légende⁷⁷. » Paul Veyne nous rappelle qu'il existe souvent une vérité historique derrière le récit allégorique, de sorte que le mythe n'est pas dénué de vérité et, s'il est avant tout une vérité rhétorique, il instaure également une allocution de l'éloge qui nourrit l'évènement pour rappeler aux générations futures ce qui a marqué le passé et a ému un peuple, l'a fait trembler de rage, a ranimé son espoir ou l'a jeté dans la confusion du désespoir. L'écriture du mythe, sa transformation et sa réécriture ne sont pas dénuées de charme. Elles portent en eux les germes de l'imaginaire collectif. Leur énergie, leurs secrets et leur parfum d'altérité bouleversent les lecteurs et historiens de toutes les époques.

Dans un touchant hommage à l'archive, Arlette Farge nous enseigne que nous devons beaucoup aux archivistes du passé, à ces êtres d'une autre époque qui surent préserver quelques morceaux infiniment précieux de l'Histoire pour nous en faire cadeau. Dans *Le goût de l'archive*, elle partage son amour des archives tout en soulignant leur caractère précieux et fragile. Étant elle-même historienne, elle dénonce la tentation de faire naître la fiction dans ce rapport délicat entre l'écriture de l'Histoire et le réel. Citant R. Chartier, elle écrit :

« le rapport de l'histoire au réel se fait sur le mode non d'une transparence, mais d'une mise en rapport des données », opération qui se doit de posséder un indubitable statut de vérité. Pertinent pour le traitement de tous les

⁷⁵ Je fais allusion à leurs témoignages sur les faits et les mœurs de leur époque, non à leur compte rendu de la Bataille du Mont Badon, de laquelle il n'existe (ou ne subsiste) aucun écrit rapporté par un témoin oculaire.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 70.

événements, ce rapport de l'histoire au réel devient crucial quand il s'agit de faits sur lesquels s'est forgée une mémoire vivante qui traverse la société entière⁷⁸.

Cette relation entre l'évènement rapporté et la vérité historique est essentielle lorsque les faits imprègnent une société au plus profond d'elle-même. L'historien est un être subjectif désireux de transmettre la connaissance et d'en voir bénéficier les générations futures; pourtant, il n'est pas à l'abri de sa propre subjectivité. Il est influencé par son milieu, ses positions politiques et son intérêt pour certains personnages qu'il découvre au sein des archives si bien que l'historien « navigue au plus juste entre la conscience de la gravité de ses choix et l'impossible théorie selon laquelle l'histoire serait une compilation objective de faits⁷⁹. » L'archive n'est pas une vérité absolue et son interprétation est sujette à la subjectivité, si bien que la vérité historique ne sera jamais qu'une notion relative soumise à une multitude d'influences extérieures. Soutenant les propos de Michel Foucault, Farge le cite : « Je n'ai jamais écrit rien d'autre que des fictions et j'en suis parfaitement conscient [...] Mais je crois qu'il est possible de faire fonctionner des fictions à l'intérieur de la vérité⁸⁰. » L'écriture de l'Histoire est et restera une création littéraire dont les faits seront plus ou moins rapportés avec justesse selon les idéaux politiques et les influences culturelles de son écrivain.

Les récits historiques médiévaux de Bretagne ont été construits d'emprunts, de réécriture, d'interprétation d'évènements, de merveilleux et d'ajouts de copistes peu respectueux des textes originaux. La créativité enrichit l'œuvre littéraire et appauvrit l'œuvre historique, au grand désespoir de l'écrivain qui tente de trouver la source de la vérité historique arthurienne. Ce constat amène la désillusion et imprègne les romans modernes, si bien qu'il n'est pas rare d'y découvrir l'illustration de l'historien manipulateur, du chroniqueur infidèle, du barde inventif et du récit reconstruit, ou déconstruit, par un témoin oculaire. La mise en abyme de l'écriture de l'Histoire est un thème récurrent, d'une œuvre à l'autre, et témoigne de la conscience des écrivains tant de la malléabilité de la vérité historique, que de la fragilité des sources et de la superstition transformant les faits. Dans certains cas, les écrivains attaquent les institutions religieuses du Moyen Âge, de même que la figure du chroniqueur médiéval.

⁷⁸ Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil (coll. Points), 1997, p. 119.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 121-122.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 116.

I. LA MALLEABILITE DE LA VERITE HISTORIQUE

Les écrivains du cycle arthurien contemporain, qu'ils choisissent la fantasy ou le roman historique, abordent la question de la malléabilité de la vérité historique et de la propagande influençant l'interprétation des faits. Chaque écrivain exprime son questionnement et illustre ses réflexions, si bien que le thème est maintenant ancré dans cette nouvelle tradition de la réécriture de la matière de Bretagne.

Bernard Cornwell traite la question de la malléabilité de la vérité historique au sein d'une double mise en abyme : celle des attentes du lecteur et celle de l'écriture d'un récit testimonial. Le narrateur, Derfel Cadarn, interrompt régulièrement son récit des hauts faits d'Arthur pour rapporter une conversation qu'il a eue avec sa jeune mécène, la reine Igraine, laquelle lui reproche fréquemment de s'éloigner de la figure traditionnelle d'Arthur et des lieux connus de la légende. Sa lectrice réclame des histoires sur l'enfance d'Arthur, alors que Derfel ne sait que très peu de choses sur le sujet et prétexte que celui-ci n'aimait pas raconter son enfance. Utilisant le procédé de rectification des faits, Derfel explique à sa lectrice qu'Arthur était le fils bâtard d'Uther et d'Igraine de Caer Gei. On prétend qu'elle était la fille de Cunedda, mais il conteste cette affirmation. Elle n'était, selon lui, que la simple fille d'un chef d'Henis Wyren. Derfel entreprend régulièrement de rectifier les informations circulant sur celui qui fut son ami et son seigneur. L'épée d'Arthur ne possède aucun pouvoir et ses origines n'ont rien de mystérieux. De plus, elle est posée sur la pierre des rois, non dedans, lors d'une cérémonie⁸¹. La Bataille de Lugg Vale, malgré ce que les bardes chantent, était en fait une défaite pour Arthur⁸². Écrivant sa première rencontre avec Arthur, Derfel interrompt la narration afin de faire une rectification qui marque l'influence de sa mécène sur son récit et la tentation d'embellir la réalité pour plaire au lecteur :

Pour la première fois, je le vis de face. Son visage respirait la bonté. Telle fut ma première impression. Non, c'est ce qu'Igraine veut que j'écrive. En vérité, ma première impression fut une impression de sueur ruisselante. L'effet de l'armure métallique sous une chaleur estivale⁸³.

Le narrateur semble hanté par les attentes de sa lectrice et le manifeste par de nombreux commentaires qui ne sont pas dénués d'humour. Derfel se méfie d'elle, étant assuré qu'elle embellira cette histoire de légendes et portera atteinte à la vérité historique : « Il fut le Roi

⁸¹ Bernard Cornwell, *Le Roi de l'Hiver*, Paris, Éditions de Fallois, 1998, p. 225.

⁸² *Ibid.*, p. 452.

⁸³ *Ibid.*, p. 127.

sans Terre et le Seigneur des Menteries, mais si Igraine arrive à ses fins il brillera à travers les ans comme le parangon des guerriers royaux⁸⁴. » Il indique par cela qu'il a conscience de la malléabilité de la vérité historique et qu'un personnage vil peut se travestir en créature angélique si tel le veut le copiste qui détiendra un pouvoir sur l'œuvre. Écrivant en langue saxonne pour éviter la censure du saint Samsun, Derfel doit également soumettre son texte à un traducteur en lequel il n'a aucune confiance. Cette situation de collaboration teintée de méfiance illustre bien la réalité de l'écriture au Moyen Âge, l'œuvre était alors vulnérable et pouvait être la proie de plusieurs, étant assujettie tant aux visées politiques qu'aux visées esthétiques de ceux qui s'en emparaient. L'œuvre était à la merci des traducteurs et des copistes :

« Igraine emporte ces peaux, l'une après l'autre, puis les fait transcrire dans la langue des Bretons par Dafydd ap Gruffud, le clerc de justice qui parle la langue des Saxons. Je ne lui fais pas davantage confiance qu'à Igraine pour soustraire ces mots aux caprices de leur imagination⁸⁵. »

Si l'œuvre était menacée, la vérité historique qu'elle contenait pouvait être altérée et transformée selon la volonté de chacun. La notion de propriété intellectuelle étant alors inexistante, l'écrivain n'avait plus aucun pouvoir sur ce qu'il adviendrait de son œuvre. Dans un souci sincère de préserver la vérité historique, Derfel résiste aux demandes d'Igraine et répond à contrecœur à certaines questions sachant très bien que ses réponses lui sembleront insatisfaisantes. Derfel ne veut rien inventer et tient l'Histoire pour sacrée, même s'il avoue avoir changé quelques petits détails de l'histoire⁸⁶. Il ajoute ensuite que c'est un péché véniel que de trafiquer l'Histoire⁸⁷. Bernard Cornwell illustre fréquemment la transformation de la vérité historique pour les besoins de la propagande et des visées politiques des puissants, tant chez les nobles que chez les religieux. Autrefois, il n'était pas rare qu'un seigneur paie un barde pour qu'il chante ses exploits, comme l'attestent les récits des chroniqueurs de l'Antiquité⁸⁸. Intègre et soucieux de voir la vérité triompher des mensonges circulant à son époque, le narrateur de Cornwell s'en prend régulièrement aux poètes et bardes qui trafiquent l'Histoire :

— Arrête! commanda Igraine. Alors pourquoi les bardes lui donnent le nom de Camelot?
— Parce que les poètes ont toujours été des sots, autrement pourquoi seraient-ils poètes⁸⁹?

⁸⁴ *Ibid.*, p. 315.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 123.

⁸⁶ *Id.*

⁸⁷ *Ibid.*, p. 123-124.

⁸⁸ Henri D'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, tome 12, p. 181-183.

⁸⁹ Bernard Cornwell, *Le Roi de l'Hiver*, *op. cit.*, p. 227.

Malgré les protestations de sa mécène, le narrateur réécrit Lancelot tel qu'il l'a connu, c'est-à-dire comme un lâche qui feint ses victoires pour récolter les éloges et la gloire des ménestrels⁹⁰. Derfel, ce vieux moine et ancien guerrier d'Arthur, accuse les poètes de Lancelot d'avoir trafiqué l'Histoire : « [...] Et les poètes sont des menteurs invétérés. C'est pour cela qu'on les paie. Mais vous m'avez demandé la vérité. Et quand je vous la dis, vous vous plaignez⁹¹ ! » Derfel dénonce les lieux connus de la légende arthurienne et la déformation des faits : « Mais ce n'est pas juste, parce que tout le monde sait que Lancelot a été le plus grand des soldats d'Arthur. Tout le monde ! » à cela, Derfel répond : « Pas moi⁹². » Son témoignage fait autorité puisqu'il est l'un des derniers survivants de cette ère, aussi Igraine cédera-t-elle à sa représentation de la réalité. De la même manière que pour Lancelot, il fera la description physique de Cerdic et la comparera avec celle faite par les bardes afin de le présenter sous son vrai jour, c'est-à-dire dans toute sa banalité⁹³. Il décrira les années de gloire d'Arthur telles qu'il les a connues, comparant la réalité au récit des poètes, au risque d'esquinter le portrait doré du seigneur qui fut pour lui le ciel et la terre : « Mais la vérité est simplement que nous avons gouverné la Dumnonie de notre mieux et justement, et que nous ne l'avons jamais appelée Camelot⁹⁴. » La Table Ronde également perdra de son lustre mystique et légendaire, devenant un rassemblement de joyeux guerriers avinés et un prétexte pour les beuveries.⁹⁵ Aux dires du narrateur, le récit de la mort du roi Cuneglas fut amélioré afin d'honorer sa mémoire⁹⁶ et de nombreuses histoires furent inventées sur Arthur et Merlin⁹⁷. Si Derfel fait de nombreux reproches aux poètes, il devient pourtant lui aussi le mécène qui influence la culture et l'Histoire en payant des artistes afin qu'ils encensent le récit tragique de son ami Tristan, offrant ainsi un dernier hommage aux amants maudits⁹⁸. Rédigeant le récit de la bataille de Badon, Derfel écrit un seul commentaire favorable à l'égard du travail des poètes de son époque : « Les bardes le racontent et, pour une fois, ils n'exagèrent pas⁹⁹. » Derfel prétend qu'il existerait différentes

⁹⁰ Bernard Cornwell, *L'Ennemi de Dieu*, Paris, Éditions de Fallois, 2000, p. 27.

⁹¹ *Ibid.*, p. 246.

⁹² Bernard Cornwell, *Le Roi de l'Hiver*, *op. cit.*, p. 315.

⁹³ Bernard Cornwell, *L'Ennemi de Dieu*, *op. cit.*, p. 217.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 248.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 268.

⁹⁶ Bernard Cornwell, *Excalibur*, Paris, Éditions de Fallois, 2001, p. 277.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 432.

⁹⁸ Bernard Cornwell, *L'Ennemi de Dieu*, *op. cit.*, p. 335.

⁹⁹ Bernard Cornwell, *Excalibur*, *op. cit.*, p. 267.

versions de la même bataille, si bien qu'on ne saurait plus qui était le chef qui mena les Bretons à la victoire¹⁰⁰. Selon lui, les chrétiens enlevèrent volontairement la gloire de la victoire de la bataille du mont Badon à Arthur. Il estime également qu'Arthur fut victime de rumeurs, de mensonges, et que beaucoup de chrétiens pratiquèrent la médisance afin de porter atteinte à sa réputation : « L'histoire des gens ne devrait pas être racontée par leurs ennemis¹⁰¹. » En illustrant la responsabilité de l'écrivain par rapport à sa création et les répercussions d'une relativité de la vérité historique influencée par la propagande, Bernard Cornwell offre au lecteur une réécriture riche et novatrice. S'il est l'un des seuls à soulever les questions d'éthique de l'écrivain en décrivant la crainte de l'auteur médiéval pour son œuvre et l'influence d'un mécène sur la création, plusieurs autres écrivains utilisent, comme lui, le procédé de rectification des faits typique du cycle arthurien contemporain.

Réécrivant Geoffroy de Monmouth, Mary Stewart réinterprète les événements qui marquèrent la vie d'Arthur selon la tradition du bas Moyen Âge. Considérant que les « Enfants de Mai » est le récit le plus susceptible de nuire à la figure arthurienne, il était évident qu'un écrivain en offrirait une réécriture¹⁰². Chez Stewart, le meurtre des Enfants de Mai est une des manigances de Morgause et Lot afin de porter atteinte à la réputation d'Arthur en répandant la rumeur de son implication. Par souci de rectification de l'Histoire, Merlin écrit sa propre version du massacre afin d'éviter que l'infamie n'entache à jamais l'image de ce roi exemplaire. Cependant, si la rumeur est parfois malsaine, Merlin sait l'utiliser à son avantage : « Comme vous le constatez, Gandar, c'est moi qui ai semé la graine. Les nobles et les conseillers du roi connaissent la vérité, mais les gens du peuple trouveront cette fable sur la magie, et l'innocence de leur duchesse, plus agréable – et plus facile – à croire que la vérité¹⁰³. » Il s'amuse régulièrement de voir les petits gens transformer les faits et les altérer par leurs superstitions, le « bouche à oreille » et l'imagination débordante du peuple. Ces altérations nuisent à la juste représentation des faits, si bien que l'Histoire s'en trouve menacée. Le narrateur, Merlin, fait souvent référence à des documents rédigés à son époque et faisant le récit des exploits d'Arthur, mais chaque fois, ces récits lui semblent incomplets ou altérés. Il semble se heurter

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 304.

¹⁰¹ Bernard Cornwell, *Le Roi de l'Hiver*, *op. cit.*, p. 315.

¹⁰² Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin*, tome 3, Paris, Le Livre de Poche, 2009, p. 211-217.

¹⁰³ Mary Stewart, *Les collines aux mille grottes, Le Cycle de Merlin*, tome 2, Paris, Le Livre de Poche, 2008, p. 34-35.

constamment à l'impossibilité de sa quête de vérité et il n'est pas le seul. Blaise, historien fictif d'Ambrosius Aurelianus, est victime d'informations de mauvaise qualité, ce qui entraîne une perte de la connaissance, des dommages irréparables au savoir :

« Oh!... j'ai essayé de coucher par écrit tout ce qui s'était passé. Cependant, vu que je ne suis plus au cœur des affaires et que je dépends des rumeurs de la ville – ou du bon vouloir de mes visiteurs –, il m'est difficile de savoir ce que j'ai raté. J'ai bien des correspondants, mais ils sont parfois négligents¹⁰⁴ ...»

Ce thème de l'Histoire incomplète ou erronée hante le récit, de même que la création par l'imagination au sein du fait historique. Le récit du couronnement d'Arthur devient « matière à chansons et à histoires¹⁰⁵ », de même que l'anecdote de la bataille de Blackwater, racontée par Arthur lui-même, devient matière à plaisanterie : « J'en ai fait le récit si souvent qu'elle s'est modifiée au point que moi-même j'ai du mal à la reconnaître. Mais il n'est pas inconvenant de la répéter, une fois de plus, rien que pour toi. » À cela Merlin répond : « C'est même obligatoire. Et je promets de croire sur parole le moindre mot¹⁰⁶. » Stewart suggère ainsi que l'on exagère toujours lorsqu'on raconte une histoire et qu'un témoin oculaire n'est pas à l'abri de sa propre créativité. Par son narrateur, Merlin, Stewart offre une réflexion iconoclaste sur la construction des mythes, leur diversité et la transformation de la littérature orale :

J'ai même entendu des bouches de Ralf et d'Ector – et parfois de celle d'Arthur, en toute innocence – les histoires racontées aux quatre coins du pays [...] Des fables qui ne cessaient de s'enfler, colportées par des oisifs voyant là un moyen d'acquérir une certaine importance aux yeux de leurs voisins. Comme cela s'était déjà produit par le passé, des guérisseurs ambulants et des prophètes en herbe n'hésitèrent pas à se donner du « Merlin le second » ou parfois même à usurper mon identité ; mon nom, en effet, inspirait la confiance et, si le malade survivait, son utilisation ne nuisait en rien. Si, à l'inverse, le patient décédait, les gens disaient simplement : « Après tout, il ne devait pas s'agir de Merlin, sa magie n'aurait pas échoué » et, comme le faux Merlin s'était évanoui dans la nature depuis belle lurette, ma réputation ne souffrait pas de son imposture¹⁰⁷.

On y présente le mythe comme un mensonge entretenu par des personnes en mal de sensationnalisme et de popularité, plutôt que comme une fluctuation des faits rapportée par le bouche à oreille. La création d'une légende est un thème récurrent dans l'œuvre de Stewart, où le fait ne rencontre jamais la subjectivité humaine sans en être transformé. Merlin, étant barde, devient le gardien des histoires et du savoir, qu'il se plaît à partager. Chantant le récit de l'union de ses ancêtres, Maximus et Elen, il ne peut que constater la beauté de la création littéraire :

¹⁰⁴ Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin*, tome 3, *op. cit.*, p. 176-177.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 14.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 245.

¹⁰⁷ Mary Stewart, *La colline aux mille grottes, Le Cycle de Merlin*, tome 2, *op. cit.*, p. 439-440.

« Pour le reste, comme dans toutes les fables, il ne s'agissait que d'une légère déformation de la vérité, comme si, après avoir rassemblé les morceaux épars d'une mosaïque brisée, un artiste la reconstituait avec ses propres couleurs chatoyantes en y incrustant çà et là les fragments de l'image originelle¹⁰⁸. »

Stewart offre ainsi au lecteur cet hommage au barde et à l'historien médiéval, lui rappelant qu'ils sont tous deux des artistes.

Si l'oeuvre de Nancy McKenzie est narrée par Guenièvre, elle n'en demeure pas moins très similaire à celle de Stewart, si bien que le lecteur est en droit de se demander s'il ne s'agit pas justement d'une réécriture du *Cycle de Merlin*. L'affirmation de vérité est une stratégie fréquemment utilisée par McKenzie, qui présente le *Lai de Bedwyr* comme « le récit complet et véridique¹⁰⁹ », tout en renvoyant à un document que l'histoire n'a pas conservé. Cette écriture autoréférentielle met en abyme le travail de l'historien, lequel fait référence à une source ou à un auteur qui agit comme autorité et suggère le documentaire. Certains personnages semblent se complaire dans l'illusion et le mensonge, c'est d'ailleurs le cas de Lancelot qui apprécie la version du duel contre Méléagant qui lui est favorable : « Lancelot adorait entendre cette histoire et, en vérité, c'était une très belle chanson, bien qu'elle fût fausse. Des années plus tard, je l'entendis à nouveau, contée par de jeunes bardes, comme si elle était vraie, mais personne de ceux qui connaissent Arthur n'y croit¹¹⁰. » À certaines occasions, on se questionne sur l'authenticité du *Lai d'Arthur*, mais Arthur affirmera devant tous que tout est vrai, ce que les enfants auront du mal à croire : « En voyant la surprise sur leurs visages, je compris que les garçons avaient pensé que c'était un mythe, comme l'histoire de Pégase, qui avait également les faveurs de Gareth¹¹¹. » McKenzie renverse complètement la conception de vérité et oppose le mythe à la réalité en le présentant comme vérité absolue. Notre scepticisme moderne devient alors un handicap et même le synonyme d'une naïveté enfantine. À plusieurs reprises, la question de la malléabilité de la vérité historique est soulevée par McKenzie qui propose un récit différent de la tradition littéraire du bas Moyen Âge, suggérant que les rumeurs mensongères sont devenues progressivement des vérités absolues. Guenièvre n'a jamais commis l'adultère avec Lancelot malgré le fait que son amour pour lui ne fut un mystère pour personne¹¹², Arthur n'a pas tué les Enfants de Mai¹¹³ et Mordred fut victime du

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 209-210.

¹⁰⁹ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 1. L'enfant reine*, Paris, Pocket, Le Pré aux Clercs, 2003, p. 404.

¹¹⁰ *Id.*

¹¹¹ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 2. La reine de Bretagne*, Paris, Pocket, Le Pré aux Clercs, 2003, p. 110.

¹¹² *Ibid.*, p. 25.

jugement d'autrui et de leur perception de la réalité¹¹⁴. Les faits sont constamment mal interprétés et, à quelques reprises, Guenièvre s'emporte de façon déraisonnable pour une simple méprise. Lors du complot contre Lancelot et Guenièvre, Lancelot se méprend sur les intentions de Mordred et croit, à tort, qu'il fait partie des conjurés. Guenièvre soulignera cette méprise : « Lancelot l'a toujours pris pour quelqu'un d'autre¹¹⁵. » La perception de la réalité altère le jugement des autres et nuit à la communication. La perception a également un effet sur la vérité historique, puisqu'elle peut entraîner un mauvais jugement du caractère et des intentions d'un personnage. Selon McKenzie, la tragédie de Camlann aurait pour origine un enchaînement de mauvaises interprétations. Jusqu'au dernier moment, Mordred voudra tout expliquer pour éviter le massacre¹¹⁶. Arthur mourra en croyant que son fils est un traître et un couard, alors que Mordred sera à jamais perçu comme l'ennemi¹¹⁷.

Comme chez McKenzie, on retrouve dans l'œuvre de Marion Zimmer Bradley le thème de la mauvaise perception de la réalité, laquelle altère l'image d'un personnage jusqu'à tirer les mauvaises conclusions sur ses motifs. Utilisant la double figure de Morgane, celle de bienfaitrice et d'ennemie jurée, Bradley innove par sa représentation d'une Morgane victime des préjugés d'autrui. Souffrant de voir son amitié avec Lancelot brisée pour une méprise, elle dira à Elaine : « Alors, lui qui vous croit jusqu'à maintenant l'innocente victime de mes sortilèges et ne blâme que moi, saura la vérité¹¹⁸. » Pourtant, malgré tous ses efforts, Morgane ne pourra se défaire de cette mauvaise réputation. Poussée par ses convictions religieuses et la fidélité qu'elle voue à sa déesse, elle sera responsable de plusieurs actes de trahison, y compris le vol du fourreau magique d'Excalibur, ce qui entraînera la mort de son frère Arthur. À la suite de ce vol, le mythe prendra racine dans l'imaginaire collectif et donnera naissance à une histoire farfelue :

Morgane parle...

« Bien des années après parvint à mes oreilles le récit imaginaire de ces heures étranges : m'étant emparée du fourreau, entouré de mes cent chevaliers-fées, Arthur m'avait poursuivie à la tête d'une centaine d'hommes d'armes. Sur le point de nous rejoindre, nous nous étions transformés, moi et mes compagnons, en pierres levées! Pour

¹¹³ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 1. L'enfant reine, op. cit.*, p. 91.

¹¹⁴ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 2. La reine de Bretagne, op. cit.*, p. 466.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 599.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 714.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 732.

¹¹⁸ Marion Zimmer Bradley, *Les Brumes d'Avalon*, tome 2, Paris, Le Livre de Poche, 2009, p. 170.

d'autres, je n'avais dû le salut qu'à l'intervention de trois dragons ailés qui m'avaient emmenée tout droit vers le Royaume des Fées!

« Rien de cela, bien sûr, ne correspondait à la réalité. Je n'avais profité avec le Petit Peuple que de la protection des bois, nous fondant simplement avec la nature, comme nous l'avait appris Avalon¹¹⁹.

Morgane s'efforce de rectifier les faits, même si cela peut sembler futile. Considérant qu'elle vit dans un monde où l'usage de la magie est chose rare, mais possible, les récits mythiques où elle fait usage de ses pouvoirs ne devraient pas l'étonner. Toutefois, la déformation de la réalité n'est pas chose rare dans notre monde, si bien que cette illustration de l'évènement devenant légende se retrouve chez tous les peuples.

Chez Michel Rio, on retrouve aussi le thème du fait devenant mythe et cette superbe citation sur la légende s'emparant d'un fait historique pour le rendre éternel :

[...] corrigeant dans la matière inerte les défauts que je n'avais pu réduire dans la chair et l'âme vivantes, je perçus clairement, par expérience, pourquoi l'homme vivait davantage, depuis la nuit des temps, de légende que d'histoire, et pourquoi dans son esprit, en fin de compte, la poésie prévalait sur le pouvoir. Parce que la légende construisait inlassablement une éternité dont l'histoire s'évertuait à démontrer le mensonge. Et moi, qui au faite de ma puissance avais sommé l'histoire d'admettre l'éternité de la Table, je construisais, dans le dénuement, un monument à mon propre échec qui resterait sans doute ce que j'avais fait de plus beau et de plus durable, utilisant les matériaux de la légende, la pierre et les mots, pour figer un passé en fuite, une idée vaincue et une chair morte¹²⁰.

C'est là le dernier hommage de Merlin fait à sa propre volonté de façonner un roi philosophe. Il fait également le constat que la légende s'est emparée de l'histoire d'Arthur, le rendant ainsi immortel. Ici, la vérité historique se trouve transformée par l'imaginaire et les idées transcendent la chair morte pour survivre à l'homme. La légende devient gardienne du souvenir de son passage, protectrice de la connaissance altérée, mais vivante dans la figure arthurienne.

Stephen Lawhead est l'un des seuls écrivains du cycle arthurien contemporain à rendre hommage aux légendes galloises et à les mettre au premier plan. Il s'inspire de la figure mystique du barde celte pour donner vie à un glorieux Myrddin guidé par l'*awen*, si bien que les Triades et les branches du Mabinogi imprègnent et ponctuent son œuvre. Dans *le Cycle de Pendragon*¹²¹, les voix narratives se multiplient et se relaient, offrant au lecteur une expérience fictionnelle unique. Chacun apporte sa perspective et sa personnalité au récit, mais se heurte parfois à la version de son prédécesseur. C'est le cas dans *Pendragon*, où le narrateur Myrddin critique la version d'Aneirin (Gildas) que l'on retrouve dans le livre précédent, *Arthur* : « Et le livre d'Aneirin est ouvert à ceux qui veulent se donner la

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 254-255.

¹²⁰ Michel Rio, *Merlin*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 148.

¹²¹ Stephen Lawhead, *Le Cycle de Pendragon*, tomes 1-6, Paris, Le Livre de Poche, 2007.

peine de le lire. Pauvre Aneirin, il a tant œuvré à son Livre Noir. Et pourtant, même lui n'a fait qu'entrevoir l'homme qu'il avait l'intention d'honorer. Cela ne lui a finalement apporté que tourments¹²². » Par ce commentaire, Myrddin suggère que la version d'Aneirin est incomplète et ose même insinuer qu'elle est ennuyeuse en écrivant : « à ceux qui veulent se donner la peine de la lire ». Il s'agit ici de la mise en abyme de l'écriture romanesque, puisque le narrateur d'un écrivain s'oppose à un autre narrateur de ce même écrivain afin de rectifier les faits. Myrddin semble croire que sa version est la meilleure : « Mais moi, Myrddin Emrys, je connais tous les récits perdus et oubliés, car j'étais avec lui dès le commencement. Et je me tenais à son côté en son heure la plus sombre¹²³. » Chez Stephen Lawhead, la vérité historique est présentée comme étant soumise aux différents points de vue des témoins oculaires, donnant naissance à différentes versions se complétant les unes les autres. Chez Bedwyr, le seul narrateur issu de la classe militaire, les légendes sont perçues comme futiles et nuisibles pour la juste transmission du savoir, ce qui le conduira à écrire : « L'or pur n'a pas besoin de dorure¹²⁴. »

Plusieurs autres œuvres du cycle arthurien abordent la question de la malléabilité de la vérité historique et l'illustrent chacune à sa manière. Dans *Kaamelott* d'Alexandre Astier, la réécriture d'une histoire fait l'objet d'une longue discussion entre Arthur et Perceval. Alors que la dernière aventure de Perceval n'a rien de glorieux et qu'il doit la raconter à la Table Ronde, où Blaise met par écrit tous leurs hauts faits, Arthur lui propose de l'aider à anoblir son récit. Ils reconstruisent ensemble l'anecdote de Perceval afin de lui donner une valeur épique et discutent de la structure du récit¹²⁵. Par cette réécriture du fait, ils procèdent à une invention qui sera ajoutée à la construction de l'Histoire faite par Blaise. *Artorius Rex* de John Gloag opère une rupture brutale avec la légende, le narrateur nourrit peu de respect pour les poètes¹²⁶ et la question de la malléabilité de la vérité historique est au cœur du récit. Du côté de Victor Canning, on retrouve cette citation : « Il est inévitable que lorsqu'on crée une légende, la première victime soit la vérité¹²⁷. » Quant à Peter

¹²² Stephen Lawhead, *Pendragon, Le Cycle de Pendragon*, tome 4, Paris, Le Livre de Poche, 2007, p. 11.

¹²³ Stephen Lawhead, *Pendragon, op. cit.*, p. 12.

¹²⁴ Stephen Lawhead, *Arthur, Le Cycle de Pendragon*, tome 3, Paris, Le Livre de Poche, 2007, p. 181.

¹²⁵ Alexandre Astier, *Kaamelott*, Livre IV, CALT Productions, 2007, fantasy, série télévisée, épisodes 57-58.

¹²⁶ Marc Rolland, « « Un prince du Ve siècle » : Arthur et le roman historique au XXe siècle » dans *Le roi Arthur au miroir du temps*, Rennes, Terre de Brume, 2008, p. 120.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 121.

Vansittart, il propose une hypothèse iconoclaste, celle d'un roi Arthur brutal et ignorant. Le narrateur, Lancelot, est un être sensible égaré dans une époque sombre et insensée¹²⁸. Cette hypothèse n'est pas sans rappeler le jeu de rôle *Mordred*, où Arthur, chef de guerre sanguinaire, est l'ennemi à vaincre. La vérité historique est relative et dépend de la perspective de chacun, si bien que le roi utopique des Celtes aurait été le tyran de ses ennemis. Comme le suggèrent plusieurs historiens et auteurs, les adversaires d'Arthur auraient pu désirer assassiner son souvenir en tentant de détruire toute trace littéraire et généalogique de son règne. La fragilité des documents historiques permettait, aux hommes avides de pouvoir, de prendre l'Histoire en otage.

II. LA FRAGILITE DES SOURCES ET LA VOLONTE DE PRESERVATION

Les bardes, figures mythiques et mystiques, poètes de l'awen¹²⁹ sacré, gardaient jalousement les secrets de leur art et ne les partageaient qu'avec de rares disciples¹³⁰. Leurs œuvres traversèrent les frontières des royaumes et des siècles, cultivant la population, les baignant dans une mer de connaissances historiques et rhétoriques, tout en entretenant leur patriotisme. La culture bretonne étant très éprise de musique et de poésie, les classes supérieures offraient un grand soutien aux bardes¹³¹. Ceux-ci faisaient également l'admiration du peuple, jusqu'au XVI^e siècle, à la mort de Llywelyn ab Gruffydd¹³². L'esprit guerrier et l'exaltation patriotique furent anéantis avec leurs dernières espérances, le *bardisme* perdit de sa popularité. Les récits immémoriaux tombèrent peu à peu dans l'oubli ou subirent de regrettables rajeunissements. Ce thème de la destruction du savoir par la guerre, par la main de l'homme et par la négligence des copistes, hante les écrits du cycle arthurien contemporain. Cette conscience de la fragilité de l'information et de la vulnérabilité des documents historiques imprègne l'écriture moderne.

Bernard Cornwell illustre la fragilité des documents et l'Histoire victime des guerres par la destruction de la bibliothèque d'Ynys Trebes. Dans cette scène où la barbarie triomphe des intellectuels, l'étrange Merlin de Cornwell sélectionne ses parchemins favoris

¹²⁸ *Id.*

¹²⁹ Awen : mot gallois signifiant « inspiration », utilisé pour décrire l'inspiration divine du barde dans la tradition littéraire galloise.

¹³⁰ Joseph Loth, *Cours de littérature celtique*, tome 9, p. 8.

¹³¹ *Ibid.*, p. 10.

¹³² *Ibid.*, p. 9.

et parvient à en sauver quelques uns des flammes¹³³. Commentant avec son cynisme habituel la qualité des œuvres que le feu a emportées, il nous livre ses opinions sur quelques ouvrages d'une valeur inestimable¹³⁴, laissant le lecteur songer à tout ce que l'Humanité a perdu pour de vulgaires rivalités territoriales. Autrefois, si le document survivait au feu et aux guerres, rien encore ne pouvait garantir qu'il traverserait les siècles sans être altéré. À la fin du troisième tome, Derfel trouve du réconfort lorsque le traducteur de son œuvre lui assure qu'il n'en changera pas même une syllabe¹³⁵.

Moins formelle, la téléserie *Kaamelott* traite avec humour de l'art des bardes altéré par le temps et la transmission, tant incomplète qu'imparfaite, de l'information. Dans le Livre I, on retrouve un barde présenté comme un messager chantant les nouvelles passées de bouche à oreille¹³⁶. La musique et la qualité d'interprétation sont de piètre qualité, rien n'est poétique, tout est simple et inutile, si bien que le roi et son épouse ont du mal à comprendre. Arthur et Leodagan s'impatientent au point de commenter chaque chanson, notant qu'il est impossible d'obtenir des détails sur les événements rapportés par l'artiste. La mémoire sélective du barde, de même que l'effet dramatique qu'ils cherchent à produire afin d'être mieux rémunérés, amoindrissent la qualité des nouvelles. Les chansons sont créatives, mais les faits transformés. Dans cet épisode, la mémoire du barde est si fragile qu'il ne peut être interrompu sans souffrir d'un oubli et il lui est impossible de recommencer une chanson au milieu ou de se souvenir des détails de l'une d'elles sans la chanter en entier. Le thème de la préservation du savoir, s'il est régulièrement sujet à plaisanteries, n'en est pas moins au cœur des réunions de la Table Ronde, où Blaise met leurs exploits par écrit. Ce dernier, par un souci esthétique, transcrit les anecdotes de manière à les rendre plus épiques et de faire de chaque personnage un portrait plus glorieux et héroïque. Dans cette mise en abyme de l'acte d'écriture de l'Histoire, Blaise et les chevaliers de la Table Ronde embellissent la réalité afin de créer la légende qui leur survivra.

Au sein d'un récit très inclusif où l'écriture de Geoffroy de Monmouth est scrupuleusement respectée et les changements soigneusement justifiés à la fin de chaque

¹³³ Bernard Cornwell, *Le Roi de l'Hiver*, op. cit., p. 284.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 295.

¹³⁵ Bernard Cornwell, *Excalibur*, op. cit., p. 407.

¹³⁶ Alexandre Astier, *Kaamelott, Livre I*, épisode 7.

roman, Mary Stewart utilise le procédé de rectification, de même que la mise en abyme de l'archive et du travail de l'historien : « On a raconté énormément de sottises sur la suite des évènements. J'ai moi-même entendu certaines chansons et lu un compte rendu recopié dans un volume¹³⁷. » Merlin suggère ainsi qu'il existerait des documents racontant la bataille d'Ambrosius Aurelianus et que les faits rapportés seraient exagérés ou erronés. Ces documents seraient aujourd'hui disparus. Néanmoins, cette stratégie a pour but de laisser planer le doute sur l'existence probable de tels documents et propose au lecteur une ouverture sur la possibilité d'une figure arthurienne historique. Au cours du récit, le narrateur de Stewart, Merlin, fait la rencontre de Blaise, l'historien d'Ambrosius Aurelianus, lequel avait pour mission de mettre par écrit la vie de son maître. Remarquant plusieurs parchemins, il lui demande de lui lire une partie de ses écrits. Grâce à cette lecture de l'œuvre de Blaise, Merlin parvient à conserver une partie du savoir qui ne subsistera pas à l'épreuve du temps¹³⁸. Merlin estime tant la valeur de ces écrits qu'il dit à Blaise: « De grands évènements se préparent ; tu rendrais service à l'humanité en les écrivant¹³⁹. » L'écriture autoréférentielle est fréquente, le récit met en scène l'écriture et y fait de multiples allusions :

Il m'est impossible d'écrire ce qui se produit ensuite, car je ne m'en souviens que vaguement, comme s'il s'agissait d'une vision apparue à travers un verre opaque ou noirci par la fumée. Les Anciens, eux, connaissent l'histoire... et il est fort probable qu'un autre homme l'ait déjà rédigée.

Le narrateur renvoie, en quelque sorte, le lecteur à la recherche d'une source contemporaine du règne arthurien qui contiendrait peut-être les évènements dont il n'arrive pas à se souvenir. Il rappelle au lecteur la possibilité que d'autres sources aient existé et aient raconté ce qu'il écrit sur Arthur. Merlin écrit : « tout a déjà été écrit¹⁴⁰ » et « si l'on s'en réfère aux chroniques¹⁴¹ », faisant référence à un chroniqueur inconnu et suggérant qu'un tel récit existe bien. Merlin mentionne une chanson qu'un poète composa en son honneur, célébrant la façon dont il érigea Stonehenge, La Danse des Pierres Penchées d'Amesbury¹⁴². Les allusions à d'autres ouvrages illustrent et rendent hommage, tout à la fois, à la disparition des sources médiévales et antiques au cours du temps¹⁴³.

¹³⁷ Mary Stewart, *La Grotte de cristal, Le Cycle de Merlin*, tome 1, Paris, Le Livre de Poche, 2007, p. 533.

¹³⁸ Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin*, tome 3, *op. cit.*, p. 174-176.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 177.

¹⁴⁰ Mary Stewart, *La Grotte de cristal, Le Cycle de Merlin*, tome 1, *op. cit.*, p. 497.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 435.

¹⁴² *Ibid.*, p. 539.

¹⁴³ Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin*, tome 3, *op. cit.*, p. 303-304.

Marion Zimmer Bradley reprend le thème de la fragilité des sources et de la destruction du savoir à plusieurs occasions, notamment par la narration de certains événements dont la narratrice n'a pas été témoin. *Les Brumes d'Avalon*, narré par Morgane, renvoie à l'impossibilité de connaître les détails exacts des événements ayant entraîné la tragédie de Camlann : « Personne ne savait ce qui s'était exactement passé entre Arthur et Mordred¹⁴⁴ [...] » Les événements et motifs de cette guerre semblent inconnus, seules les conséquences sont présentées. Ce thème du narrateur impuissant, ignorant les détails de la querelle entre les deux hommes se retrouve également chez McKenzie, où Guenièvre est entièrement dépendante des nouvelles des messagers¹⁴⁵. L'information est éparse, incomplète, imparfaite et si fragile qu'elle disparaît avec la mort de l'un d'eux, si bien que Guenièvre et Lancelot sont les derniers témoins de la gloire arthurienne. À la demande de Lancelot et de Merlin, c'est elle qui aura la responsabilité de rédiger ses mémoires et d'être « scrupuleusement sincère¹⁴⁶ », afin que le monde connaisse les hauts faits d'Arthur. Devenant gardienne du savoir, elle a pour devoir de préserver la culture. Devant les doutes de Guenièvre, Lancelot suggère : « Alors peut-être que cela ne doit pas être lu par des personnes de notre siècle. Peut-être que cela viendra à la lumière lorsque les temps auront changé et que le peuple de Bretagne désirera connaître la vérité sur son roi et sa reine¹⁴⁷. » McKenzie suggère ainsi que la misogynie et les préjugés d'autrefois ont nui à la préservation de la culture en favorisant les écrits masculins aux dépens des écrits féminins.

Illustrer la destruction du savoir c'est témoigner de la fragilité de l'information et de la vulnérabilité des documents historiques. C'est également rappeler au lecteur que la vérité historique est soumise à de multiples altérations qui, parfois, réduisent à néant les efforts de préservation.

III. LA SUPERSTITION TRANSFORMANT LES FAITS.

Contrairement à la plupart des réécritures, l'œuvre de Nancy McKenzie a ceci de particulier que la narratrice, Guenièvre, croit fermement au surnaturel sans jamais y avoir été exposée, si bien qu'elle ne remet pas en doute un seul mot du *Lai d'Arthur*. Elle sera

¹⁴⁴ Marion Zimmer Bradley, *Les Brumes d'Avalon*, op. cit., p. 336.

¹⁴⁵ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 2. La reine de Bretagne*, op. cit., p. 739.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 765.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 766.

donc choquée d'entendre la nouvelle version du *Lai d'Arthur* composé par son ami et proteste qu'on ne doit pas modifier l'Histoire : « Voyons, prince Flinn, c'est une histoire véridique. Les petites choses que vous avez ajoutées sont crédibles, bien sûr, mais vous ne devriez pas. Cette histoire est vraie¹⁴⁸. » Ses croyances, que l'on pourrait qualifier de naïves superstitions, sont confrontées à l'incrédulité du prince irlandais Flinn, qui s'amuse des légendes de dragons survolant Tintagel et du récit de la conception d'Arthur. Il est sceptique et relève les invraisemblances dans les récits des hauts faits de Merlin et Arthur, remettant en doute la véracité des informations rapportées. Par prudence, Guenièvre répondra : « Mon seigneur, ne vous méprenez pas sur Merlin. C'est un très grand magicien. Il possède un pouvoir immense. Croyez aux récits que l'on vous a racontés à son propos¹⁴⁹! » À la surprise du lecteur, sa foi en Merlin sera récompensée lorsqu'elle sera témoin de quelques manifestations surnaturelles. Contrairement à la majorité des écrivains du cycle arthurien contemporain, McKenzie opte ainsi pour une représentation positive des superstitions. Dans ce roman, l'Histoire serait plutôt menacée par les incrédules, lesquels auraient perdu foi en la dimension surnaturelle du monde et dépouilleraient les événements historiques de leur magie. McKenzie écrit à contrecourant et s'oppose à notre habitude de la réalité qui nous conduit plutôt à rejeter les superstitions et les mythes, les considérant menaçants pour une juste représentation du monde.

Le récit merveilleux de la conception d'Arthur fait souvent l'objet d'une réécriture qui supprime les éléments merveilleux pour le rendre plus vraisemblable. Chez Stephen Lawhead on retrouve cette mise en abyme de la création du mythe et de la déformation des faits par les rumeurs :

Mais les gens racontent tant de choses sur cette affaire. J'ai même entendu dire qu'Ygerna était l'épouse de Gorlas – imaginez donc! – et que, par de sombres enchantements, j'avais donné à Uther l'apparence de Gorlas et l'avais mené jusqu'au lit d'Ygerna. Ou bien que j'avais donné à Ygerna une potion pour lui faire croire qu'Uther était Aurelius, son époux, ressorti du tombeau. Ou, encore plus étrange qu'Aurelius en personne était effectivement revenu de l'Autre Monde pour coucher avec elle. Les gens croiraient n'importe quoi¹⁵⁰!

Merlin s'offusque et s'étonne tout à la fois devant autant de balivernes. Il fait le constat du manque d'information juste, des erreurs d'interprétation et de la superstition transformant la vérité historique. Qu'il ajoute le nom d'Aurelius à ce récit bien connu tiré

¹⁴⁸ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 1. L'enfant reine*, op. cit., p. 163.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 164.

¹⁵⁰ Stephen Lawhead, *Merlin*, op. cit., p. 506.

de l'*Histoire des Rois de Bretagne* suggère que la version des faits circulant à l'époque aurait encore été altérée avant d'être écrite par Geoffroy de Monmouth. Le mythe triomphe alors de la froide représentation des faits historiques.

Ce même récit déformé par les superstitions amuse la mère d'Arthur dans *Les Dames du Lac* de Marion Zimmer Bradley¹⁵¹. Bien que le surnaturel soit omniprésent dans ce monde où l'écriture de Malory est à l'honneur, la conception d'Arthur n'était pas aussi fabuleuse que le raconte la population.

Comme la plupart des réécritures modernes, le récit de la conception d'Arthur de Stewart est entièrement dépourvu d'éléments merveilleux¹⁵². On y réinterprète la légende de Stonehenge, selon laquelle Merlin aurait fait usage de magie pour déplacer les pierres, en y ajoutant une remarque sur la construction du mythe par la superstition : « Depuis, je me suis dit que la légende, qui racontait comment Apollon et Poséidon avaient construit en musique les murs de Troie, avait dû voir le jour de la même façon¹⁵³. » On y réinterprète également la légende de la naissance de Merlin, lequel aurait été engendré par le Diable ou par un esprit. Préférant garder le secret des origines de Merlin pour préserver sa vie, sa mère utilise à son avantage les rumeurs farfelues entourant cette conception maléfique. À l'occasion d'une rencontre avec un Vortigern superstitieux, elle livre un récit déformé jusqu'à en être devenu méconnaissable, afin d'inspirer le respect et la crainte de ceux qui en veulent à leurs vies¹⁵⁴. Chez Stewart, les superstitions sont l'expression de la créativité humaine, mais également un moyen de contrôler les esprits faibles.

Les peurs, les volontés et les désirs se mêlent tour à tour pour transformer la perception de la réalité. Le récit d'un événement passé évolue, passant d'un individu à l'autre et, lorsque des conteurs astucieux à la créativité débordante s'en emparent, la vérité historique est façonnée au gré de leur fantaisie.

IV. L'HISTORIEN PRIS D'ASSAUT PAR LA FICTION

De nombreuses hypothèses ont été évoquées afin d'interpréter le silence des sources historiques contemporaines de l'époque arthurienne. Si, pour Castelden, Gildas donne le

¹⁵¹ Marion Zimmer Bradley, *Les Dames du lac*, tome 1, Paris, Le Livre de Poche, 2008, p. 248.

¹⁵² Mary Stewart, *La Grotte de cristal, Le Cycle de Merlin*, tome 1, *op. cit.*, p. 620-648.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 550.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 386-387.

surnom d'« Ursi » à Arthur comme il rebaptise Aurelius Conanus le chien (Caninus), pour la plupart des historiens, Arthur ne figure pas dans son récit. Ce « silence » de Gildas peut signifier plusieurs choses et les écrivains se plaisent à en exploiter les diverses possibilités. En voici une liste, à titre d'exemple :

- ⌘ Arthur n'a jamais existé.
- ⌘ Un personnage arthurien à l'origine de la légende vécut à une époque antérieure et ne fut en rien responsable de la victoire de Badon.
- ⌘ Un personnage arthurien vécut à une époque postérieure à la bataille de Badon et ne fut pas contemporain de Gildas.
- ⌘ Arthur fut un simple général qui combattit sous les ordres d'un autre chef à la bataille de Badon, sa légende naquit après Gildas.
- ⌘ Arthur fut l'un des rois qui combattirent à Badon et la gloire de la victoire fut partagée entre chacun des seigneurs. Gildas étant un homme d'Église, les détails de la bataille lui étaient étrangers et futiles.
- ⌘ À l'époque de Gildas, tous connaissaient les détails de cette glorieuse bataille et il lui semblait inutile de les mettre par écrit. Il ne pouvait pas se douter que des noms aussi prestigieux sombreraient dans l'oubli¹⁵⁵.
- ⌘ L'œuvre de Gildas fut rédigée à la demande d'Arthur et était adressée aux cinq tyrans de Bretagne afin que cessent les guerres fratricides.
- ⌘ Pour des raisons politiques, un rival effaça le nom et toute trace du passage d'Arthur des documents officiels.
- ⌘ Pour des raisons d'ordre esthétique, Gildas préfère les surnoms aux noms officiels.
- ⌘ Pour des raisons religieuses, Gildas méprisait Arthur et le bouda dans ses écrits.
- ⌘ Pour des raisons personnelles, Gildas cacha des informations au lecteur dans le but d'effacer le nom d'Arthur de la mémoire collective.

Cette dernière hypothèse est celle préconisée dans plusieurs œuvres où la fiction fait la guerre au personnage historique de Gildas, l'accusant de tous les travers. McKenzie

¹⁵⁵ Lorsque la Cornouailles tomba aux mains de l'envahisseur anglo-saxon, la plupart des archives bretonnes furent détruites (par le temps ou la volonté de l'homme). Il est aujourd'hui impossible de connaître le nom du seigneur de Killibury (présomée Celliweg). Il en est de même pour de nombreux noms de seigneurs et de rois bretons du Sud et de l'Est.

dresse de lui un portrait terrible, illustrant encore une fois la fragilité de la vérité et la création d'une Histoire déformée, incomplète ou fausse :

Le pire était Gildas, le préféré de Heuil, devenu à présent un prêtre chrétien. Cet arrogant coureur de jupons avait fait ses études en Irlande et se prenait pour un second Platon, un Pline moderne, un poète et un chroniqueur de son époque, s'estimant bien au-dessus du commun des mortels. Il était plus dangereux qu'une vipère lorsqu'on s'opposait à lui. Il pouvait, par malveillance ou pour une pièce d'or, ruiner la réputation d'un homme d'un seul trait de sa plume¹⁵⁶.

McKenzie suggère que le conflit entre Arthur et les fils de Heuil¹⁵⁷ alimentèrent la haine de Gildas à l'égard d'Arthur, au point de le conduire à effacer Arthur de la bataille de Badon et à garder le silence sur son existence même. Cet extrait illustre également la puissance de l'écriture et la responsabilité de l'écrivain. L'écrivain a le pouvoir de ruiner une réputation, comme le barde d'autrefois pouvait, d'une simple chanson, forcer un roi à abdiquer. La plume est une arme redoutable, elle peut libérer ou garder captif.

On retrouve le même sujet et les mêmes reproches dans l'*Arthuriad* de Frederick Lees où Gildas est présenté comme le soudard dénoncé dans les *Vies* des Saints :

Car Gildas, comme ses frères en piété, tout en se gargarisant de mots comme amour et repentance, s'acharnait à éradiquer le souvenir d'Arthur de la face de la terre, si grande était la haine de l'Église à son encontre. En revanche, j'ai moi-même la ferme intention de veiller à ce que la renommée d'Arthur perdure, et non d'une façon déformée au milieu d'un amas de fables et de balivernes, mais tel qu'il était vraiment¹⁵⁸.

On présente l'historien comme un hypocrite au service de puissances religieuses qui entretiennent la haine contre Arthur et son règne, alors que le narrateur devient le gardien de la vérité et le protecteur du savoir en opposant son récit aux légendes qui corrompent les faits. Dans *le Cycle de Merlin*, Heuil se livre à la piraterie, alors que son frère Gildas est l'élève de Blaise, un ami de Merlin¹⁵⁹. Arthur parle du jeune Gildas en ces termes : « J'imagine qu'à la mort de Blaise, il entrera dans un monastère. C'est peut-être mieux ainsi. À l'image de son frère, il ne m'a jamais porté dans son cœur. » À cela, Merlin répondra : « Alors, espérons qu'on peut quand même lui faire confiance pour transcrire fidèlement les mémoires de son maître. Tu devrais cependant songer à faire rédiger tes comptes rendus personnels par tes propres scribes¹⁶⁰. » Stewart suggère que Gildas fut volontairement malhonnête et qu'il manqua à tous ses devoirs envers son vieux maître historien. Malgré le fait qu'il s'agisse d'une œuvre de fantasy, l'auteur insère dans l'univers

¹⁵⁶ Nancy McKenzie, *Guenièvre, 2. La reine de Bretagne*, op. cit., p. 335.

¹⁵⁷ McKenzie exploite la tradition littéraire galloise, notamment *La Vie de Saint Gildas*, lorsqu'elle oppose les deux hommes, expliquant ainsi l'hostilité de Gildas pour Arthur.

¹⁵⁸ Frederick Lees, *The Arthuriad of Catumandus*, Hong Kong et Londres, Crane Books, 1996, p. 4.

¹⁵⁹ Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin, tome 3*, op. cit., p. 466-468.

¹⁶⁰ Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin, tome 3*, op. cit., p. 482.

fictionnel un personnage issu de la réalité historique et présente une théorie selon laquelle celui-ci aurait trafiqué l'Histoire en refusant d'écrire le nom d'Arthur et de l'associer à la fameuse bataille du Mont Badon. Considérant que le vrai Gildas n'aurait jamais pu coucher par écrit un récit tel que celui de Stewart, le discréditer ne lui enlève pas de la crédibilité et ne constitue qu'une atteinte à l'intégrité d'un moine qui, selon la tradition littéraire galloise, gravita dans l'entourage du roi Arthur.

En incluant dans leur fiction un personnage historique à l'origine d'une source historique déterminante et en lui attribuant des intentions malhonnêtes à l'égard d'Arthur, les écrivains prouvent leur maîtrise du sujet. Si Gildas était effectivement malhonnête, les écrivains dénoncent une supercherie, mais si ce n'est pas le cas, ils attaquent un historien respectable et l'une des sources les plus précieuses du VI^e siècle. Les choix de l'auteur peuvent influencer notre lecture de l'Histoire, participant malgré eux à la transformation de la vérité historique et à l'altération de la perception de la réalité.

Gildas, s'il est une proie facile, n'est pas le seul historien victime de la fiction. Dans le film *Monty Python and the Holy Grail*, où le réalisme extrême côtoie une invraisemblance calculée, une scène présente le meurtre sauvage de l'historien Frank assassiné dans une forêt par un chevalier anonyme. De ce geste dépend le dénouement du film, la capture et l'emprisonnement d'Arthur avant qu'il ne parvienne à accomplir la quête du Graal. Le chevalier coupable du crime est le seul personnage montant un vrai cheval, si bien que le meurtre de l'historien par ce cavalier anonyme pourrait représenter l'ironie d'un historien frappé par la brutalité et l'horreur de la vérité historique. Ce meurtre pourrait également être interprété comme le triomphe de la figure littéraire (ou mythologique) du roi Arthur contre toute représentation historique, un geste d'autodéfense en quelque sorte. Pour certains celtisants, les historiens agressent la légende en la démythifiant, en humanisant les héros et en leur attribuant des comportements condamnables selon notre conception moderne du bien et du mal.

Dans le cycle arthurien contemporain, l'historien est un personnage ambivalent doté d'un pouvoir absolu sur l'information. Il incarne tour à tour l'ennemi de la vérité et son gardien. Il est une victime de choix pour les écrivains insatisfaits du silence des archives, en plus de personnifier la manipulation du savoir par les institutions, le clergé et les hommes d'État. On le tient responsable du mystère entourant les origines de la légende arthurienne

et utilise son personnage de manière à illustrer les questions d'éthique. Pourtant, l'écrivain ne peut s'en prendre à Nennius avec autant de rigueur qu'à Gildas. Il est forcé de reconnaître sa dette à des œuvres incomplètes, altérées et souvent teinté de superstitions qui transforment les faits de manière à façonner la légende.

3. L'HUMILITE DE L'ECRIVAIN

Lorsqu'un écrivain entreprend ses premières recherches sur le cycle arthurien et sur le personnage, exceptionnellement revisité, du roi Arthur, il doit faire le constat qu'il dispose d'une immense liberté de création. Cette liberté résulte du fait que les seuls éléments consistants sur le personnage d'Arthur sont des productions littéraires rédigées plus de 500 ans après les événements *présumés*. Depuis ces premières créations¹⁶¹, un grand nombre d'écrivains ont repris le rôle du copiste médiéval en procédant à la réécriture de la légende arthurienne. Très souvent, ces récits demeurent très semblables aux textes littéraires fondateurs; personnages, lieux et événements sont similaires. Pourtant, nous assistons aujourd'hui à un nouveau courant fondé sur le respect de la culture celtique et des sources historiques. Surpassant le simple désir de s'approprier la légende, la soif de connaissance et le désir d'innover marquent maintenant les œuvres du cycle arthurien contemporain. La soif d'innover pousse parfois l'écrivain à rompre avec la tradition littéraire afin de suivre une voie qui, tout en étant fidèle au contexte historique et aux récentes découvertes, peut devenir source de conflits. D'autre part, ce même désir peut conduire l'écrivain à faire des choix susceptibles d'entraîner une interprétation erronée des faits historiques et, éventuellement, favoriser la pauvreté du savoir populaire.

Il n'est pas rare qu'un écrivain de roman historique soit forcé de réécrire plusieurs scènes suite à la découverte d'un document fournissant des éléments qui contredisent sa théorie ou lui apportent un aspect qu'il n'avait pas considéré... cette découverte peut même entraîner la destruction totale d'une hypothèse et, parfois, d'un projet. De telles situations sont d'autant plus fréquentes lorsque les recherches sont entravées par la difficulté d'accès de nombreux documents, la rareté des spécialistes ayant étudié un domaine ou une période donnée, la multiplication des hypothèses d'historiens, la dégradation des documents par le

¹⁶¹ Selon la tradition, les premiers écrivains à avoir popularisé la légende arthurienne sont Geoffroy de Monmouth (v.1100-1155) et Chrétien de Troyes (v.1135- v.1183).

temps, la destruction par la main de l'homme de sources inestimables, de même que par le manque de fiabilité des œuvres altérées par la traduction et la réécriture des copistes médiévaux. Effectuer des recherches historiques sur une époque comme l'ère arthurienne, le V^e et VI^e siècle en Grande-Bretagne, est une entreprise très complexe qui rencontre de nombreux écueils causés, notamment, par les généalogies contradictoires et le manque de fiabilité des sources attestant de l'existence d'un Arthur historique. L'écrivain se heurte également au mur de la langue galloise des textes anciens et à son incapacité à traduire lui-même les textes originaux dans sa langue maternelle. Les lacunes sont partout, certains textes gallois n'ont jamais été traduits, plusieurs ouvrages sont inaccessibles et certains sont impossibles à trouver¹⁶². De plus, les traductions peuvent être imparfaites et le travail du traducteur influencé par sa propre subjectivité, si bien qu'il existe plusieurs hypothèses sur le sens d'un mot ancien ou l'étymologie d'un prénom, d'un lieu ou d'un objet. Les exigences d'une publication rapide peuvent pousser certains écrivains à écourter leurs recherches et ainsi à appauvrir leurs œuvres par un faible apport de la vérité historique. Ils peuvent également être influencés par les exigences d'un lectorat désireux d'être divertie. Les attentes du lecteur peuvent amener un écrivain à tordre les faits historiques (voir à leur être infidèle) ou encore le conduire à en proposer une interprétation incorrecte. Il n'est pas surprenant que cette situation donne naissance, chez l'écrivain, à la crainte légitime qu'un lecteur, un jour, découvre son erreur ou encore démantèle sa théorie à la lumière de documents plus précis et plus fiables que ceux qu'il a utilisés. Le roman historique arthurien ne peut pas être la représentation juste des faits historiques.

L'humilité de l'écrivain du cycle arthurien transparait dans les notes de l'auteur au début et à la fin de certains romans. Elle se perçoit dans le besoin de certains de légitimer leurs décisions et d'expliquer leurs choix. On la découvre dans l'expression de leur admiration pour l'œuvre de leurs prédécesseurs, tout comme dans leur salutation à ceux qui leur succéderont en entreprenant de réécrire les légendes arthuriennes.

¹⁶² Ici, il n'est pas question des sources « arthuriennes », mais bien de tout document sensible de permettre de rassembler des informations sur les personnages historiques d'une période donnée afin de créer l'entourage d'un personnage principal de roman historique. Par « impossible à trouver », je fais allusion aux noms des rois et des royaumes de la côte Est à l'époque de l'invasion anglo-saxonne.

I. VALIDER SES CHOIX PAR LA PRESENTATION DE SES RECHERCHES.

Dans ces récits où de multiples hypothèses prennent forme, où les possibilités sont infinies, la carte redessinée et les personnages chaque fois réinventés, la nécessité d'expliquer ses choix est une occasion d'instruire le lecteur et de le faire participer à l'acte de création de ce monde qui l'a fait rêver. Certains écrivains se soucient de légitimer, tant leurs décisions, que les modifications faites aux sources originales par le processus de la réécriture. À la fin de certains romans, on retrouve une explication très étendue de leur démarche créative et de leur travail de recherche. Par exemple, Mary Stewart complète chacune de ses œuvres avec un compte rendu de la légende de Geoffroy de Monmouth et de Malory, suivi d'une partie intitulée « Notes de l'auteur » dans laquelle la démarche créative côtoie les excuses. Si Stewart insiste sur le caractère imaginaire de son texte et l'importance de ne pas le prendre trop au sérieux, elle se défend régulièrement sur différents sujets et semble être sur la défensive. Elle explique pourquoi elle a favorisé l'orthographe de « Londres » plutôt que le nom original et historique de « Londinium ». De plus, elle justifie son désir d'éviter l'utilisation du glossaire puisque, selon elle, « l'histoire en pâtit¹⁶³ ». Ces décisions expliquent pourquoi son narrateur emploie une série de noms courants. L'absence de tribus et de clans s'explique également par le fait qu'il s'agit d'une réécriture de Geoffroy de Monmouth, lequel faisait abstraction de plusieurs réalités historiques existant à l'époque arthurienne puisqu'elles avaient disparu à son époque. Mary Stewart justifie son utilisation des noms de lieux à l'orthographe variable : « Aucun écrivain traitant du haut Moyen Âge anglais ne s'y risquerait sans prendre quelques libertés avec les noms propres de lieux. Il est d'usage d'expliquer l'emploi des mots choisis et je ne suis pas plus coupable d'incohérence, ni moins que la plupart des romanciers¹⁶⁴. » S'ensuit une longue explication de sa démarche esthétique en vue d'alléger le texte tout en instruisant le lecteur. Elle poursuivra son argumentation en rappelant au lecteur la nature du roman de *fantasy*, par laquelle elle dispose d'une liberté de création qui ne devrait pas être étouffé par la vérité historique :

[...] chacun emploie les formes que son ouvrage nécessite et, considérant qu'il s'agit d'un exercice imaginaire que personne ne lira comme une histoire authentique, je me suis permis de suivre les règles de la poésie : ce qui est dit simplement, avec des images précises et des dialogues qui sonnent juste, est toujours ce qui convient le mieux¹⁶⁵.

¹⁶³ Mary Stewart, *La Grotte de cristal*, Le Cycle de Merlin, tome 1, *op. cit.*, p. 652.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 651.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 653.

Le lecteur sait très bien que le Cycle de Merlin est une œuvre de fantasy. Pourtant, Stewart explique longuement sa démarche esthétique et justifie certains choix orthographiques en insistant sur le caractère imaginaire de son œuvre :

Et *la Grotte de cristal* ne prétend à rien d'autre. Il ne s'agit pas d'un ouvrage érudit et il ne peut, à l'évidence, se vanter d'être un compte rendu historique fidèle. J'imagine que les historiens sérieux ne l'auront pas pris comme tel, ayant compris que ma principale source d'inspiration est l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth¹⁶⁶.

Cette façon de se déculpabiliser face à l'invention suggère qu'il existe un complexe chez certains écrivains de romans historiques et de *fantasy* médiévale, lequel naît de la pression exercée sur eux par les institutions, les historiens et le lecteur expert. Cédant au jugement des autres, Stewart avoue : « Je me suis également autorisée certains anachronismes quand les mots employés étaient plus évocateurs; de même ai-je eu recours à l'argot pour rendre le récit plus vivant¹⁶⁷. » Ces écarts semblent faire l'objet d'un réel souci, si bien qu'elle dénonce ses propres anachronismes, l'utilisation d'expressions familières et d'argot en précisant qu'elle a suivi la règle dite « de l'oreille ».

Dans « note de l'auteur », Bernard Cornwell présente ses arguments en faveur de l'existence d'un chef de guerre du nom d'Arthur, ce qui expliquerait certainement la soudaine popularité de ce prénom dans les généalogies du VI^e siècle et plus tard. Il en profite pour offrir au lecteur une leçon d'histoire dont il se sert pour exposer sa théorie sur les conditions de vie de l'époque et la nature des conflits politiques et religieux. Il avoue avoir utilisé la légende de Joseph d'Armathie bien qu'elle ne soit probablement qu'un ajout très tardif à l'histoire de la Grande-Bretagne :

Mais cette histoire n'apparaît en réalité qu'au XII^e siècle et je soupçonne donc que mon introduction de l'Épine dans *Le Roi de l'hiver* est l'un de mes nombreux anachronismes délibérés. Lorsque j'entrepris ce livre, j'étais bien décidé à en exclure tout anachronisme, y compris les broderies de Chrétien de Troyes, mais ce purisme aurait exclu Lancelot, Galahad, Excalibur et Camelot, sans parler de personnages tels que Merlin, Morgane et Nimue. Merlin a-t-il existé? Les preuves sont moins probantes encore que pour Arthur, et il est hautement improbable qu'ils aient coexisté; reste qu'ils sont inséparables, et il m'a paru impossible de laisser Merlin sur la touche¹⁶⁸.

Ce choix de mêler les légendes tardives aux sources plus anciennes démontre clairement la difficulté qu'éprouvent les écrivains à détacher la figure littéraire de la figure historique, les deux étant étroitement liées à la culture populaire. Ces personnages de Merlin et de Lancelot ont pris racine dans notre imaginaire collectif et semblent indissociables de la figure arthurienne. Bernard Cornwell opère néanmoins quelques ruptures intéressantes avec la tradition littéraire du bas Moyen Âge.

¹⁶⁶ Id.

¹⁶⁷ Id.

¹⁶⁸ Bernard Cornwell, *Le Roi de l'hiver*, op. cit., p. 486-487.

Dans « Note de l'auteur » de *L'Ennemi de Dieu*, il expose sa thèse d'un Graal païen inspirée de la mythologie celtique¹⁶⁹. Il mentionne le récit du chaudron magique de Cuchulain, de même que le Chaudron de Clyddno Eiddyn qui figure dans la liste des Trésors de Bretagne, tout en prenant la peine de préciser quelle partie de son récit est l'expression de sa créativité propre : « La liste de ces trésors varie d'une source à l'autre : j'en ai dressé un échantillon assez représentatif, même si l'explication qu'en donne Nimue est pure invention de ma part¹⁷⁰. » Ce souci de détacher le fait historique de l'invention personnelle démontre le respect profond de l'écrivain pour l'œuvre originale galloise qui l'a inspiré. Il mentionne également lesquels de ses choix sont les plus discutables :

Comme dans *Le Roi de l'hiver*, j'ai délibérément introduit quelques anachronismes. Les légendes arthuriennes sont d'une redoutable complexité, essentiellement parce qu'elles mêlent toutes sortes d'histoires [...] J'ai pensé un temps en éliminer tous les ajouts ultérieurs, mais cela m'eût privé, entre autres choses, de Merlin et de Lancelot. Et j'ai donc laissé le romanesque triompher du pédantisme. L'introduction du nom même de Camelot, je l'avoue, est une absurdité historique totale, car il n'est apparu qu'au XII^e siècle. Jamais Derfel n'aurait pu l'entendre¹⁷¹.

Comme tous les écrivains du cycle arthurien, il se permet des libertés au gré de sa créativité et ose faire des choix contestés par les spécialistes. C'est le cas, notamment, du site de la dernière bataille d'Arthur, Camlann, sur lequel plusieurs chercheurs ont avancé des théories en fonction de l'étymologie des noms de lieux du Pays de Galles, si bien que Cornwell explique son choix pour éviter tout reproche :

J'ai choisi Dawlish Warren, dans le sud du Devon, pour la seule raison qu'autrefois, j'avais un bateau à voile dans l'estuaire de l'Exe et que, chaque fois que je sortais en mer, je doublais le Warren. Camlann peut signifier « la rivière tortueuse », et le chenal de l'estuaire de l'Exe est aussi tortueux qu'on peut l'être, mais ce choix est pur caprice de ma part¹⁷².

Malgré le fait que son récit est un roman historique, Cornwell le présente ainsi : « *Le Roi de l'hiver* est donc un récit médiéval, dans lequel la légende et l'imagination doivent suppléer au manque de sources historiques¹⁷³. » Il écrira également :

Loin de moi l'idée de donner la trilogie du Seigneur de la guerre pour une relation exacte de ces années : on ne trouvera ici qu'une variation sur une saga fantastique et embrouillée, héritage d'un âge barbare, qui continue de nous captiver par sa richesse héroïque, romanesque et tragique¹⁷⁴.

La recherche de la vérité historique arthurienne est une quête désespérée pour laquelle tant de valeureux chercheurs sont tombés. La créativité sera toujours à l'honneur, remplissant les vides et les silences des archives, florissant les pages d'œuvres nouvelles et

¹⁶⁹ Graal païen : le chaudron magique du récit de *Culhwich et Olwen* des *Mabinogion*.

¹⁷⁰ Bernard Cornwell, *L'Ennemi de Dieu*, op. cit., p. 461.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 462.

¹⁷² Bernard Cornwell, *Excalibur*, op. cit., p. 462.

¹⁷³ Bernard Cornwell, *Le Roi de l'Hiver*, op. cit., p. 487.

¹⁷⁴ Bernard Cornwell, *L'Ennemi de Dieu*, op. cit., p. 462.

d'interprétations toujours plus fascinantes pour repousser les limites de l'imaginaire et de la connaissance.

II. SALUER SES PREDECESSEURS ET SES SUCCESSEURS

Les œuvres médiévales sont nombreuses et ont construit une tradition qui imprègne notre imaginaire. Elles ont établi des règles auxquelles plusieurs romanciers ne peuvent que se soumettre et que seuls quelques rares d'entre eux arrivent à transgresser, sans toutefois échapper au sentiment de leur être redevable. L'amour des archives et des sources médiévales se décèle dans leurs écrits. Cela peut se traduire par une réécriture des Mabinogion et des poèmes des bardes gallois, comme dans les bandes dessinées *Arthur, une épopée celtique* et dans les chants de Myrddin, le barde de Lawhead. Cet intérêt pour la tradition se retrouve dans le résumé de la légende de Malory et Geoffroy de Monmouth à la fin de chaque roman du *Cycle de Merlin* de Stewart, mais également dans les notes des auteurs où ils exposent leur démarche artistique. L'hommage est omniprésent. Il naît du devoir de l'écrivain du cycle arthurien de rendre un tribut honorable à ses prédécesseurs et de l'amour sincère qu'il éprouve envers ses inspirations.

Dans « Notes de l'auteur », Mary Stewart salue les écrivains des textes qui l'ont inspirés : « Celui à qui je dois le plus est, évidemment, Geoffroy de Monmouth, le maître du romanesque. Parmi mes autres créanciers, dont l'énumération serait trop longue et à qui je ne pourrai jamais rembourser mes dettes¹⁷⁵[...] » S'ensuit la longue liste des archivistes, des historiens et des travaux qui lui furent utiles au cours de ses recherches et de sa démarche créative. Stewart honore ses prédécesseurs par le respect qu'elle démontre pour leur œuvre. Dans la partie intitulée « la légende », elle fait un résumé de l'œuvre de Geoffroy de Monmouth permettant au lecteur de comparer les différentes versions, tandis que dans « Notes de l'auteur », elle précise ce qu'elle a emprunté et ce qu'elle a changé, de même que les raisons qui l'ont amené à réécrire selon une nouvelle perspective. Bien que les listes de ses ouvrages de référence sont riches et qu'elles reflètent sa vaste culture, Stewart est poussée à écrire un surprenant mea culpa et confesse avoir été écrasée sous le poids de la tradition littéraire, de même que par la pression des institutions :

¹⁷⁵ Mary Stewart, *La Grotte de cristal*, Le Cycle de Merlin, tome 1, *op. cit.*, p. 657.

Enfin, en ce qui concerne mes lacunes sur cet énorme sujet, je ne peux qu'implorer le pardon et paraphraser ce que H.M. et N. K. Chadwick ont écrit dans la préface de leur ouvrage *Growth in English Literature* : « Si j'avais lu davantage, je n'aurais jamais achevé cet ouvrage. » Et j'ajouterai ceci : si j'avais su qu'il y avait autant de choses à lire, je n'aurais jamais osé commencer à écrire. Je dois aussi avouer qu'il m'est parfaitement impossible de dresser une liste de toutes les sommités dont je me suis inspirée. Je ne peux qu'espérer, en toute humilité, que ma trilogie sur Merlin pourra être, pour quelques nouveaux enthousiastes, un commencement¹⁷⁶.

Cette petite touche finale de Stewart ouvre sur l'espoir que sa trilogie pourra être un commencement en inspirant la réécriture aux générations futures. Son souhait a été réalisé, puisque Nancy McKenzie écrit s'être inspirée de l'œuvre de Mary Stewart et de sa vision de l'Île de Bretagne au V^e siècle. On retrouve chez elle aussi l'espoir de la pérennité du cycle arthurien, de son renouvellement continu au-delà des siècles et des époques :

Je suis redevable à tous ceux qui ont contribué à la tradition arthurienne, qu'ils soient historiens ou simples conteurs. Comme j'ai bâti mon récit en partant du travail d'autrui, j'espère que des écrivains voudront bien, plus tard, construire à leur tour en partant de mon travail. Après tout, ce serait le plus beau des compliments : devenir ne serait-ce qu'une infime part de la tradition qui entoure ce vénérable récit qui a su si bien passer l'épreuve du temps¹⁷⁷.

L'écrivain du roman arthurien sait que ce qu'il écrit ne correspond pas à la vérité historique, que d'autres l'ont précédé dans la réécriture des légendes médiévales et que son œuvre fera l'objet de comparaisons. Il sait également que si ceux qui l'ont précédé l'ont inspiré, il pourrait, lui aussi, inspirer d'autres écrivains et, peut-être, faire naître une nouvelle tradition. Il lui est possible de créer un précédent, mais il sera à jamais redevable à ses prédécesseurs.

4. CONCLUSION

Écrire, c'est influencer et transformer.

Écrire, c'est imprégner dans l'esprit de ses lecteurs des mots et des idées, c'est avoir l'esprit des autres à sa merci et façonner le monde à la pointe de sa plume. Le pouvoir de l'écriture n'est pas sans risque, puisque la créativité de l'historien médiéval prit autrefois en otage le fait, en disposant selon sa fantaisie et ses idéaux. Ce manque de rigueur est peut-être à l'origine du mystère entourant les origines de la figure arthurienne. L'absence de généalogie complète concernant un certain Arthur fils d'Uther, le manque d'archives ou le silence de celles que nous possédons met en doute l'existence même du roi le plus populaire de l'histoire médiévale. L'Histoire est un ensemble de faits choisis, rassemblés, organisés et interprétés par un être subjectif dont le jugement est susceptible d'être

¹⁷⁶ Mary Stewart, *Le Dernier Enchantement*, Le Cycle de Merlin, tome 3, *op. cit.*, p. 664-665.

¹⁷⁷ Nancy McKenzie, *Guenièvre*, 1. *L'enfant reine*, *op. cit.*, p. 9.

influencé par son milieu familial, son éducation, sa profession, la culture populaire et sa position par rapport au pouvoir. Elle n'est pas exempte de mauvaises interprétations et d'erreurs diverses. La simple sélection de ses faits peut entraîner l'égarement ou l'appauvrissement de la connaissance. Par ce manque de sources historiques fiables, les textes sont à la fois affectés et sublimés par la créativité des écrivains. Ces derniers témoignent de cette conscience de la malléabilité de la vérité historique en dépeignant cette réalité dans leurs œuvres. Ils rendent hommage à tous ceux qui tentèrent, malgré leurs imperfections et leurs échecs, de préserver quelques morceaux de notre histoire des griffes de l'homme et de l'emprise du temps. Ils réécrivent et transforment la Matière de Bretagne sans l'altérer ni en appauvrir les thèmes. À l'instar des écrivains médiévaux, ils magnifient le personnage en le rendant plus humain et en font un roi plus grand par sa vulnérabilité. Dans cette longue tradition de réécriture, Arthur appartient à chacun et n'appartient à personne. Il voyage entre les pages où le discours sur l'honneur et le pouvoir côtoie la souffrance de la solitude et l'exaltation des passions. Il saisit, bouleverse le lecteur et le fait rêver d'une époque où les hommes connurent tout à la fois la désolation et l'espoir d'une gloire éternelle.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres du cycle arthurien médiéval et oeuvres d'historiens médiévaux

ANONYME, *Annales Cambriae*, traduction de James Ingram, Londres, Everyman Press, 1912.

ANONYME, *Les Quatre Branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 2008, 418 p.

ANONYME, *The Anglo-Saxon Chronicle*, traduction de James Henry Ingram, The Project Gutenberg EBook, 2008.

ANONYME, *The Four Ancient Books of Wales*, Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1868, 496 p.

CHRÉTIEN de Troyes, *Romans de la Table Ronde*, Paris, Éditions Gallimard, 1997, 369 p.

GEOFFROY de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, 352 p.

II. Romans du cycle arthurien contemporain

BOULENGER, Jacques, *Les Chevaliers de la Table Ronde : La Quête du Graal*, Paris, Gründ, illustré par Didier Graffet, 2006, 317 p.

BOULENGER, Jacques, *Les Chevaliers de la Table Ronde : Le Roi Arthur*, illustré par Didier Graffet, Paris, Gründ, 2006, 314 p.

CORNWELL, Bernard, *Le Roi de l'Hiver*, Paris, Éditions de Fallois, 1998, 486 p.

CORNWELL, Bernard, *L'Ennemi de Dieu*, Paris, Éditions de Fallois, 2000, 461 p.

CORNWELL, Bernard, *Excalibur*, Paris, Éditions de Fallois, 2001, 461 p.

LAWHEAD, Stephen, *Taliesin*, Le Cycle de Pendragon, tome 1, Paris, Le Livre de Poche, 2007, 667 p.

LAWHEAD, Stephen, *Merlin*, Le Cycle de Pendragon, tome 2, Paris, Le Livre de Poche, 2007, 573 p.

LAWHEAD, Stephen, *Arthur*, Le Cycle de Pendragon, tome 3, Paris, Le Livre de Poche, 2007, 576 p.

LAWHEAD, Stephen, *Pendragon*, Le Cycle de Pendragon, tome 4, Paris, Le Livre de Poche, 2007, 506 p.

LAWHEAD, Stephen, *Le Graal*, Le Cycle de Pendragon, tome 5, Paris, Le Livre de Poche, 2007, 478 p.

LAWHEAD, Stephen, *Avalon*, Le Cycle de Pendragon, tome 6, Paris, Buchet Chastel, 2001, 416 p.

LEES, Frederick, *The Arthurian of Catumandus*, Hong Kong et Londres, Crane Books, 1996, 428 p.

MCKENZIE, Nancy, *Guenièvre, 1. L'enfant reine*, Paris, Pocket, Le Pré aux Clercs, 2002, 516 p.

MCKENZIE, Nancy, *Guenièvre, 2. La reine de Bretagne*, Paris, Pocket, Le Pré aux Clercs, 2003, 772 p.

RIO, Michel, *Arthur*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 168 p.

RIO, Michel, *Merlin*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 151 p.

RIO, Michel, *Morgane*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 193 p.

STEWART, Mary, *La Grotte de cristal, Le Cycle de Merlin*, tome 1, Paris, Le Livre de Poche, 2007, 657 p.

STEWART, Mary, *Les Collines aux mille grottes, Le Cycle de Merlin*, tome 2, Paris, Le Livre de Poche, 2008, 619 p.

STEWART, Mary, *Le Dernier Enchantement, Le Cycle de Merlin*, tome 3, Paris, Le Livre de Poche, 2009, 664 p.

ZIMMER BRADLEY, Marion, *Les Dames du lac*, tome 1, Paris, Le Livre de Poche, 2008, 407 p.

ZIMMER BRADLEY, Marion, *Les Brumes d'Avalon*, tome 2, Paris, Le Livre de Poche, 2009, 351 p.

ZIMMER BRADLEY, Marion, *Le Secret d'Avalon*, tome 3, Paris, Le Livre de Poche, 2009, 542 p.

III. Bandes dessinées inspirées du cycle arthurien

BARR, Mike W. et Brian BOLLAND, *Camelot 3000, tome 1*, Paris, Éditions Bulle Dog, 2003.

BARR, Mike W. et Brian BOLLAND, *Camelot 3000, tome 2*, Paris, Éditions Bulle Dog, 2003.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 1 : Myrddin le fou*, Paris, Éditions Delcourt, 2004, 54 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 2 : Arthur le combattant*, Paris, Éditions Delcourt, 2004, 53 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 3 : Gwalchmei le héros*, Paris, Éditions Delcourt, 2004, 54 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 4 : Kulhwch et Olwen*, Paris, Éditions Delcourt, 2004, 47 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 5 : Drystan et Eryllt*, Paris, Éditions Delcourt, 2004, 48 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 6 : Gereint et Enid*, Paris, Éditions Delcourt, 2004, 48 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 7 : Peredur le naïf*, Paris, Éditions Delcourt, 2005, 54 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 8 : Gwenhwyfar la guerrière*, Paris, Éditions Delcourt, 2006, 46 p.

CHAUVEL, David, Jérôme LERECULEY & Jean-Luc SIMON, *Arthur, une épopée celtique, Tome 9 : Medrawt le traître*, Paris, Éditions Delcourt, 2006, 48 p.

DEBOIS, François, Stéphane BILEAU & STAMBECCO, *La Quête du Graal, Tome 1 : Arthur Pendragon*, Paris, Soleil Productions (Soleil Celtic), 2006, 47 p.

DEBOIS, François, Stéphane BILEAU & STAMBECCO, *La Quête du Graal, Tome 2 : Le tombeau de Balor*, Paris, Soleil Productions (Soleil Celtic), 2007, 48 p.

LE BRETON, Ronan et alii, *Légendes de la Table Ronde, Tome 1 : Premières Prouesses*, Paris, Soleil Productions (Soleil Celtic), 2005, 52 p.

LE BRETON, Ronan et alii, *Légendes de la Table Ronde, Tome 2 : Le cerf blanc*, Paris, Soleil Productions (Soleil Celtic), 2006, 48 p.

LE BRETON, Ronan et alii, *Légendes de la Table Ronde, Tome 3 : Le chevalier noir*, Paris, Soleil Productions (Soleil Celtic), 2006, 47 p.

IV. Œuvres cinématographiques et documentaires vidéo

ASTIER, Alexandre, *Kaamelott*, CALT Productions, 2005, fantasy, série télévisée, 52 min.

BARRON, Steve, *Merlin*, Hallmark Entertainment, 1998, fantasy, série télévisée, 182 min.

BOORMAN, John, *Excalibur*, Orion Pictures Corporation, 1981, fantasy, 140 min.

COPESTAKE, Timothy et Francis PRYOR, *King Arthur's Britain*, Acorn Media, 2004, documentaire, 147 min.

DALE, Liam et Sue HOSLER, *Arthur, king & country*, Castle Home Video, 2006, documentaire, 60 min.

EDEL, Uli, *The Mists of Avalon*, Warner Brothers, 2001, fantasy, 183 min.

FUQUA, Antoine, *King Arthur*, Touchstone Pictures, 2004, fiction, 126 min.

LEFLER, Doug, *The Last Legion*, Dino de Laurentiis Cinematografica, 2007, fiction, 102 min.

LOGAN, Joshua, *Camelot*, Warner Brothers, 1967, fiction, 179 min.

REITHERMAN, Wolfgang, *The Sword in the Stone*, Walt Disney Productions, 1963, dessins-animés, 79 min.

WU, David, *Merlin's Apprentice*, Hallmark Entertainment, 2006, fantasy, 176 min.

ZUCKER, Jerry, *First Knight*, Columbia Pictures Corporation, 1995, fiction, 134 min.

V. Bretons, Celtes, Pictes et Saxons

ASHLEY, Mike, *The Mammoth Book of King Arthur*, New York, Carroll & Graf Publishers, 2005, 670 p.

BROMWICH, Rachel, A.O.H JARMAN et Brynley F. ROBERTS, *The Arthur of the Welsh*, The Arthurian Legend in Medieval Welsh Literature, Cardiff, Cardiff University of Wales Press, 1991.

COTTERELL, Arthur, *Mythologie Celtique, Les Mythes et les Légendes du Monde Celtique*, Paris, Celiv (coll. La Bibliothèque de la Mythologie), 1997, 96 p.

CRUMMY, Philip, *Colchester Archaeological Report 3 : Excavations at Lion Walk, Balkeerne Lane, and Middleborough, Colchester, Essex*, Colchester, Vineyard Press, 1984, 369 p.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Henri, *Cours de littérature celtique*, tome I, Paris, Ernest Thorin, 1883, 412 p.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Henri, *Cours de littérature celtique*, tome VI, Paris, Albert Fontemoing, 1899, 418 p.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Henri, *Cours de littérature celtique*, tome XII, Paris, Albert Fontemoing, 1902, 344 p.

ELLIS, Peter Berresford, *Celt and Saxon: the struggle for Britain, AD 410-937*, London, Constable, 1993, 356 p.

FREEMAN, Philip, *War, Women and Druids, eyewitness reports and early accounts of the ancient Celts*, Austin, University of Texas Press, 2002, 100 p.

HUGHES, David, *The British Chronicles, Book One*, Westminster, Heritage Books, 2007, 253 p.

LAING, Lloyd, *The archaeology of Celtic Britain and Ireland, c. AD 400-1200*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 420 p.

LOTH, Joseph, *Cours de littérature celtique*, tome III, Paris, Ernest Thorin, 1889, 356 p.

LOTH, Joseph, *Cours de littérature celtique*, tome IV, Paris, Ernest Thorin, 1889, 386 p.

LOTH, Joseph, *Cours de littérature celtique*, tome IX, Paris, Albert Fontemoing, 1900, 388 p.

PRYOR, Francis, *BRITAIN AD, A Quest for Arthur, England and the Anglo-Saxons*, London, Harper Perennial, 2005, 268 p.

PRYOR, Francis, *BRITAIN BC, Life in Britain and Ireland before the Romans*, London, Harper Perennial, 2004, 488 p.

SNYDER, Christopher A., *The Britons*, Malden, Blackwell Publishing, 2003, 352 p.

WAGNER, Paul, *Pictish Warrior AD 297-841*, Oxford, Osprey Publishing, 2009, 64 p.

VI. Œuvres réflexives sur l'Histoire et l'Invention

BAUDOU, Jacques, *La Fantasy*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. Que sais-je?), 2005, 127 p.

BESSON, Anne, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, 2007, 240 p.

CARD, Orson Scott, *Comment écrire de la fantasy et de la science-fiction*, Paris, Bragelonne, 2006, 229 p.

FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil (coll. Points), 1997, 152 p.

FILMER-DAVIES, Kath, *Fantasy Fiction and Welsh Myth : Tales of Belonging*, New York, St. Martin's Press, 1996, 177 p.

KUNDERA, Milan, *L'Art du Roman*, Paris, Gallimard, 1995, 197 p.

LUKACS, Georges, *Le roman historique*, Paris, Éditions Payot (coll. Petite Bibliothèque Payot), 2000, 410 p.

LUKACS, Georges, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1989, 195 p.

SARTRE, Jean-Paul, *La responsabilité de l'écrivain*, Vendôme, Éditions Verdier, 1998, 61 p.

SILHOL, Léa et Estelle VALLS de GOMIS [dir.], *Fantastique, fantasy, science-fiction*, Paris, Éditions Autrement (coll. Mutations), 2005, 166 p.

VEYNE, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil (coll. Points), 1983, 161 p.

VII. Études du cycle arthurien

ASHE, Geoffrey, *Le roi Arthur : rêves d'un âge d'or*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 96 p.

BARBER, Richard, *The figure of Arthur*, Londres, Longman, 1972, 164 p.

BESSION, Anne [dir.], *Le Roi Arthur au miroir du temps*, Rennes, Terre de Brume, 2008, 240 p.

BRASSEUR, Marcel, *Les femmes dans la légende du roi Arthur*, Paris, Éditions Errance, 2003, 117 p.

BRASSEUR, Marcel, *Le roi Arthur : héros d'utopie*, Paris, Éditions Errance (coll. La geste des Bretons), 2001, 279 p.

BROMWICH, Rachel, A. O. H. JARMAN et Brynley F. ROBERTS, *The Arthur of the Welsh, The Arthurian Legend in Medieval Welsh Literature*, Cardiff, Cardiff University of Wales Press, 1991, 310 p.

CARROLL, David F., *Arturius A Quest For Camelot*, publié par D. F. Carroll, 1996, 122 p.

CASTELDEN, Rodney, *King Arthur: the truth behind the legend*, New York, G. Routledge, 2000, 288 p.

HOWEY, Ann F., *Rewriting the Women of Camelot, Arthurian Popular Fiction and Feminism*, Westport & Londres, Greenwood Press, 2001, 137 p.

LITTLETON, Scott C. et Linda A. MALCOR, *From Scythia to Camelot*, New York, Routledge, 2000, 388 p.

MILLAND-BOVE, Bénédicte, *La demoiselle arthurienne, Écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIIIe siècle*, Paris, Éditions Champion, 2006, 676 p.

SNYDER, Christopher A., *À la recherche du roi Arthur, mythes et réalités de la légende arthurienne*, Paris, Le Pré aux Clercs, 2001, 192 p.

WALTER, Philippe, *Arthur L'ours et le roi*, Paris, Éditions Imago, 2002, 234 p.